



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

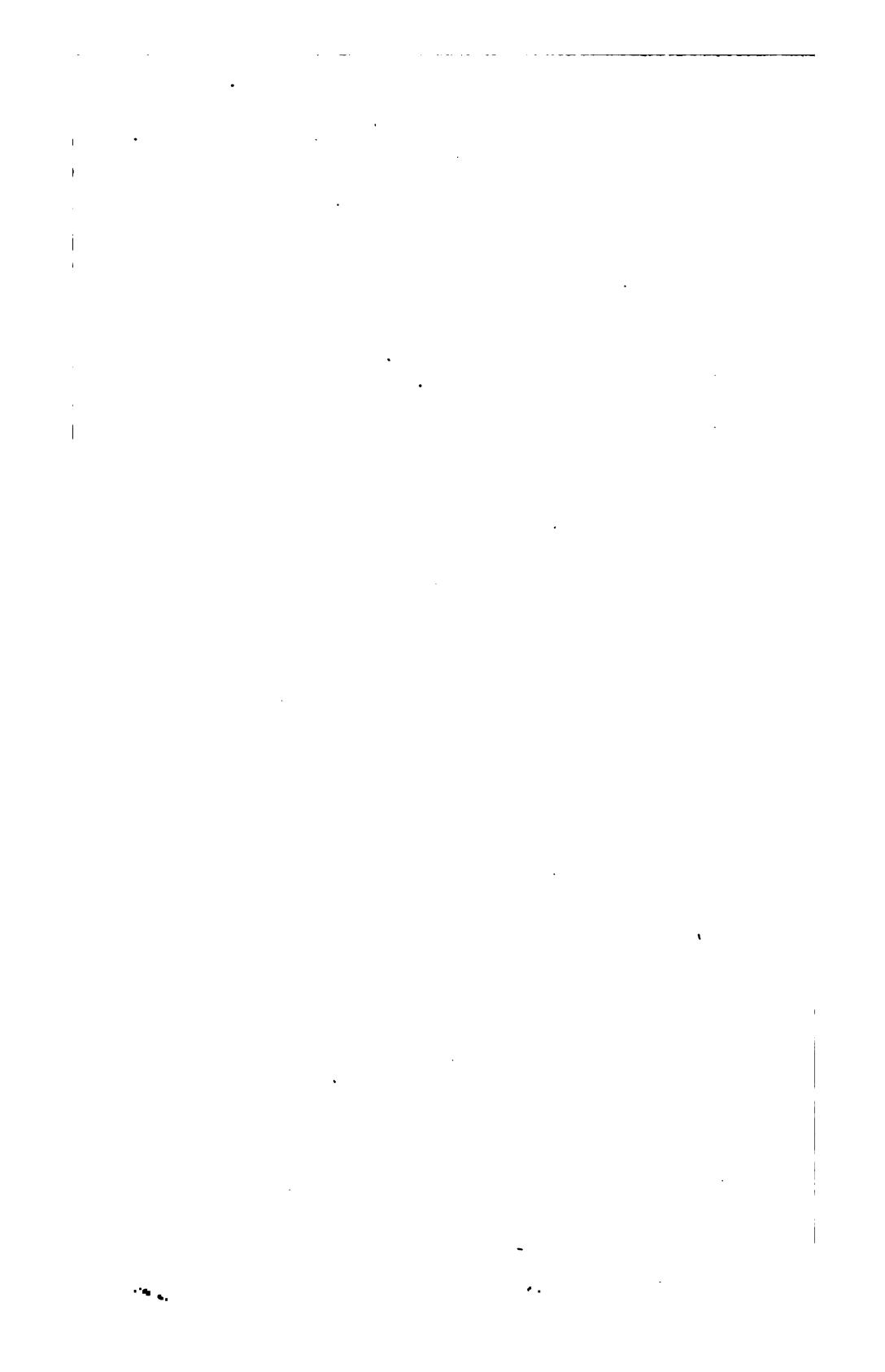
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

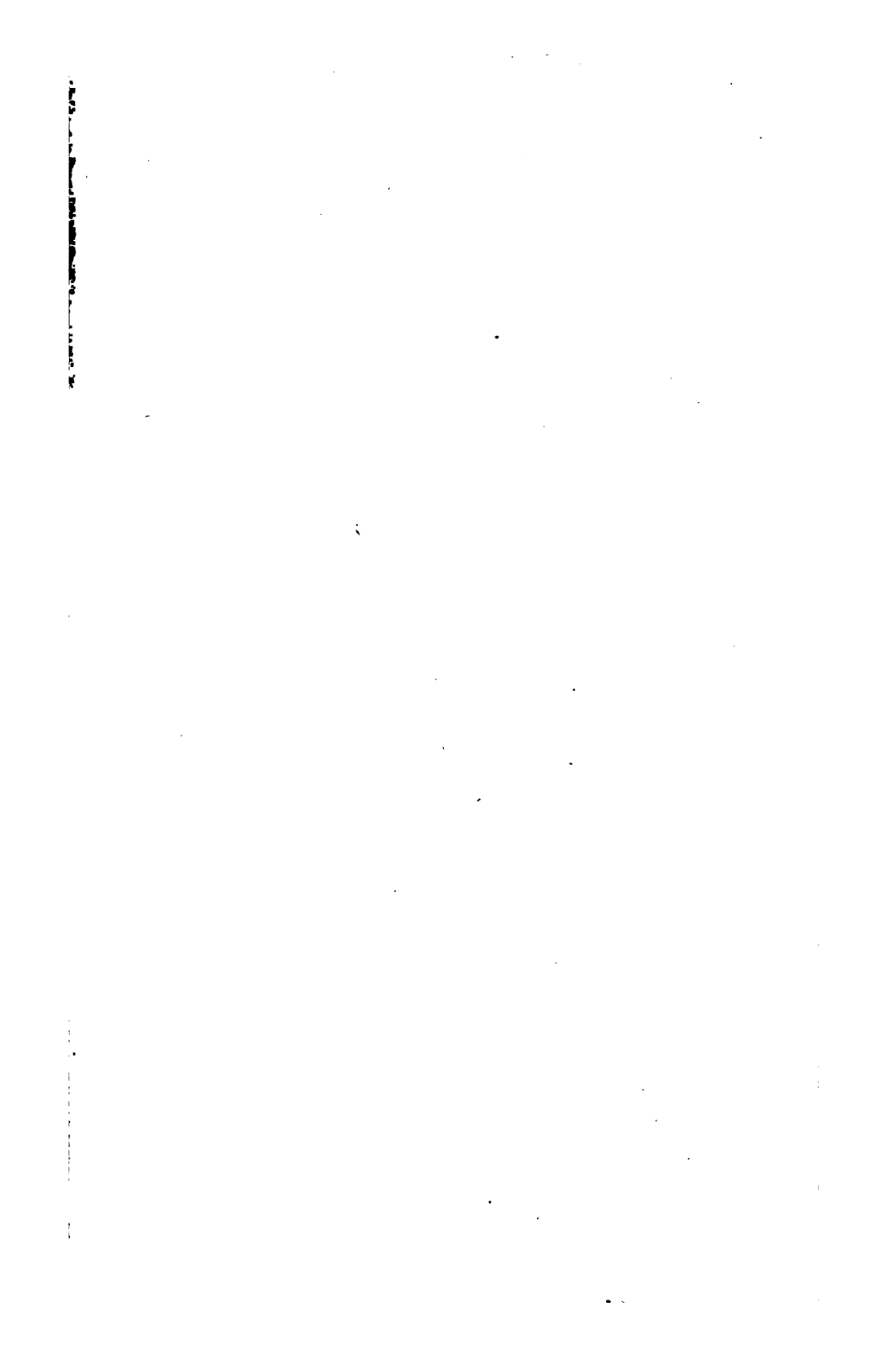
À propos du service Google Recherche de Livres

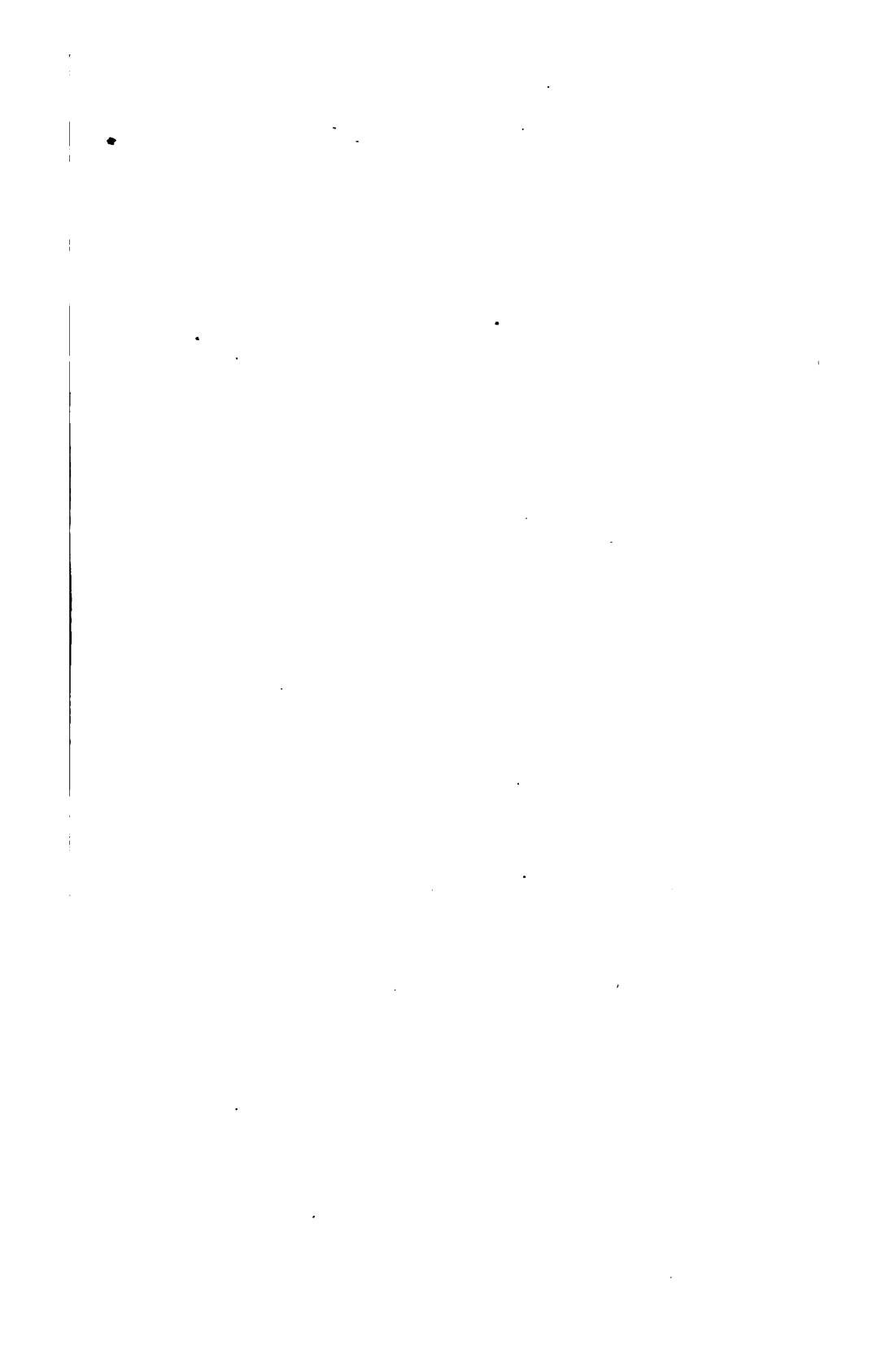
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



107









BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME VI.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(*Election du 15 avril 1836.*)

<i>Président.</i>	M. le lieutenant-général PELET , directeur du dépôt de la Guerre, membre de la Chambre des Députés.
<i>Vice-présidents.</i>	{ M. JOMARD, membre de l'Institut royal de France. M. le baron de LADOUCETTE, ancien préfet, membre de la Chambre des Députés.
<i>Scrutateurs.</i>	{ M. DUTENS, inspecteur-général des ponts-et-chaussées. M. le baron ROGER, ancien gouverneur du Sénégal, membre de la Chambre des Députés.
<i>Secrétaire.</i>	{ M. PUILLON-BOBLAYE, capitaine au corps royal d'état-major.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ, *depuis son origine.*

MM. le marquis DE LAPLACE .	MM. le baron CUVIER .
le marquis DE PASTORET .	le baron HYDE DE NEUVILLE .
le vicomte de CHATEAUBRIAND .	le duc DE DOUDEAUVILLE .
le comte CHABROL DE VOLVIC .	J.-B. EYRIÈS .
BECCUEY .	le comte DE RIGNY .
le baron Alexandre DE HUMBOLDT .	DUMONT D'URVILLE .
le comte CHABROL DE CROUSOL .	le duc DECAZES .
	le comte DE MONTALIVET .
	le baron DE BARANTE .

CORRESPONDANS ÉTRANGERS, *dans l'ordre de leur nomination.*

MM. le docteur MEASE , à Philadelphie.	MM. le cap. GRAAH , à Copenhague.
TANNER , à Philadelphie.	AINSWORTH , à Edimbourg.
W. WOODBRIDGE , à Boston.	ADRIEN BALBI , à Vienne.
le capitaine EDWARD SABINE , à Londres.	GRAEBER DE HEMSÉ , à Florence.
le col. POINSETT , aux États-Unis.	le colonel LONG , aux Et.-Un.
le col. D'ABRAHAMSON , à Copenhague.	sir John BARROW , à Londres.
le professeur SCHUMACHER , à Altona.	le cap. MACONOCHE , à Sidney (Nouv.-Galles).
DE NAVARRETE , à Madrid.	le cap. JOHN ROSS .
F.-Ant. GONZALEZ , à Madrid.	le conseiller DE MACÉDO , à Lisbonne.
le Dr. REINGANUM , à Berlin.	le prof. KARL RITTER , à Berlin.
le cap. FRANKLIN , à Londres.	PETER DU PONCEAU , à Philadelphie.
le Dr. RICHARDSON , idem.	le colonel JUAN GALINDO , à San-Salvador (Amérique centrale.)
le prof. RAYE , à Copenhague.	

M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOÏROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

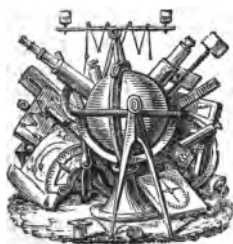
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tomе Sixième.



PARIS.

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1836.

Soc. 2017 e. $\frac{85}{1836}$

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 18 décembre 1835.)

Président. M. CORABOEUF, colonel au corps royal d'état-major.
Vice-présidents. M. ROUX DE ROCHELLE.
M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef
de la Marine.
Secrétaire-général. M. D'AVEZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.	MM. César Moreau.
Callier.	Noel Des Vergers.
Delcros.	d'Orbigny.
Isambert.	Ambr. Tardieu.
Jaubert.	Baron Walckenaer.
Jouannin.	Warden.
Lafond.	

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert-Montemout.	MM. Eyriès.
Ansart.	Huerne de Pommeuse.
Barbié du Bocage.	Jamard.
Bérard.	baron de Ladoucette.
Bianchi.	de Larenaudière.
Boblaye.	Poulain.
Baron Costaz.	

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.	MM. général Haxo.
Cadalvène.	F. de Montrol
Denaix.	baron Roger.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemout.	MM. d'Avezac.
Ansart.	Jomard.
Barbié du Bocage.	de Larenaudière.
Bérard.	Poulain.
Boblaye.	Roux de Rochelle.
Daussy.	Warden.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

LETTRE DE M. VIDAL

SUR SES VOYAGES EN ORIENT, DE 1829 A 1836.

Paris, le 20 juin 1836.

Monsieur le président,

Dans le mémoire que j'eus l'honneur d'adresser en mars 1829 à la Société de Géographie, pour lui rendre compte de mes excursions en Orient, j'annonçais qu'elles avaient commencé en 1807, et que jusqu'en 1827 « j'a-
« vais traversé quatre fois l'Arabie déserte ; dans les cir-
« constances les plus pénibles ; que j'avais parcouru
« dans tous les sens la Mésopotamie et la Babylonie ;
« que j'avais fait deux voyages de Bassora et de Bagdad
« à Constantinople, et de cette capitale à Bagdad, par
« terre et par mer ; que j'avais parcouru également l'Ar-

« chipel, l'Égypte et la Syrie, la Perse, l'Anatolie, la
 « Turquie asiatique, une partie de l'Arménie, la côte
 « de la Mer-Noire depuis Trébizonde jusqu'à la hauteur
 « de Sinope, en me rendant encore à Constantinople
 « en courrier, et que j'avais enfin navigué sur les trois
 « plus fameux fleuves de l'Orient, le Nil, l'Euphrate
 « et le Tigre. »

C'est donc à dater de 1829 que je dois, Monsieur le président, faire connaître à la Société dont j'ai l'honneur d'être membre mes nouvelles explorations.

A cette dernière époque je quittai Paris. Le 4 octobre je m'embarquai à Toulon sur *l'Astrolabe*, commandé par M. de Verninac, officier des plus distingués. Il devait me conduire avec M. le consul Malivoire en Syrie ; mais un événement bien malheureux pour moi, la perte de madame Vidal (1), qui ne put supporter les fatigues de la traversée, me força de m'arrêter quelque temps à Tunis, d'où je dus continuer seul mon voyage jusqu'à Alep, par l'Égypte et la Terre-Sainte, dans laquelle je comprends Ramla, Jérusalem, Bethléem et ses environs, le Jourdain, le Mont-Thabor, Saint-Jean et Nazareth.

Avant de passer outre, je dois à la mémoire d'un de nos consuls-généraux les plus célèbres en Orient, M. Mathieu de Lesseps, le témoignage public d'une vive reconnaissance pour les consolations et les soins paternels qu'il nous prodigua dans notre déplorable position à Tunis, où il résidait : puisse sa respectable famille en agréer ici la sincère expression !

(1) Fanny-Frédérique Vidal, élève et dame de la Maison royale de Saint-Denis, était fille du colonel Médard de Rouzeau. Elle s'était mariée à Paris le 22 juin 1829 ; elle décéda à Tunis le 30 novembre, à l'âge de vingt-cinq ans.

En 1831, le consulat d'Alep ayant été supprimé, je quittai cette ville en novembre et me rendis à Alexandrie, où le service du gouvernement m'appelait. Ce voyage, qui dura trois mois, me fournit l'occasion de parcourir la côte par terre, de Lattakié à Tripoli, Beyrut, Seyde, Sour, Acre, Jaffa, et de visiter le mont Liban, contrées dont je ne connaissais pas encore toutes les parties.

Les événemens dont la Syrie était le théâtre en 1832, me mirent dans le cas, après un séjour de quelques mois à Alexandrie, de quitter cette ville en avril et de rejoindre le camp d'Ibrahim-Pacha à Acre. De là, je suivis l'armée égyptienne jusqu'à Alep, malgré la peste et le choléra dont ma sœur aînée, veuve du comte Van-Maseyk, ancien consul-général de Hollande, fut une des malheureuses victimes, et malgré la révolte des Druses et les grands dangers auxquels on était à chaque pas exposé.

Dans cette nouvelle excursion, je tâchai de prendre note de tout ce qui me paraissait faire une bonne reconnaissance géographique et offrir quelque intérêt.

Nommé, en juillet 1832, à Tripoli de Barbarie, j'en reçus l'avis au mois de novembre suivant. A cette époque, les environs d'Alep étaient infestés de brigands arabes, et la sûreté des voyageurs se trouvait partout compromise. Aussi me fut-il impossible de quitter la Syrie de suite, et je mis six mois pour me rendre à ma nouvelle destination. Il serait superflu de vous entretenir ici, Monsieur le président, des désagrémens sans nombre que j'ai essayés avec ma famille pendant ce long voyage : il est généralement connu que les communications, en Orient, sont très difficiles : les choses les plus ordinaires changent tous les jours d'aspect. A chaque

pas, de nouvelles contrariétés arrêtaient le voyageur au milieu de sa marche et l'exposent à la nécessité de recourir à de nombreuses escortes, à des protections chèrement achetées, à l'achat de vivres hors de prix, à des séjours forcés et dispendieux, et l'obligent même à des indemnités envers les domestiques dont il est accompagné.

Enfin j'arrivai le 23 octobre 1833 à Tripoli de l'ouest, que je trouvai en état de siège, et ses habitans dans une telle démoralisation, que, sans la présence de notre consul-général et chargé d'affaires, M. Schwebel, cette ville n'aurait pu résister si long-temps à la force des intrigues et des machinations des ennemis du gouvernement. En effet, M. Schwebel, connu par la noblesse de ses sentimens, par la fermeté de son caractère et par l'importance des missions qu'il avait déjà remplies, employait tout son crédit auprès de l'autorité locale pour le soulagement du peuple et pour tâcher de concilier les deux partis. Protecteur de l'infortune, il ne refusait non plus ses secours à personne, et il parvint par sa noble conduite à relever la considération du nom français en Afrique, au point que le seuil de notre consulat-général à Tripoli était devenu un asile sacré dans lequel le pavillon national sauvait la vie à tous ceux qui en imploraient la protection.

D'après le récit que je viens d'exposer, la Société dont vous êtes, monsieur, le digne président, remarquera sans doute que, né sous une étoile errante, je me suis trouvé encore, pendant sept années de nouvelles courses en Orient, depuis mon départ de Paris, au milieu des circonstances les plus intéressantes, et que j'ai tâché partout, comme voyageur orientaliste, de mettre à profit ma position. Le mémoire que je prends la liberté de

joindre ici ne vous laissera aucun doute à cet égard : il relate tout ce que l'expédition dirigée contre Acre par le vice-roi d'Égypte offrait de plus intéressant jusqu'à la prise de *Konia*, époque où j'ai dû quitter la Syrie pour me rendre à Tripoli, dont la révolution a duré depuis le 11 août 1831 jusqu'au 31 mai 1835; révolution sur laquelle je me propose de rédiger un mémoire dès que le temps me le permettra.

Un séjour de deux années au milieu de privations de tout genre, d'un bombardement continu, où notre vie était à chaque instant exposée, joint à des raisons particulières, ayant altéré ma santé, je me suis trouvé dans la nécessité de solliciter un changement de poste : sur la permission qui m'en a été accordée par le ministère des affaires étrangères, j'ai quitté Tripoli de Barbarie le 29 décembre 1835, et je suis arrivé à Paris le 26 mars-dernier.

Tel est l'exposé que j'avais à soumettre à l'honorable Société à laquelle je me glorifie d'appartenir : j'y ai été encouragé par la demande même de la plupart de ses membres : puisse-t-elle donc l'agréer avec indulgence, et me permettre de lui renouveler ici, ainsi qu'à vous, Monsieur le président, l'assurance de mon entier dévouement et de ma haute considération.

H. VIDAL,

Interprète de France de première classe, membre
de la Société de géographie de Paris, etc., etc.

MÉMOIRE

SUR L'EXPÉDITION ÉGYPTIENNE CONTRE SAINT-JEAN D'ACRE
ET LA SYRIE.

(1831-1832).

Les motifs qui ont donné lieu à l'expédition d'Égypte contre Acre sont sans doute assez connus, et les diverses victoires remportées par Ibrahim-Pacha dans cette campagne ont trop intéressé l'Europe et occupé l'Asie pour que les principales circonstances en aient pu demeurer ignorées ; néanmoins, je pense qu'un court récit des faits recueillis sur les lieux mêmes, et dont en grande partie j'ai été personnellement témoin, ne sera pas déplacé dans ce coup-d'œil rapide de mes dernières excursions en Orient.

Voici quel était l'état des choses à mon arrivée à Sour le 16 mai 1832, époque où le choléra et la peste, outre la guerre, désolaient cette belle Syrie, jadis le délice de l'empire ottoman.

L'armée égyptienne envoyée contre Abdallah-Pacha s'élevait à 24,000 hommes. L'artillerie était composée de 48 pièces de campagne, 12 mortiers, 2 obusiers de 12 pouces et de 24 pièces de siège. Le Mont-Liban pouvait fournir, au besoin, 10,000 soldats druses et 20,000 chrétiens.

Les forces d'Abdallah consistaient en :

997 canonniers ou fantassins asiatiques ;
200 *délis*, ancienne cavalerie turque ;
800 indigènes, formant sa garde personnelle ;

en tout 1,997 hommes sur lesquels il pouvait compter.

Le siège de Saint-Jean-d'Acre commença le 27 novembre 1831, et dura six mois. Dans cet intervalle, il fut tiré sur cette place 50,000 bombes et obus et 180,000 boulets de 18, 24 et 32. L'escadre envoyée d'Alexandrie, et qui y retourna assez endommagée, lança aussi sur Acre 23,000 boulets et 300 fusées à la congrevé.

Pendant que 10,000 hommes d'infanterie avec 1000 cavaliers formaient le siège d'Acre, le reste des troupes égyptiennes occupait les places conquises ou suivait Ibrahim, qui, en attendant la reddition d'Acre, était parvenu à soumettre les Druses et le Mont-Liban et à s'emparer de Zahlé, Balbék, Mallaka, Tripoli, Beyrut, Seyde et Sour. Ces diverses conquêtes procurèrent à l'armée d'Ibrahim un renfort de 4,000 Bédouins et de 12,000 cavaliers qu'Émir-Béchir avait mis à sa disposition.

Cependant la prise d'Acre étant l'objet principal d'où dépendait la conquête entière de la Syrie, il fallait en accélérer la reddition en détruisant, par tous les efforts possibles, les causes qui la retardaient.

Osman-Pacha, que la Porte avait envoyé à Alep d'où il s'était rendu à Lattakié, tâchait, de son côté, de soulever dans le pays tout le peuple musulman contre ce qu'il appelait « le nouvel usurpateur de l'autorité légitime de l'ombre de Dieu sur la terre ». Se croyant déjà assez fort pour entraver les succès du général en chef de

l'armée égyptienne, il s'était porté avec quelques milliers d'hommes de troupes diverses, à Miné, qui est à une heure et demie de Tripoli, dans l'intention d'attaquer cette ville.

Il tenta en effet deux attaques dont le premier bulletin de l'armée de Syrie, du 8 avril 1832, rendit compte; mais les troupes qui gardaient cette place, aidées de Druses qui s'y trouvaient, le repoussèrent et mirent ses soldats en déroute.

Informé des nouvelles tentatives d'Osman, à la suite d'un petit succès qu'il avait remporté sur le colonel Idris-Bey, qui était chargé de la défense du port, et qu'un zèle trop précipité avait porté à lui livrer un combat infructueux à la tête d'un bataillon de cinq à six cents hommes, tandis que le pacha turc avait toute sa cavalerie et son infanterie; informé, dis-je, de ce qui se passait, Ibrahim-Pacha se mit aussitôt en mouvement avec un nombre suffisant de troupes régulières et une partie de Bédouins réunis sous son commandement.

Dès que le bruit de l'arrivée d'Ibrahim-Pacha à Badroun, six lieues au sud de Tripoli, se fut répandu, Osman-Pacha, saisi d'épouvante, prit aussitôt la fuite, pendant la nuit, abandonnant tout, bagages, tentes, munitions, artillerie et vivres, ainsi que les blessés.

Ibrahim-Pacha, en général habile, crut devoir profiter du moment favorable pour détruire entièrement le seul espoir qui restât aux assiégés. En conséquence, ayant appris qu'Osman-Pacha s'était replié sur Homs, il prit le parti de poursuivre ses traces, et cette résolution tourna, par la suite, tout-à-fait à son avantage. Maître de Homs, il se rendit à Khan-Kassir, ou Kousseïr, d'où il partit le lendemain pour la plaine de Zérââ dans l'intention de s'y arrêter une journée. Là, Ibrahim

apprit que le Pacha fugitif, conjointement avec ceux de Kaissarié et de Maden, avaient réuni toutes leurs forces et se disposaient à tenter une nouvelle attaque contre l'armée égyptienne. Dès-lors, le général en chef ne voulut plus attendre : il rangea en ordre de bataille son corps, composé de deux régimens d'infanterie et de cavalerie, ainsi que de quelques Bédouins, et, au signal convenu, ces troupes chargèrent avec tant d'ardeur leurs ennemis, qu'elles les mirent en une déroute complète, et les poursuivirent pendant deux heures l'épée dans les reins. Le rapport circonstancié de cet événement fut adressé au vice-roi le 14 avril.

Ce nouveau succès remporté par Ibrahim-Pacha devait nécessairement mettre fin au siège d'Acre, en détruisant tout-à-fait l'espoir d'un prompt secours, sur lequel Abdallah-Pacha ne cessait de compter.

D'un autre côté, Méhémet-Ali, impatient d'atteindre son but, venait d'écrire à Ibrahim-Pacha d'employer, immédiatement après la réception de sa lettre, tous les moyens possibles pour la reddition de Saint-Jean-d'Acre, et qu'il attendait de sa valeur que sa réponse en portât la nouvelle positive.

En conséquence, immédiatement après la seconde défaite d'Osman-Pacha, Ibrahim rejoignit son camp principal, et le jour même de son arrivée, il fit ses dispositions pour l'assaut qui devait porter le dernier coup.

Cependant, pour éviter l'effusion de sang, il crut devoir envoyer son Tatar-Aghassi à Abdallah-Pacha, pour lui faire une dernière sommation et l'engager à se rendre. Celui-ci fit répondre au parlementaire « qu'il n'y avait que cinq à six mois qu'Acre était assiégée; qu'elle était pourvue des provisions et des munitions nécessaires pour soutenir un siège au moins de cinq ans; qu'au

bout de ce temps, si leurs différends n'étaient pas encore conciliés, on pourrait entrer en négociation, mais qu'en attendant il ne devait espérer aucun arrangement qui mît Acre au pouvoir égyptien. »

Le 26 mai 1832 fut le jour décisif arrêté par le destin, comme disent les Musulmans, où Ibrahim-Pacha devait mettre le sceau à ses exploits devant Acre, si renommée en Syrie depuis l'expédition française en Égypte, en s'en emparant par un assaut général. Il rassembla donc tous les chefs du corps d'armée chargés des opérations du siège, et leur prescrivit, outre les instructions particulières dont il munit chaque officier à part, le plan qu'ils devaient suivre dans l'ordre suivant :

Le premier bataillon du second régiment d'infanterie, accompagné du colonel, devait se porter sur la brèche de la tour dite Kapou-Bourdjou. Le deuxième bataillon devait se jeter sur la deuxième brèche, ouverte vis-à-vis de Nabi-Saléh ; le troisième bataillon, sur la dernière, nommée Zavié ; et le quatrième bataillon devait se tenir sous la première brèche, pour porter du secours en cas de besoin.

Deux bataillons du 10^e régiment étaient destinés, le premier ayant à sa tête le colonel, à se tenir dans la tranchée sous la troisième brèche, pour y porter du renfort aussi en cas de nécessité, et le second bataillon à transporter des échelles à la tranchée, du côté de la tour Kérim-Bourdjou, avec ordre d'y attendre le dernier signal.

Durant la nuit du 26 au 27, les batteries firent feu sur la ville. Le 27, à quatre heures un quart, l'assaut général fut ordonné. Il devait commencer du côté du Khan, situé près de la mer ; mais, sur l'avis que des déserteurs venus la veille ont donné, que les assiégés

avaient pratiqué quatre mines sous cet endroit, le projet fut abandonné.

D'un autre côté, l'escalade de la tour Kérim-Bourdjou était une opération dont le succès paraissait fort douteux. Cependant les échelles furent dressées sous une grêle de boulets et de mitraille ; mais on perdit du monde sans réussir, bien que le commandant de cette escalade se fût distingué par une rare intrépidité.

Les troupes dirigées sur Zavié s'étaient avancées aussi jusqu'à la porte située près de la tour du Khazné (Trésor). Abdallah-Pacha, qui s'y trouvait, en sortit avec toute sa suite, les repoussa, le sabre à la main, au-delà du fossé, où, les boulets commençant alors à les atteindre, elles reculèrent jusqu'à la batterie placée à quarante pas de là.

Ibrahim-Pacha qui se portait partout, et à l'œil vigilant duquel rien n'échappait, se hâta aussitôt, le sabre à la main, et accompagné du colonel du 5^e régiment de cavalerie et de ses *Kavas*, gérdes, de rallier les soldats découragés qui, ranimés par sa présence, revinrent à la charge avec un telle ardeur, qu'en un instant, ils arrivèrent au pied du parapet, au-delà duquel était l'ennemi, le franchirent et se rétablirent au point où ils étaient déjà parvenus.

Les assiégés plantèrent alors leur drapeau devant la petite tour qui est entre celle du Khazné et Zavié, ils se rallièrent en cet endroit, chargèrent de nouveau le détachement égyptien et le repoussèrent au-delà de Zavié. Le corps de réserve dut prendre, dans ce moment, part à l'action ; il défendit la brèche, ranima les fuyards et l'ennemi fut encore culbuté.

La brèche vis-à-vis de *Nabi-Saléh*, ne tarda pas aussi

à céder à la force du soldat égyptien , qui s'empara de suite de l'artillerie des bastions.

Mais tandis qu'on se battait sur les brèches avec les assiégés qui étaient encore assez nombreux, ceux-ci se jetèrent en désespérés, trois fois, dans l'intervalle d'une heure et demie , sur les retranchemens construits à la brèche de *Capou-Bourdjou* ; mais ils furent toujours repoussés ainsi qu'à celle de *Zavié*.

Cependant le feu continua encore quelque temps des deux côtés, avec la même vivacité ; et ce ne fut que vers les quatre heures après-midi, que le bataillon du 10^e régiment qui se trouvait sur la brèche de *Zavié* , s'étant élancé hors de son retranchement , fit sur les assiégés une charge si vigoureuse , que ceux-ci demandèrent à se rendre. Alors le feu cessa ; et immédiatement après, une députation composée de quelques chefs canonniers, du Mufti et de l'Imam d'Abdallah-Pacha, vint implorer la clémence du général en chef. Ibrahim-Pacha leur fit grâce, garantissant leurs personnes et biens, et leur laissant leurs armes. Quant à Abdallah-Pacha, il ne fut point question de ses propriétés ; mais il eut l'assurance qu'il n'avait rien à craindre ni pour lui ni pour les siens. Le soir, le général de brigade, Sélim-Bei, alla au-devant de lui et l'amena à minuit, avec son Kéhya auprès du général en chef, qui le reçut d'une manière très affable et très distinguée. Une heure après, ils montèrent à cheval et allèrent ensemble passer la nuit, au palais situé hors de la ville, qui était jadis une des maisons d'été d'Abdallah.

Quoique Ibrahim-Pacha eût ordonné qu'on ne pillât pas Acre, il fut impossible d'empêcher que les troupes qui y avaient pénétré, ne se livrassent depuis minuit

jusqu'au matin , à quelques désordres, inséparables de la prise d'une ville, à la suite d'un assaut.

Il a été trouvé dans les magasins beaucoup de munitions en poudre, bombes, boulets, pièces d'artillerie etc. Une grande partie de ces munitions fut expédiée dans les principales places de la côte, Kaïfa, Sour, Seyde, Beyrut et Tripoli.

On a trouvé également une grande quantité de provisions en blé, orge, riz, haricots, lentilles, beurre, etc. D'après le calcul qui en a été fait, ces provisions auraient au moins suffi pendant deux années aux assiégés. La viande seule était rare à Acre; le rolte en coûtait 20 piastres du G. S., une poule 80 piastres, le beurre 70 et le sucre 72.

D'après le recensement qui en fut fait, quatre mille Égyptiens seulement auraient été mis hors de combat en morts et blessés, depuis le commencement de la campagne jusqu'à la prise d'Acre. L'assaut en coûta 512 de tués et 1429 blessés. Les troupes d'Abdallah étaient réduites à 200 soldats. La ville n'était plus qu'un amas de ruines et les terrains qui entourent les remparts, présentaient l'aspect le plus hideux, de morts enfouis dans le sable, et dont il s'exhalait une odeur pestilentielle qui rendait le séjour du camp insupportable, malgré toutes les précautions qu'on prenait aussi pour détruire la vermine qui couvrait la surface de la terre et qui ne laissait de repos à personne.

Quant à Abdallah-Pacha, ayant manifesté le desir d'aller en Egypte, il fut envoyé, accompagné de Sélim-Bei, général de brigade, à Kaïfa d'où le 29 mai, il s'embarqua sur la goëlette Châhbâz-Djihâd, qui effectua son entrée dans le port d'Alexandrie le 2 juin. Dès que Méhémet-Ali eut été informé de son arrivée, il envoya son

propre canot et son Kahvadji-Bachi pour le recevoir, Abdallah-Pacha se rendit immédiatement avec son Kèhya et quelques-uns de sa suite, auprès de S. A. qui lui fit un accueil dû à son grade de visir, et assigna pour son logement le palais destiné aux étrangers de haut rang.

Ici se termine précisément la prise d'Acre dont les Arabes ont marqué les causes et la date, par le chronogramme suivant, que j'ai dû traduire librement.

Traduction :

« Lorsque le seigneur d'Acre s'est rendu rebelle,
« mon Dieu l'a frappé de sa flèche : en s'obstinant à ne
« pas se soumettre volontairement, sa chute a rendu
« célèbre, dans les annales, l'époque de sa contrainte à
« l'obéissance (l'an 1247). » (1)

Les 3 et 6 juin, le Harem, la famille, et les principaux officiers d'Abdallah, furent embarqués pour Alexandrie. Le même dernier jour, il fut délivré aux habitants d'Acre qui en étaient sortis, des permis pour y retourner chercher leurs effets.

Je vais parler maintenant des conquêtes qui ont suivi celle de Saint-Jean-d'Acre dont dépendait le sort entier de toute la Syrie.

J'ai déjà dit que toutes les places sur la côte, jusqu'à Tripoli inclusivement, étaient au pouvoir d'Ibrahim-

(1) Les lettres dont le dernier vers est composé indiquent en effet l'année de l'hégire 1247, époque de la soumission d'Abdallah-Pacha. Ce calcul est établi d'après la supputation ordinaire dite *Abdjédié* des Orientaux.

Pacha, ainsi que le Mont-Liban. Mais avant de pousser plus loin ses victoires, il fallait s'emparer de Damas pour détruire toutes les ressources des troupes ottomanes et s'assurer, tout-à-fait, de la soumission des plus célèbres tribus arabes, Al-Anazés.

On compte d'Acre à Damas cinq journées de marche qu'on divise ainsi :

D'Acre à Ramé.	6 heures.
De Ramé à Djèsr.	8
De Djèsr à Kanater.	7
De Kanater à Saâ-Sâ'.	6
De Saâ-Sâ' à Damas.	8

En tout 35 lieues.

Le 7 juin, le 8^e régiment d'infanterie se mit en route pour aller rejoindre l'artillerie composée de 24 pièces qui faisait partie de l'expédition contre Damas et dont les vivres étaient déjà arrivés à *Tabaria*, dix lieues d'Acre. Ibrahim-Pacha désirait confier le transport de ces vivres aux deux principaux chefs des Anazés, *Nemr-Béh-Doukhi* et *Hussein-âl-Doukhi* ; mais malgré leurs protestations de dévouement, ils ne consentirent à s'en charger que de *Djèsr-Bânât-Ayoub*, pont où commence le territoire de Damas.

Le 8, le général en chef quitta Acre avec le reste de ses troupes. Il y laissa M. Hanna-Bahri, chargé de toutes les affaires d'administration civile et commerciale et constitua à sa place son Divan-Effendi, sous le titre de : *Vékil-ourdi-el-Mansour*, lieutenant du camp victorieux.

Les forces égyptiennes dirigées contre Damas s'élevaient à 28,000 hommes, dont 16,000 montagnards,

ournis par Emir-Béchir, et 8,000 Arabes de la tribu Anazé.

Avant de se mettre en route, Ibrahim-Pacha écrivit à celui de Damas, d'écarter de son esprit toute tentative de défense, et que le meilleur parti qu'il eût à prendre était d'évacuer la ville sans résistance, et d'aller vers Homs rejoindre les troupes réunies du Sultan s'il désirait sa sûreté et sa tranquillité. A cette époque, Mohammed-Beirakdar, Pacha d'Alep, se trouvait à Homs, en qualité de Ser-Askar de l'armée ottomane; il avait auprès de lui Osman-Pacha, déjà défait. A Alep on attendait Hussein-Pacha avec quatre régimens de Nizâm de Constantinople.

L'itinéraire susmentionné indique la direction que l'armée a suivie. Informé de sa marche, le gouverneur de Damas, Ali-Pacha, convoqua aussitôt un conseil général des Ulamâ et des notables, et leur demanda leur avis sur le parti à prendre. L'opinion fut partagée; mais celle de ne pas céder qu'après avoir tenté tous les moyens de conserver la ville au Grand-Seigneur, ayant prévalu, on se disposa à la défense : vaine tentative ! Le peuple de Damas, depuis long-temps fatigué des vexations des autorités ottomanes, était bien aise de s'en affranchir; et d'un autre côté les 30,000 soldats que le Pacha comptait recruter parmi les habitans qui ne sont habitués à se défendre que derrière les murs, n'auraient jamais pu soutenir le moindre combat contre des troupes régulières, que devançait une renommée si favorable à leur entreprise, depuis la reddition de Saint-Jean-d'Acre.

Quoi qu'il en soit, arrivée le 12 juin à Kanater, l'armée égyptienne partit le lendemain pour s'approcher le plus près possible de Damas, et dès qu'elle en fut à une

distance d'environ une lieue et demie, elle dressa son plan, soit pour la défaite de l'ennemi, en cas qu'il vînt à sa rencontre, soit pour la reddition de la ville, en cas de résistance.

L'homme vit dans les illusions, et plus il est entouré de flatteurs, plus il croit à tout ce qui caresse son amour-propre : ainsi s'écoule sa vie ; et lorsqu'il en est au terme il regrette le temps perdu dont il n'est plus le maître.

Ce fut la position d'Ali-Pacha de Damas : seul, il voulait s'opposer au torrent qui venait d'inonder la Syrie et la Palestine, et en jouir de tous les avantages.

Le 13 juin, vers les trois heures du matin, il se mit en mouvement ; et on le vit s'avancer avec huit cents cavaliers sur la gauche du village où se trouvait le camp d'Ibrahim-Pacha, et dont la droite devait être en même temps attaquée par un corps d'infanterie composé de levées faites parmi les habitans de la ville.

Ce mouvement n'échappe point au général en chef égyptien. Ses ordres aussitôt donnés, il marche lui-même à l'ennemi, suivi des régimens de cavalerie et du 8^e régiment d'infanterie, sous les ordres d'Ahmed-Bei, et se porte sur la gauche, tandis que le corps de cavalerie d'Ahmad-Aga-Khodja, et les Bédouins à cheval, chargent l'aile droite. Ces manœuvres sont exécutées avec tant de vigueur, que la cavalerie ennemie, incapable d'y résister, abandonne le champ de bataille ainsi que l'infanterie, que le feu d'un seul bataillon, met en une déroute complète.

Ali-Pacha convaincu alors de l'impossibilité de faire face à l'armée égyptienne, s'empessa d'abandonner Damas avec les principales autorités et prit la fuite par Saléhié, suivi de 1,500 cavaliers et de 500 hommes de levées.

Les habitans vinrent immédiatement après au camp faire leur soumission à Ibrahim-Pacha et le prier de prendre possession de la ville.

Le 14 juin, au lever du soleil, Emir-Béchir, à la tête de 5,000 hommes de cavalerie et d'infanterie, se rendit au quartier-général d'où, après avoir reçu les instructions d'Ibrahim-Pacha, il se dirigea vers la ville, tandis que le général en chef s'avancait du côté opposé : il ne tarda pas de rencontrer plusieurs notables de la ville, qui venaient au-devant de lui, pour lui présenter l'hommage de la soumission générale.

Avant d'effectuer son entrée dans la ville de Damas, Ibrahim-Pacha fit camper dans la plaine de Kouch-Meidani, les régimens de sa cavalerie et la division de l'Emir-Béchir.

Ibrahim-Pacha neveu entra dans la ville avec l'artillerie et un corps de cavalerie et d'infanterie, et s'établit dans la citadelle.

Le 15 juin, vers le soir, un courrier de Damas apporta au camp d'Acre la nouvelle de la prise de cette ville, où Ibrahim-Pacha avait effectué son entrée triomphale, la veille à trois heures avant midi. Une salve de vingt-et-un coups de canon, annonça au public cet événement.

Dans la matinée de ce jour, le pavillon de Méhéméd-Ali fut arboré pour la première fois à Acre.

A cette époque, le choléra continuait à exercer ses horribles ravages en Syrie, principalement à Homs et Hama, à Alep et Alexandrette et sur la côte ; et une épidémie dont on ne pouvait connaître le caractère pestilentiel, faute de médecin, s'était déclarée aussi à Zahlé et y causait une grande mortalité.

Toutefois, depuis la reddition d'Acre, Ibrahim-Pacha ne pouvant plus rencontrer d'obstacle dans ses con-

quêtes, la prise de Damas finit par mettre le comble à la destruction de l'armée ottomane, qui, accablée de fatigues et de maladies, était tombée dans une démoralisation telle qu'elle ne put jamais, dans cette campagne, soutenir une bataille complète contre les Egyptiens.

Ibrahim-Pacha avait appris que Hussein-Pacha, général en chef de l'expédition turque, venait à toute hâte pour rallier les restes de l'armée du G. S., et que les Pachas qui avaient pris la fuite à Homs s'étaient joints à lui et suivaient ensemble la direction d'Alep, dans l'intention de se réunir aux habitants de cette ville, et tâcher par conséquent, d'opposer une plus forte résistance aux troupes égyptiennes.

Dès que cet avis fut parvenu à Ibrahim-Pacha, il s'empressa de profiter de l'enthousiasme qu'il avait produit sur ses soldats, pour pousser ses conquêtes vers Alep et détruire ses ennemis, qui, toujours découragés par leur première défaite, n'avaient rien de plus pressé que de prendre sans cesse la fuite; en sorte que l'armée égyptienne rencontrait à chaque pas des groupes de soldats, que les fatigues et les privations continuelles avaient mis dans l'impossibilité de suivre leur chef.

Le 17 sefer (15 juillet), l'armée égyptienne étant arrivée à Barna et Zafta, les Pachas turcs frappés d'épouvante, prirent de nouveau la fuite, abandonnant tentes, bagages, artillerie et vivres. Sur l'avis de cette déroute complète, Ibrahim-Pacha, accompagné de sa cavalerie, se porta sur Alep et y effectua son entrée sans coup férir : il n'y trouva qu'un millier d'hommes, qui formaient la garnison de la forteresse ; il les fit tous prisonniers. Les notables de la ville s'empressèrent de venir lui faire leur soumission. L'armée égyptienne effec-

tua immédiatement son entrée à Alep, et occupa de suite la forteresse : la cavalerie se mit aussitôt en devoir de poursuivre les fuyards.

Le 23 juillet, Ibrahim-Pacha quitta Alep et se dirigea sur Alexandrette.

Le 5 août, l'armée égyptienne poursuivant toujours sa marche contre l'armée de Constantinople, s'était portée sur Karamount-Khan pour lui livrer un dernier combat. Les Turcs s'étaient ralliés dans les gorges des montagnes de Beylam. Vers midi, Ibrahim-Pacha, à la tête de son artillerie et de ses troupes, quitta le Khan et avança vers le défilé où se trouvaient ses ennemis. A trois heures après midi, la rencontre eut lieu et un combat assez vif s'engagea entre eux. Le canon égyptien eut bientôt détruit les redoutes élevées par les Turcs qui, après deux heures d'inutile résistance, cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant le champ de bataille couvert d'un grand nombre de leurs morts et blessés. Dans leur fuite ils prenaient la direction d'Adana, voie d'Alexandrette : leurs canons et leurs bagages tombèrent au pouvoir du vainqueur. La cavalerie égyptienne unie à celle des Arabes Bédouins, sous les ordres d'Abbas-Pacha les poursuivit afin de leur faire des prisonniers. Arrivée à Alexandrette, elle s'empara de 83 pièces d'artillerie récemment débarquées par la flotte ottomane, et, continuant sa marche elle atteignit les fuyards à Payas, leur prit 3,000 hommes et s'empara de l'artillerie, au nombre de 40 pièces, ainsi que de ce qu'il restait de munitions, bagages et provisions : il n'en échappa qu'environ quatre mille cavaliers seulement.

Cependant Hussein-Pacha parvint dans sa fuite à passer la rivière *Massis*, à une journée d'Adana, et il en fit couper le pont afin d'empêcher Abbas-Pacha de l'at-

teindre avec sa cavalerie. Mais cette précaution n'arrêta point le vainqueur.

Arrivé à six lieues d'Adana, après avoir passé la rivière, Abbas-Pacha écrivit aux habitans de cette ville de ne point laisser échapper Hussein-Pacha. Ce bruit s'étant répandu, celui-ci, dans la crainte d'être arrêté, partit de suite et se dirigea vers la Caramanie. Alouch-Pacha qui était à Tarsous, en fit autant, abandonnant tout en suivant le bord de la mer, pour se rendre aussi dans la même province. Ibrahim Pacha les fit poursuivre par des chemins de traverse et ne leur laissa aucun repos.

A la suite de ce nouvel échec, Orfa, Antab, Adana et Tarsous envoyèrent des députés à Ibrahim pour faire leur soumission. L'armée turque s'étant repliée sur Konia était arrivée près d'Olou-Kouchlou. Ibrahim-Pacha expédia aussitôt mille cavaliers arabes-égyptiens et deux mille soldats cavaliers et fantassins; le reste de l'expédition était composé de tribus et autres individus du peuple. Le commandement de ces troupes fut confié au colonel Hadji Salim-Bei et Ibrahim-Aga, ancien Tchoukhadar, qui eurent ordre de s'acheminer par la voie de Sirdjik-Boughasi. Ibrahim-Pacha partit en même temps d'Adana, à la tête d'un régiment de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie. A son arrivée au village dit Mouzoun, il reçut une lettre de la part du Bei et de l'Aga susmentionnés, qui lui annonçait que « l'armée ralliée du G. S., était à Olou-Kouchlou, et qu'il y avait Kiridli-Oglou-Mohammed-Pacha, Ali-Pacha de Damas, Alouch-Pacha de Lattakié et Sadek-Pacha, lesquels se trouvaient à la tête de tout ce qu'ils avaient pu rassembler en cavalerie et infanterie. »

Le 21 Djamaz-ul-Awal 1248 (octobre), les deux

armées s'étaient rencontrées et livré un fort combat dans lequel les Turcs avaient perdu quatre cents hommes et plus de cinq cents chevaux. Le reste fut dépouillé, et les bagages, tentes et munitions passèrent au pouvoir égyptien. Les Turcs n'osèrent plus entrer à Eraclé à la suite de cette nouvelle défaite et se dirigèrent vers Konia. Ibrahim-Pacha prit possession d'Eraclé et y effectua son entrée le 26. Cette circonstance accéléra la soumission de tous les sujets des sandjaks (départemens), des environs de ces contrées, tels que Mâdan, Kaïssarié et autres provinces jusqu'aux limites d'Ich-Yili, ce qui les sauva du fléau de la guerre.

A la suite de cette nouvelle défaite des Turcs, le général en chef de l'armée égyptienne se dirigea vers Konia. Il rencontra à une journée de cette ville, des troupes turques qui prirent aussitôt la fuite; et le 15 novembre il y effectua son entrée triomphante.

La prise de Konia fut suivie de la soumission d'Aekchêhr qui est à trente lieues de distance; des préparatifs furent faits après pour la conquête de Smyrne, où la flotte de Méhémed-Ali aurait pu trouver un abri contre l'approche de la mauvaise saison de l'hiver; toutes les dispositions étaient favorables à Ibrahim-Pacha et partout le peuple aurait été bien aise de secouer le joug ottoman qui l'opprimait.

Sur ces entrefaites, un courrier d'Ibrahim-Pacha, parti le 16 décembre de Konia, arriva à Alep en cinq jours. Il porta là nouvelle que le grand-visir, commandant l'armée ottomane, se trouvait à Aekchêhr et que l'avant-garde de celle d'Ibrahim-Pacha était à Yénichêhr; que des relations d'une apparence assez intime et confidentielle s'étaient établies entre les deux chefs dans le but d'empêcher une nouvelle effusion de sang,

et de rétablir les choses sur une base solide, qui mit un terme à la guerre et aux désordres qui troublaient l'empire. Cependant ce même courrier portait à Ibrahim-Pacha neveu, l'ordre de ne plus différer son départ d'Alep. En effet, il quitta cette ville le 25, avec toutes ses troupes disponibles, et se dirigea vers Marach dont il voulait assurer la parfaite soumission par lui-même, avant de rejoindre le quartier-général de son oncle. Il laissa à sa place un Kaïmmakam, lieutenant du pays, avec une garnison prise dans la classe des janissaires en attendant les nouvelles dispositions de Chérif-Bei, Kéhya de Méhémed-Ali, à qui S. A. venait de confier le gouvernement de toute la Syrie.

Le 29 décembre on reçut à Alep, par un Tartare parti de Konia le 22, la nouvelle que la veille il s'était engagé entre les deux armées un combat horrible, comme les Turcs n'en avaient jamais vu; qu'il dura quatre heures consécutives; que l'armée ottomane dut enfin lâcher pied et se disperser; qu'elle était composée de six régimens de cavalerie et de sept d'infanterie, et d'environ trente mille hommes de troupes irrégulières; que l'artillerie tombée au pouvoir égyptien, se composait de quatre-vingt-douze pièces, et que, outre le grand-visir et dix mille prisonniers, il y avait un nombre considérable de tués et de blessés.

Cette dernière défaite des Turcs mit le comble à leur discrédit, et depuis les portes des Indes jusqu'à Constantinople, on n'attendait qu'un seul signe de la part du vainqueur égyptien pour se soumettre à son autorité: le paragraphe suivant d'une lettre de Bagdad du 15 août 1832, confirme ce que j'avance à cet égard:

« Il est arrivé dernièrement deux messagers d'Alep.
« ... A leur arrivée, ils ont été emprisonnés, et les

« lettres dont ils étaient porteurs brûlées. Il circule ici
 « beaucoup de bruits désavantageux au Grand-Seigneur :
 « on dit que ses troupes ont été battues et qu'Ibrahim-
 « Pacha a pris Alep. La ville, ici, est toute disposée à
 « recevoir ce dernier vainqueur : il n'a qu'à se montrer
 « pour soumettre en un jour tout ce vaste pachalik. Les
 « Arabes Vahabis se sont emparés de Mascate, et ils en
 « ont chassé l'Imam ; ils ont pillé et ravagé Abouchèhr
 « dans le golfe Persique. La maison du résident britan-
 « nique dans cette dernière ville a été aussi entièrement
 « dévalisée. Ces Arabes Vahabis occupent maintenant
 « le fleuve de Bassora, et menacent de marcher sur cette
 « dernière ville. Au-dessus de Bagdad, du côté de Mous-
 « sol, tout est en désordre : les Arabes n'obéissent plus
 « au pacha, qui est obligé d'acheter la tranquillité.....
 « Enfin nous sommes dans une triste position. »

Telle était la situation de l'empire ottoman par suite des conquêtes égyptiennes, à l'époque où j'ai dû quitter la Syrie pour me rendre à mon nouveau poste en Afrique. Je ne décris ici que ce que j'avais appris par moi-même, ou ce dont je fus témoin oculaire. Je n'ai été influencé par aucune opinion, et par conséquent j'aime à croire que la vérité ne m'a point échappé, et que mes lecteurs voudront bien m'accorder leur indulgence pour les détails dans lesquels je suis entré.

Paris, le 1^{er} juin 1836.

H. VIDAL.

P. S. Le desir de faire connaître la vérité, qui m'a porté à mettre au jour les faibles renseignemens que j'ai recueillis sur l'expédition de Méhémed-Ali-Pacha contre Saint-Jean-d'Acre, devait nécessairement m'engager à

offrir à la suite de ce Mémoire quelques notes sur la position actuelle de l'Égypte comparativement à ce qu'elle était du temps des Memlouks; mais les détails pleins d'intérêt contenus dans le recueil imprimé en dernier lieu, sous le titre de : *Coup-d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte*, recueil que M. le chevalier Jomard, membre de l'Institut de France, qui en est l'auteur, a bien voulu me communiquer, m'ont paru si complets, qu'écrire sur le même sujet serait vouloir m'engager dans une fastidieuse répétition des circonstances sur lesquelles il n'a rien laissé à désirer; répétition plutôt faite pour fatiguer le lecteur que pour ajouter quelque intérêt à ma relation : en rendant ainsi hommage à la vérité, je ne fais qu'exprimer ma gratitude envers M. Jomard, pour la communication qu'il m'a donnée de son intéressant ouvrage.

NOTICE

Sur un ouvrage de don Ramon de la Sagra, intitulé :
Cinco meses en los Estados-Unidos de la America del Norte,

Lue à la Société de Géographie, dans sa séance du 17 juin 1836.

Un voyage de don Ramon de la Sagra aux États-Unis, vient de nous procurer un bon ouvrage. L'auteur, déjà estimé depuis long-temps par ses connaissances en histoire naturelle et en économie politique, par l'instruction variée qu'il a répandue dans son excellent journal de la Havane, et par les importans services qu'il a rendus, comme directeur du Jardin Botanique de cette ville, a visité, en 1835, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington : il a parcouru la grande et belle contrée qui s'étend entre New-York et le lac Erié; il s'est ensuite rendu à Boston et dans quelques autres villes des Etats du nord-est; et partout où M. de la Sagra a passé, il a cherché à connaître les établissemens les plus dignes d'occuper le naturaliste, le bon administrateur, l'ami de l'humanité. Etant déjà en correspondance avec plusieurs savans Américains, et se trouvant accueilli dans tous les lieux de son passage, il a été à portée d'obtenir de nombreux documens sur les institutions qui l'intéressaient le plus. Son premier but était d'étudier celles qui pourraient être un jour appliquées

à son pays : une vue si patriotique et si louable donnait à ses recherches un nouveau caractère d'importance et d'utilité. Il a soin néanmoins d'avertir que la tendance de ses observations est plutôt morale que politique : il craint les innovations intempestives ; il ne veut pas frapper l'édifice social ; et les institutions qu'il examine avec le plus de soin sont celles qui tendent à perfectionner l'homme par l'éducation, à rendre le coupable meilleur, à soulager la souffrance, à venir au secours du pauvre.

Don Ramon de la Sagra, arrivé de la Havane à New-York le 19 avril 1835, passa plus d'un mois dans cette ville, pour visiter ses nombreux établissemens de bienfaisance, tels que ses écoles des sourds-muets et des aveugles, l'hospice des aliénés, la maison de correction des enfans : il vit les principales manufactures de New-York, et toutes les institutions qui contribuent à sa prospérité commerciale ; il visita les musées d'histoire naturelle ; et son attachement à une science, dont les limites s'étendent de jour en jour, le mit promptement en relation avec M. le baron Léderer, consul général d'Autriche, savant recommandable et modeste qui, en formant une précieuse collection de minéraux, s'est particulièrement attaché à rassembler ceux des États-Unis. Ce cabinet est le produit de dix-huit ans de recherches, de voyages et d'études, et M. Léderer continue de l'enrichir.

En quittant New-York, M. de la Sagra se rendit à Philadelphie. Cette ville où les sciences trouvent de nombreux encouragemens devait plaire à un observateur si éclairé : il y fut bientôt lié avec M. Du Ponceau, avec M. Vaughan, l'un président, l'autre secrétaire de la société philosophique, et il prit, comme à New-York,

connaissance de tous les établissemens remarquables. Il visita le *Muséum* d'histoire naturelle que M. Peale a fondé, et où se trouve le squelette fossile d'un mastodonte, découvert dans l'état de New-York; il examina l'hospice, qui doit à Guillaume Penn sa fondation, le Grand-Pénitenciaire, où l'on pratique envers tous les condamnés le système de la réclusion et du travail solitaire, l'établissement des Invalides de la Marine, l'Ecole des jeunes artisans, les expositions de plantes et de fleurs, dont le but est de développer le goût de la culture, les principaux établissemens d'instruction, d'humanité, d'industrie, et, à quelque distance de la même ville, la machine hydraulique nommée le *Water-Work*, destinée à élever l'eau du Schuikill, au sommet du Fear-Mont, d'où elle est conduite à Philadelphie et distribuée dans tous les quartiers.

Après avoir joui dans cette ville de tous les agrémens d'une société douce, instruite et polie, l'auteur alla voir Baltimore, et il consacra plusieurs jours à l'examen de ses divers établissemens, à celui des hospices, de la Bibliothèque, des collèges et du Pénitenciaire. Il vit le monument érigé à Washington sur les hauteurs de cette grande ville : une colonne porte la statue du héros qui domine et protège toute la contrée : aucun emplacement ne pouvait être plus favorable, pour un monument qui rappelle un si grand homme, et de si glorieux événemens.

Le voyageur arriva le 21 juin dans la cité fédérale dont Washington avait choisi l'emplacement et qui a reçu son nom. Il crut y voir plutôt un projet de ville qu'une capitale, et fut frappé de la solitude de différens quartiers, où l'on avait à parcourir des rues sans maisons, et des avenues silencieuses qui attendaient encore

leurs habitans. De beaux monumens sont érigés par intervalles dans l'immense étendue que cette ville doit occuper un jour. Le Capitole où siège le congrès, l'édifice où réside le président des Etats-Unis, sont à un mille et demi de distance l'un de l'autre; et c'est entre ces deux palais nationaux que la ville a pris le plus de développemens, le long de la belle avenue de Pensylvanie, et de quelques rues adjacentes. La Maison-de-Ville, qui doit être un jour un somptueux monument, a été commencée sur une autre colline : le Pénitenciaire est situé au loin près du Potomac : le *Navy-Yard*, où sont tous les établissemens de la marine, est séparé du Capitole par une vaste plaine; et l'on a choisi, à l'autre extrémité de la ville, près de Georgetown, l'emplacement de l'Université que l'on doit construire. On trouve à Washington tous les élémens d'une ville immense, qui ne se complétera et ne se peuplera qu'avec le temps; elle n'est encore animée qu'à l'époque des sessions du Congrès, et le mouvement des affaires y amène alors des étrangers; mais c'est une population passagère et variable qui ne tient pas au sol lui-même; et l'accroissement de cette ville ne pourra dériver que de celui de sa navigation et de son commerce.

Don Ramon se lia, pendant son séjour, avec M. Hassler, mathématicien très distingué, chargé par le gouvernement fédéral de reconnaître et de lever toutes les côtes des Etats-Unis. Cette grande opération, commencée en 1816 et suspendue deux ans après, a été reprise en 1832, en vertu d'une loi du Congrès; et M. Hassler a fait dans l'intervalle un grand nombre de travaux et d'ingénieuses expériences, pour comparer le système des poids et des mesures de longueur et de capacité qui sont employés en Amérique, avec ceux dont on fait

usage dans les autres pays. Don Ramon alla visiter l'*Office des Patentes*, vaste conservatoire des arts et métiers, où l'on a déposé les modèles d'un grand nombre de machines inventées aux Etats-Unis. La variété des charrues et de tous les instrumens aratoires, dont on se sert en différens lieux, selon la nature du sol et les habitudes premières des cultivateurs, attira spécialement son attention, toujours dirigée vers les objets utiles. Il vit au Capitole la bibliothèque du Congrès, très riche en ouvrages sur l'Amérique ; il alla observer le régime intérieur du Pénitenciaire, se rendit à Georgetown, et y visita le collège établi par les jésuites, qui en dirigent l'administration et l'enseignement avec le zèle le plus éclairé. L'auteur, faisant une excursion dans la vallée du Potomac, remonta les rives de ce fleuve jusqu'à ses premières chutes, et il put admirer la grandeur et la difficulté des travaux qu'il a fallu faire, pour conduire et creuser dans la même direction le canal destiné à unir un jour la Chesapeake et l'Ohio, soit par une navigation continue, soit par le concours d'un chemin de fer qui traverserait les Alleghany ; il recueillit des renseignemens sur les autres voies de communication qui s'ouvrent de toutes parts à travers le territoire fédéral, et il cite, à l'occasion de ces grandes entreprises, et comme un ouvrage digne d'être consulté, celui que M. le major Poursin a publié sur les travaux d'amélioration intérieure exécutés ou commencés aux Etats-Unis. L'intention du voyageur était de parcourir la grande ligne de navigation qui traverse l'état de New-York ; il revint dans cette ville, et il s'embarqua, pour remonter la rivière d'Hudson, dans un de ces beaux bâtimens à vapeur qui font en moins de douze heures le trajet de New-York à Albany, quoiqu'il y ait cent

quarante-cinq milles de distance entre ces deux villes.

Don Ramon s'arrêta d'abord à l'Ecole-Militaire de West-Point, fondée en 1802, mais dont le projet était antérieur de quelques années. Ce bel établissement, où les officiers du génie et de l'artillerie ont puisé leur instruction, et dont les autres élèves sont destinés à entrer dans les troupes de ligne, était alors dirigé par M. de Russey, et tout le système d'éducation et d'instruction en fut expliqué à l'auteur par M. Bartley, professeur de physique. Les Etats-Unis n'avaient encore aucune autre académie militaire; mais l'état de Kentucky avait fait demander au Congrès l'autorisation d'en établir une semblable sur son territoire.

L'auteur remonta l'Hudson jusqu'à Troye, situé au nord d'Albany; et pour éviter les détours du canal Erié, entre Troye et Schénectady, il suivit le chemin de fer jusqu'à cette dernière ville où il alla s'embarquer. Sa navigation sur le canal le conduisit successivement aux villes d'Utique, de Rome, de Syracuse, d'où il se rendit par terre à Auburn, à Genève, à Rochester, située dans une fertile plaine qu'arrose le Génessée. Cette ville est devenue la plus importante de ces contrées, par sa population, son commerce, ses belles manufactures, ses moulins à farine surtout; genre d'industrie, que l'abondance des moissons du pays alimente et développe sans cesse. L'auteur se rendit ensuite à Lock-Port, dont il examina les cinq doubles écluses, qui permettent d'ouvrir en même temps à deux lignes de bateaux la navigation montante et la navigation descendante du canal, et il poursuivit sa route jusqu'au saut du Niagara.

Nous ne le suivrons pas dans ses remarques sur ce grand phénomène d'une fleuve qui se précipite tout en-

tier au fond d'une longue vallée. L'auteur a moins cherché à peindre ce tableau, qu'à nous rendre compte des vives impressions que lui a fait éprouver un si merveilleux spectacle ; impressions qui ne peuvent en effet s'effacer, et qui font époque dans le cours de la vie.

Une scène d'un ordre bien différent vint procurer à l'auteur d'autres émotions ; il aperçut, en parcourant les sites voisins du Niagara, une espèce de cabane, portée sur une barque, qui était elle-même montée sur des roues : c'était le logement d'un Français, ancien habitant de Montréal, qui avait avec lui sa femme et un enfant de cinq ans. Il avait remonté le Saint-Laurent et l'Ontario dans cette frêle machine ; et lorsqu'il eut gagné la terre, des bœufs le conduisirent jusque dans la solitude où il se fixa. Le mât qui portait la voile de sa barque pendant la traversée était ensuite devenu le timon de cette voiture nomade, et l'on y avait alors adapté les quatre roues, qui étaient restées sur le tillac durant la navigation. Le bonheur semblait habiter dans ce pauvre ménage, qui avait commencé autour de lui quelques essais de culture.

Après avoir quitté le Niagara, l'auteur se rendit à Buffalo sur le lac Erié, et il revint par Rochester à Auburn, où il voulait examiner avec soin le Pénitencier ; il visita les salines voisines de Syracuse, reprit dans cette ville la navigation du canal jusqu'à Schénectady, et regagna par terre les rives de l'Hudson.

Si nous nous sommes bornés à tracer brièvement l'itinéraire du voyageur, depuis New-York jusqu'au lac Erié et au Niagara, c'est que nous avons déjà décrit avec quelque étendue cette partie de l'état de New-York, dans deux mémoires, lus en 1832 à la Société

de Géographie, et insérés dans le seizième volume de la première série de ses Bulletins.

L'auteur partit d'Albany le 14 août, pour se rendre à Lébanon, où un grand nombre d'Américains vont prendre les eaux minérales; il se dirigea sur Northampton, d'où l'on voit les rivages rians du Connecticut, se rendit à Worcester et arriva à Boston. Les belles institutions de cette ville devaient l'intéresser vivement; il vit l'Athénée, la maison des pauvres, celle de correction, et le Pénitencier; il alla visiter, dans le faubourg de Charlestown, l'Asile pour les insensés, et vers l'embouchure du Charles-River, l'arsenal de marine, établi en 1798: un grand nombre de documens lui furent remis sur le commerce, la milice, les banques, les contributions; il vit la Société d'histoire naturelle, celle d'agriculture, et l'université de Cambridge, où l'on célébrait la fête qui termine les cours académiques de chaque année: l'hôpital général de Boston lui parut offrir un modèle d'ordre, de propreté, et de bonne gestion. Il visita avec un égal intérêt l'institution des aveugles, l'école du dimanche, pour laquelle on a publié un grand nombre de livres élémentaires, et celle des enfans d'ouvriers, fondée sur la petite île de Thompson. L'auteur fut généralement frappé de l'esprit généreux et patriotique qui a présidé à ces institutions; et M. Everett, ancien ministre des Etats-Unis à Madrid, lui donna de précieuses notions sur tous les établissemens qui contribuent d'une manière si remarquable aux progrès de la prospérité du Massachusett, et qui honorent la paternelle administration des autorités publiques. Les filatures et les fabriques de coton de Lowell, situées à 26 milles de distance, furent visitées par le voyageur: ce vaste établissement, où l'on construit également toutes

les machines qui y sont employées, ne remonte qu'à dix années, et déjà on le met au rang des plus belles manufactures.

Don Ramon employa les derniers momens de son séjour à Boston à revoir l'université de Cambridge qui est la plus ancienne des Etats-Unis : elle a un très beau cabinet de minéralogie, et sa bibliothèque est de quarante mille volumes : l'auteur vit aussi la belle collection de M. Alger, qui s'est particulièrement occupé des minéraux de la Nouvelle-Ecosse. Son voyage le ramena ensuite à Worcester où l'on a fondé un hospice pour les aliénés ; ces infortunés y reçoivent les soins les plus touchans, et des établissemens semblables ont été créés dans les autres états. Don Ramon visita dans la même ville l'Académie des antiquités, où l'on a surtout réuni les livres, les chroniques, les manuscrits, relatifs à l'histoire des Etats-Unis. Arrivé à Hartford, dans le Connecticut, il vit la maison des sourds-muets, la première qui ait été établie en Amérique. Le docteur Cogswell, qui avait une enfant sourde et muette, forma le projet de cet établissement, et il fut secondé par M. Gallaudet, qui vint en 1816 visiter à Paris l'institution, alors dirigée par l'abbé Sicard. Il détermina Le Clerc, un des premiers élèves de cette maison célèbre, à le suivre aux Etats-Unis, et l'établissement fut ouvert en 1817, sous le nom d'Asile pour les sourds-muets. Le Clerc, s'étant rendu à Washington pendant la session du Congrès, excita le vif intérêt de tous ses membres : on accorda à l'établissement de Hartford une fondation de terres situées dans l'Alabama, et les cinq états de la Nouvelle-Angleterre lui firent d'autres donations.

Don Ramon visita près de Weter's field le Pénitencier, établi, suivant le même système, que celui d'Au-

burn. Il avait recueilli dans son voyage de nombreux renseignemens sur les maisons de détention ; et ses remarques lui ont fait reconnaître que les délits étaient plus fréquens dans la classe ignorante : il est donc à-la-fois utile aux progrès de la morale et au maintien de la sûreté publique d'étendre et de développer partout les bienfaits de l'instruction. L'état des écoles du Connecticut fut observé par l'auteur ; et à son retour à New-York, il acheva l'examen de cette grande ville : il vit la maison de correction, celle des pauvres, et la prison où l'on dépose les prévenus qui ne sont pas encore jugés, et qui passent dans les pénitenciers après leur condamnation. Il alla visiter la ferme de Long-Island, dont les terres sont cultivées par les pauvres : salubre épreuve, qui en soustrait un grand nombre aux périls de l'oisiveté, et leur apprend à s'affranchir de la misère par l'amour du travail.

Avant de quitter New-York, l'auteur apprit l'arrivée du docteur Julius de Hambourg, qui voyageait dans les Etats-Unis, pour étudier le régime pénitentiaire, et il passa deux jours avec ce savant recommandable, qui allait continuer à Boston ses intéressantes recherches.

Don Ramon de la Sagra avait consacré à de constantes études le séjour de cinq mois qu'il avait fait aux Etats-Unis : il les quitta le 24 septembre 1835, pénétré d'admiration et de respect pour les institutions morales et philanthropiques du beau pays où il avait voyagé.

Quoique la variété de ses remarques nous fasse connaître sous beaucoup de rapports les différens lieux qu'il a visités, et qu'elle s'applique à leur agriculture, à leur industrie, à leurs banques, à leur commerce, la tendance des inclinations de l'auteur le ramène sans cesse vers les institutions de bienfaisance et d'instruc-

tion publique : il les étudie en homme éclairé ; il en compare les différens systèmes ; et il en balance les imperfections et les avantages : un seul exemple suffira pour faire apprécier ses observations. L'auteur remarque que le régime n'est pas le même dans les deux grands pénitenciers de Philadelphie et d'Auburn, qui ont servi de modèles à d'autres établissemens. A Auburn les condamnés travaillent dans des salles communes, mais en silence ; ils ne sont renfermés seuls dans leurs cellules que pendant la nuit : à Philadelphie la réclusion solitaire est perpétuelle ; on leur donne dans chaque cellule des moyens de travail ; on leur permet de lire la Bible, et l'on ne prive de cette lecture que ceux dont on veut aggraver la peine. L'art du tisserand est le plus généralement pratiqué : les étoffes qui se fabriquent sont déposées dans un magasin ; elles se vendent, soit au dehors, soit pour l'usage de la maison ; et l'on met en réserve une partie de leur valeur, pour la donner aux détenus, lorsqu'ils ont accompli le temps de leur punition.

Tous les hommes occupés de recherches qui intéressent la morale, le bien public, et le sort des classes souffrantes de la société, sauront gré à M. de la Sagra de la direction qu'il a donnée à ses études : c'est pour eux qu'il a recueilli des informations, si utiles à répandre. L'important ouvrage qu'il a publié honore son cœur comme son intelligence, et doit lui concilier l'estime de tous ses lecteurs.

Roux.

RÉPONSE DE M. HOSKINS

Aux observations critiques de M. CAILLIAUD sur les planches de son voyage en Éthiopie.

Dès l'apparition de mon *Voyage en Éthiopie*, M. Cailliaud, auteur de l'ouvrage français sur les antiquités de la Haute-Nubie, publia dans le bulletin de la Société de Géographie, des *Observations* sur mon voyage. Plusieurs mois se sont écoulés sans que j'en aie eu connaissance, et j'y viens répondre aujourd'hui très brièvement.

Personne n'est plus disposé que moi à reconnaître et admirer l'esprit entreprenant qui a conduit M. Cailliaud si loin dans l'intérieur de l'Afrique, et je n'ai aucunement cherché, dans mon livre, à rabaisser le mérite dont il peut se prévaloir sous ce rapport. Mais puisque non content de la réputation européenne qu'il s'est acquise, il tente d'élever des doutes sur l'exactitude de mes dessins, et s'efforce de faire passer pour des erreurs tout ce qui diffère de sa propre publication ou ne s'y trouve pas compris, je suis prêt à entrer en lice avec lui sur les points qu'il a critiqués; et je maintiens présentement que mes délinéations sont les seules correctes, tandis que les siennes, presque sans exception, sont amplifiées et embellies pour produire plus d'effet. Mes dessins ont été réellement, dans presque tous les cas, finis et coloriés sur place avec la plus scrupuleuse fidélité;

tandis qu'il est bien connu de tous les voyageurs en Nubie que les siens ont reçu après coup des additions de premiers plans et autres accessoires pittoresques : ses peintures sont ainsi devenues les plus belles ; mais c'est un genre de mérite que je suis entièrement disposé à lui abandonner.

Venons aux détails. Je ne releverai point ses remarques sur les plans et coupes exécutés par le signor Bandoni ; mais il m'est permis de sourire à l'entendre se plaindre que , sans aucune certitude personnelle , j'aie adopté et publié les plans de l'artiste qui m'accompagnait, plutôt que les siens propres ; car, bien qu'il n'en dise rien dans sa notice , il devait bien savoir que la personne que je m'étais associée était un peintre et architecte de profession, un véritable artiste , ayant fait des études , ayant , pendant vingt ans , gagné sa vie à peindre , et ayant pendant long-temps , à Naples , donné des leçons de perspective et de dessin architectural.

M. Cailliaud observe que ma planche 8 est sans doute une des meilleures ; mais il ajoute , que si elle a été faite sur les lieux , elle a , du moins , été finie , pour les détails , sur la planche 36 de son ouvrage. Je me bornerai à assurer M. Cailliaud qu'il est dans une erreur complète : la vue en question a été prise par moi-même à la chambre claire , et coloriée sur place par M. Bandoni ; elle a été vue dans cet état , par plusieurs voyageurs anglais , à Thèbes , avant que j'eusse jamais vu les gravures de M. Cailliaud , dont je n'avais point avec moi d'exemplaire , et que je ne possède même point encore aujourd'hui.

Quant à la planche 9 , M. Cailliaud affirme qu'il doit y avoir eu une corniche autour d'une ouverture voisine du sommet de l'une des pyramides : un tel ornement

n'existe point sur la pyramide particulièrement désignée ; mais des traces de cette décoration s'aperçoivent sur une autre pyramide, exactement représentée dans la coupe n° 1, planche 7, et qu'on peut distinguer encore dans la vue placée page 69, ainsi que sur la planche 8.

M. Cailliaud en vient alors à énoncer que nous n'avons pu donner une bien grande attention aux monumens, parce qu'autrement nous n'aurions pas eu de peine à reconnaître un morceau de sculpture représentant des femmes armées, qui percent de leurs lances des captifs. Il est évident, par ma planche 1, que le modèle original de la planche de M. Cailliaud n'a point échappé à nos recherches.

M. Cailliaud dit ensuite : « Les planches 10, 11 et 12 de l'ouvrage anglais, offrent des détails de sculpture que je considère comme peu exacts. » M. Cailliaud se plaint, dans son texte, que ces sculptures sont tellement mutilées qu'il n'avait pu les dessiner ; et cependant, aujourd'hui que quinze ans se sont écoulés, depuis qu'il a quitté l'Ethiopie, il prétend se les rappeler assez parfaitement pour être à portée d'énoncer qu'elles ne sont point exactement rendues !...

Ce serait une tâche trop pénible que de relever les nombreuses erreurs des gravures de M. Cailliaud en ce qui concerne Méroé. Plusieurs grands dessins sont remplis de détails inexacts de pyramides. Les deux plans de M. Bandoni, et sa planche de coupes sont, à mon avis, tout ce que peut demander l'antiquaire ou l'architecte.

L'exactitude des vues pittoresques que j'ai moi-même données de Wady-Owatâib, est démontrée par les planches d'architecture exécutées par le signor Bandoni ; ainsi, quant au fût de l'une des colonnes, que l'on prétend être trop gros vers la base, il sera suffisant

d'énoncer que la coupe du signor Bandoni avait été remise au graveur en bois, et ma vue donnée aux lithographes : lorsque je préparais la publication, je crus seulement nécessaire de vérifier si les gravures reproduisaient fidèlement les dessins originaux ; c'est maintenant pour la première fois que je les compare toutes deux ensemble, et je trouve qu'elles offrent toutes deux la même particularité (ou erreur, comme l'appelle M. Cailliaud), et qu'elles prouvent ainsi, par le fait, qu'elles sont toutes deux exactes. La coupe de ces colonnes, donnée par M. Cailliaud, est très incorrecte ; les ornemens diffèrent de l'original, qui offre en réalité, non des figures grecques d'enfans qui dansent, mais les raides portraits de quelques divinités égyptiennes.

Le troisième pilastre introduit dans la vue d'Abou-Naga de M. Cailliaud, est évidemment une *exagération* ; autrement, comment se fait-il qu'il ne soit point sur le même niveau que les autres, ni en perspective ? Les deux pilastres restans, au lieu d'être dans le style primordial d'architecture, sont représentés comme exécutés de la manière la plus soignée et la plus finie. Des détails fantastiques et sans caractère, ayant plutôt l'air de sculptures indiennes qu'éthiopiennes, sont introduits comme plus pittoresques que des pierres rongées par le temps, et sur lesquelles on n'aperçoit que peu d'ornemens : l'aspect des lieux est d'ailleurs changé par le rapprochement des acacias qui n'existent en réalité qu'à une grande distance.

Les vues, plans, et coupes des ruines de Gibel-el-Birkel, dans M. Cailliaud, sont tellement inexacts, amplifiés, éloignés du vrai, que je suis réellement surpris qu'il ait permis aux lithographes Mongin et autres, de prendre de telles libertés à l'égard de ses dessins ori-

ginaux ; car je suis disposé à croire que ceux-ci étaient plus fidèles, et que dans tous les cas, ils donnaient une idée plus juste des monumens. Dans sa vue du grand temple, la seule colonne qui soit debout est d'architecture égyptienne, et porte un nom royal égyptien ; mais M. Cailliaud ne la fait ressembler à aucun style d'architecture qui soit au monde. M. Cailliaud me demande sous quel rapport ma vue générale du Gibel-el-Birkel diffère de la sienne ? Je dois lui répondre que dans sa vue (planche 50), la montagne est beaucoup trop haute proportionnellement aux ruines, et que dans toutes les planches où elle se trouve, son aspect est *exagéré*. Sa vue donne à peine l'indication des temples, et ceux qui y sont indiqués n'y sont point dans une position correcte. Qui imaginerait que les colonnes, dans sa planche, forment le portique d'un temple creusé dans le roc ! Les pyramides aussi sont inexactement placées.

Dans notre plan général du Gibel-el-Birkel, la forme de la montagne est très différente de celle de M. Cailliaud : s'il l'a réellement mesurée, il n'aura certainement pas eu la boussole à la main. Les pyramides, dans notre plan, sont plus voisines de la montagne que dans le sien ; aussi dit-il que la position des miennes est fautive.

M. Cailliaud nous reproche de ne point représenter l'état actuel des pyramides dans notre plan. Nous avons été dix jours à Gibel-el-Birkel, travaillant depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mais je n'ai pas cru nécessaire d'essayer un travail si peu utile ; l'état des monumens et leur conservation sont représentés dans les vues pittoresques, et tout ce qu'il y a de remarquable dans leur architecture est reproduit dans une planche de coupes. Il eût été fort aisé pour un artiste de donner,

dans le plan de chaque pyramide, une approximation de son état actuel de ruine; mais je n'ai point cru devoir modifier, en Europe, les dessins que j'avais rapportés.

M. Cailliaud assure que les bordures carrées, sur les angles des pyramides, étaient arrondies en tore égyptien, lorsque la surface de la pyramide était polie; c'est un écart d'imagination de la part de M. Cailliaud, ainsi que le lecteur peut s'en assurer par ma vue, p. 151, et A de la planche 23.

Il donne le nom d'*ébauche* à une de mes grandes planches doubles de sculpture. Son dessin des mêmes objets est sans doute plus orné; mais outre cette amplification, il contient aussi beaucoup d'erreurs: ainsi la planche de M. Cailliaud représente des femmes, là où les sculptures originales offrent des personnages portant les coiffures de Horus et d'Anubis. Les grandes figures, d'ailleurs, ne sont pas bien dessinées, leur chevelure est ornée d'une manière qui n'a jamais été de mode en Éthiopie, et le style des sculptures n'est pas correct.

Mon plan du grand temple n'est point une restauration, les restes de chaque colonne marquée sur la planche, sont encore visibles. Je dis dans mon texte que les propylons de ce temple sont seulement une approximation de leur grandeur exacte, et dès-lors je n'ai pas cru nécessaire de les représenter ruinés; et comme le plan n'est point restauré, il eût certainement été peu convenable de donner une forme égyptienne aux angles des propylons ou aux portes du temple.

M. Cailliaud appelle mes vues des statues colossales d'Argo, des *ébauches sans caractère*. Il me semble que, sans avoir recours aux embellissemens, et sans les re-

présenter exquisement exécutées comme des statues non terminées ne l'ont jamais été, elles ont néanmoins beaucoup plus le caractère éthiopien que les siennes.

Je me suis abstenu de fatiguer le lecteur par une réfutation de l'attaque de M. Cailliaud contre les planches d'architecture exécutées par M. Bandoni. Mais pour justifier mon artiste, je ne puis me dispenser de montrer, comme échantillon, les notables erreurs de M. Cailliaud dans son plan du temple de Solib, qui, étant plus voisin de la seconde cataracte, sera probablement visité plutôt par les voyageurs futurs. J'ai mis toujours beaucoup d'attention à examiner les plans de M. Bandoni sur les lieux mêmes, et je puis, dès-lors, témoigner de leur exactitude. M. Cailliaud dit que les six colonnes de la première cour doivent être une restauration de M. Bandoni, attendu qu'il ne les a point vues. Je ne doute pas qu'une exploration plus exacte des lieux n'eût conduit M. Cailliaud à les apercevoir.

J'ai examiné sur place la description qu'il donne de ce temple, et j'aurais eu grand plaisir de m'accorder avec lui. Le plan que nous avons publié a été, comme tous les autres, fini sur les lieux mêmes, avec beaucoup de soin et d'attention.

M. Cailliaud a orné le premier portique de trente-quatre colonnes au lieu de vingt-huit; dans la cour voisine, M. Cailliaud a par erreur accumulé quarante-huit colonnes au lieu de trente-deux; il y a maintenant au centre de cette enceinte un enfoncement curieux (qu'on peut même voir dans ma planche 42) et qui semble formé par un amas d'eau. Cet enfoncement descend fort au-dessous de la base des colonnes qui l'entourent; si donc cette portion de cour avait été remplie de colonnes, leurs vestiges seraient visibles; car on ne peut

supposer que les colonnes du centre eussent été entièrement emportées et non celles des côtés. La chambre suivante, dans le plan de M. Cailliaud, est seulement décorée de douze colonnes au lieu de dix-huit.

M. Cailliaud dit que les colonnes, dans la coupe ainsi que dans les vues pittoresques, auraient dû avoir leurs chapiteaux et leur fût ornée de feuilles; mais une complète réfutation de cette assertion résulte du fait que la coupe du signor Bandoni, ainsi que mon dessin à la chambre claire, s'accordent quant aux ornemens des chapiteaux et des fûts. L'accusation de M. Cailliaud, que j'aurais représenté les constructions dans un état de ruine plus grand qu'il n'est réellement, est faite, je suppose, dans le but de couvrir son propre défaut d'embellir et de restaurer.

J'ai mentionné et copié les sculptures et les hiéroglyphes à Solib, et je les ai décrits dans mon texte; mais si je les eusse introduits dans ma planche 41, cette vue, comme la sienne, aurait été faussée, attendu que les hiéroglyphes étant légèrement et non profondément gravés, et par conséquent à peine visibles à quelque distance, il en fût résulté une idée fautive et exagérée de l'aspect du temple.

M. Cailliaud dit que le cours du Nil, tel que je l'ai représenté, est un calque réduit de la carte en dix feuilles de son ouvrage. Mon but était seulement de visiter les antiquités; et comme j'avais peu d'instrumens avec moi, je n'ai point cherché à dresser une carte complète de cette partie du Nil, surtout ayant trouvé que mes observations s'accordaient passablement avec celles de M. Rüppel, ainsi qu'avec celles de M. Cailliaud ou plutôt de M. Letorzec son compagnon; ma route était souvent éloignée du fleuve, mais j'ai certai-

nement l'espoir d'avoir amélioré la Géographie de cette partie de l'Afrique. J'ai donné des routes à travers les deux principaux déserts : le grand désert de Nubie et celui de Bahjouda; ainsi, loin que ma carte soit prise de celle de M. Cailliaud, il est seulement extraordinaire de voir comment deux voyageurs ont pu visiter cette partie du Nil, et rapporter en Europe des listes si différentes des villages de ses bords; par exemple, depuis la cinquième cataracte jusqu'à Shendy, il y'a environ soixante-seize noms sur la grande carte de M. Cailliaud et quatre-vingt-six sur la mienne, dessinée toutefois à une échelle qui n'est que le quart de celle de M. Cailliaud. De mes quatre-vingt-six noms, soixante environ ne sont point insérés sur la carte de M. Cailliaud, et cinquante des villages de M. Cailliaud ne se trouvent point dans la mienne; il n'y a, dès-lors, que vingt-cinq noms sur cette portion de nos cartes qui concordent entièrement, et encore sont-ils pour la plupart différemment écrits.

La capitale même de Berber, Makkarif, est écrite Mekheyr par M. Cailliaud. Depuis Gibel-el-Birkef, où j'ai de nouveau rallié le Nil jusqu'à El-Ourdi ou Nouveau-Dongolah, la différence est tout aussi grande; je pense, dès-lors, que personne ne me contestera le droit d'appeler cette carte *mienn*e.

M. Cailliaud finit en disant que, pendant qu'il était à Londres en mai 1835, il avait cherché à me rencontrer, mais que je n'avais pu le recevoir pour cause d'indisposition; il est réel que je n'étais point malade à cette époque, et que je n'ai point su qu'il ait cherché à me voir. Si M. Cailliaud n'a point laissé son nom ni son adresse, il n'a pu supposer que j'eusse connu sa visite ni attendre raisonnablement que je la lui rendisse.

Dans mon texte, j'ai fait peu d'observations sur les ouvrages de M. Cailliaud ; ce n'est certainement point une tâche agréable que d'affaiblir la réputation de qui que ce soit, et si mes lecteurs trouvent que je traite maintenant ses dessins et ses observations avec trop de sévérité, qu'ils veuillent bien lire son attaque. Les dessins soignés que je conserve, qui n'ont été esquissés qu'à la chambre claire, mais mis au trait et coloriés sur place par mon habile artiste, et d'autres que j'ai terminés moi-même, ainsi que la réputation de M. Bandoni, sont, je pense, des garans suffisans de l'exactitude générale des gravures de mon volume.

Je ne prétends point dire qu'ils soient parfaits. Dans les meilleurs dessins, il y a de légères imperfections, et les graveurs ont quelquefois manqué de donner le caractère exact du style particulier des vues qu'ils avaient devant eux ; mais quant à leur fidélité générale, j'en appelle avec confiance à la justice et à la candeur des voyageurs futurs, et je ne doute point que, de quelque nation qu'ils soient, ils ne reconnaissent avec impartialité et sans préjugé aucun, la bonté de mes dessins.

NOTICE

SUR L'HISTOIRE PERSANE DE BINAKITI,

Contenant des renseignemens géographiques,

Par M. DE HAMMER.

(Article communiqué par M. JOMARD.)

L'histoire de *Binakiti* (natif de la ville de *Binakit* ou *Tenakas*) écrite l'an 1317 de notre ère est à peine connue jusqu'à présent de nom, puisqu'elle n'existe; que je sache, hormis les bibliothèques de Constantinople, dans aucune autre bibliothèque européenne. J'ai été assez fortuné d'en faire l'acquisition à l'écart de la bibliothèque du défunt *Hekimbachi* (*protomedicus*) Beh-djet-Effendi, une des plus belles qui ait jamais été vendue à Constantinople. L'histoire de *Binakiti* porte le titre : *Raudhar ouli-el-bab fi maarifetir-tewarikh wel-eusab*, c'est-à-dire jardin des hommes de sens dans la connaissance des histoires et des généalogies, et est divisée en neuf parties. La première traite des généalogies des prophètes, à commencer d'Adam jusqu'à Abraham; la seconde, des anciens rois persans et des sages leurs contemporains, depuis *Keiomers* jusqu'à *Yezdejerd*; le troisième, de Mohammed et des Califes jusqu'à l'extinction du califat des Abbassides par la prise de Bagdad; la quatrième, des sultans et rois contemporains aux califes Ommiades et Abbassides; la cinquième, de l'histoire des Juifs jusqu'à la captivité de Babylone; la sixième, l'histoire des chrétiens et des francs, des empereurs et des papes; la septième, de l'histoire et de la géographie des Indiens;

la huitième, l'histoire de la Chine jusqu'à Altankhan vaincu par Djenguizkhan ; la neuvième, l'histoire des Mongols depuis Djenguizkhan jusqu'aux jours de l'auteur.

De ces neuf parties la dernière est sans doute la plus précieuse puisque l'auteur ne marche pas exclusivement sur les traces de *Rechideddin*, mais parle comme témoin oculaire des évènements de son temps, et donne surtout un résumé très bien fait du code des lois (Yan) de Djenguizkhan ; aussi cette partie est-elle la plus volumineuse : soixante-quinze feuilles in-4° dans mon exemplaire. Dès le commencement de son histoire l'auteur dit qu'après avoir écrit des ouvrages sur presque toutes les sciences il s'est cru obligé de composer aussi cette histoire, dans laquelle il a abrégé nommément la seconde partie du grand recueil historique de *Rechideddin* (1) qui traite des Indiens, des Chinois et des Francs. Cette seconde partie de l'ouvrage précieux de *Rechideddin*, dont feu Saint-Martin a rendu compte dans le Dictionnaire bibliographique sous l'article *Rachideddin*, n'existe nulle part en Europe, pas même dans les bibliothèques de Constantinople. Les cinquième, sixième et septième parties de l'histoire de *Binakiti* contiennent les extraits de cette seconde partie du recueil historique de *Rechideddin* qui sont d'un grand intérêt, même ceux sur l'histoire des chrétiens, des Francs, des empereurs et des papes ; parce qu'ils montrent évidemment que *Rechideddin* puisait ses données dans des livres européens apportés par les missionnaires ou bien dans leurs mémoires et récits verbaux.

(1) *Rachideddin* est la véritable prononciation, et non pas *Rahideddin* : *Reschid* est autre chose que *Rachid*.

La huitième partie, sur l'histoire de la Chine, ne contient probablement rien de nouveau ; elle donne l'histoire de trente-huit dynasties ; dans la douzième il y a un récit particulier consacré à *Chakimouni* dont la naissance, pour le dire en passant, est fixée à l'an 2339 avant la date où l'histoire a été écrite (717), c'est-à-dire l'an 1022 avant Jésus-Christ (sauf le décompte du déficit des années lunaires de l'hégire). La partie la plus intéressante sous le rapport géographique est la septième : sur l'histoire et la géographie de l'Inde. Cette partie renferme trois chapitres dont chacun est sous-divisé en sections. Le premier chapitre : de la chronologie et géographie des Indiens : § 1, des cycles etères du *Kalp*, *Djouk* ; 2 §, de la mesure de la terre ; 3 §, des climats. Second chapitre. De la vie de *Chakimouni* ; § 1, des anciens prophètes des Indiens d'après l'histoire du *Cachemire*, par *Kemalseni Bakhiti* ; § 2, de la naissance de *Chakimouni* ; § 3, des paroles et des actions de *Chakimouni* ; § 4, de la mort de *Chakimouni*. Troisième chapitre : § 1, Des rois de l'Inde avant l'Islam ; § 2, des rois de l'Inde musulmans.

Comme échantillon du profit que les géographes pourront tirer de cette histoire, je traduis la seconde section du premier chapitre comme la plus courte :

De la mesure de la partie habitée de la terre.

Sachez que la terre a la forme d'un globe suspendu au milieu du ciel ; elle est divisée par les deux grands cercles du méridien et de l'équateur qui se coupent à angles droits en quatre parties ; celle du nord-ouest, nord-est, sud-ouest et sud-est. La partie habitée de la terre se trouve dans l'hémisphère septentrional dont la

moitié est habitée. Cette bande des sept climats embrassant dans son étendue la moitié de l'hémisphère septentrional est le quart de la terre divisée en sept climats, environnée de la mer nommée Océan.

L'équateur est divisé en 360 degrés d'après les tables de *Mamoun*; chaque degré a 22 parasanges, la parasange équivalant à trois migles, le migle a 4000 *guiz* (aunes), l'aune a 24 pouces et le pouce à dix grains d'orge. D'après ce calcul, la mesure de la terre (continens et mer) a 32,416,401 farasigues (1) et la terre habitée, 8,143,320 parasanges égales a 24,429,960 migles. (2)

Les fautes de calcul qui se trouvent dans les sommes suivantes proviennent en partie du penchant si commun à tous les orientaux pour tout ce qui est exagération; les copistes multiplient à leur aise les *hezars*, c'est-à-dire les mille fois, et à cette occasion il est bon d'observer, que les Arabes et les Persans n'ayant pas de mots pour million et billion, ils expriment le premier en mettant deux fois *Hézaré* (mille fois) et le billion en répétant quatre fois ce mot; pour le centenaire qui se trouve

(1) Dans le texte, il y a migles au lieu de parasanges... ce qui est évidemment une faute de copiste, puisque la somme suivante doit être à-peu-près le quart de la précédente.

(2) Jusqu'ici le calcul est juste, mais les sommes suivantes sont pleines de fautes de calcul: ainsi il y a:

7984971010 aunes au lieu de 9771984000;

234659516000 au lieu de 234527616000 pouces,

et 7430646960000 au lieu de 1447165696000 grains d'orge.

Ces erreurs de calcul sont bien plus fortes encore dans l'histoire de Wassaf, qui a puisé dans la même source que Binakiti son contemporain; dans trois exemplaires de Wassaf que j'ai consultés, les fautes sont les mêmes à commencer de la somme des aunes.

Note de l'éditeur. — Il reste encore ici des erreurs de chiffres qu'il n'a pas été possible de faire disparaître.

après l'unité billionnaire ils mettent trois *hézaré*, aussi la somme des grains, avec les erreurs des calculs indiquées dans la note précédente, se lit en pleins mots de la manière suivante :

Quatorze mille fois, mille fois, mille fois, mille fois, trois mille fois, mille fois, mille fois, dix mille quarante-six mille fois, mille fois, neuf cent soixante-mille, c'est-à-dire quatorze billions, trois cent soixante-quatre millions, neuf cent soixante mille.

Une autre remarque très intéressante pour l'histoire linéaire de la terre et de l'Inde est que la source où *Rashededdin* a puisé ses renseignemens sur l'Inde est un ouvrage reste tout-à-fait inconnu jusqu'à présent aux orientalistes et même au grand bibliographe Hadji Galfa, c'est la traduction d'une encyclopédie indienne faite par le savant Arabe *Abou-Rihan* (le père du basili-con) qui a accompagné sultan Mahmoud, le Ghaznevide dans son expédition aux Indes, et a traduit à son retour en arabe un livre indien embrassant toutes les sciences, nommé *Banesgul*, ou, peut-être *Batel*, ou *Petaskol*; il serait encore possible qu'on dût lire *Bachet*, puisque trois points sont unis et les traits des lettres pourraient bien être mal écrits pour un *Schin*. C'est aux savans indologues à déterminer la véritable manière de lire ce nom.

DE HANNA.

DEMI-SAUVAGES DE LA PROVENCE.

Nous allons étudier à grands frais les mœurs, les usages des pays lointains, et nous ne connaissons pas entièrement toutes les nuances qu'offrent les mœurs du peuple dont nous faisons partie. Je vais pourtant dévoiler, au milieu d'un pays aussi civilisé qu'est le nôtre, des hordes de demi-sauvages, sur lesquels on a jusqu'aujourd'hui gardé le plus profond silence. Quoique je ne parle ici que de la France, je suis néanmoins persuadé que nos voisins ont au milieu d'eux, comme nous, des hommes d'une civilisation presque entièrement dégradée.

Quand, dans la peinture des mœurs d'un pays, on a pris le terme moyen de civilisation entre les trois classes qui composent la société, on croit avoir atteint son but : on se trompe, en ce qu'on ne fait pas attention que la dernière classe se divise elle-même en trois autres dont l'extrême de la dernière nous offre une civilisation si déchuë, qu'on la confond avec l'état sauvage. On trouve des hommes aussi peu civilisés dans le midi de la Provence, au milieu de vastes forêts appelées *Maures* ; les uns habitent entre Fréjus, la Napoule, Cannes, Grasse et Fayence, dans les bois de l'Estrelle ; et les autres aux environs du golfe Cimmérien (de Saint-Tropez), tout près de la Garde-Freinet, ancien quartier général des Maures ou Sarrasins.

La plupart de ces demi-sauvages passent l'année dans des huttes grossièrement construites, en pierres cimen-

tées de terre glaise. Ces huttes offrent ordinairement trois divisions, dont des pièces de bois placées en travers sur le sol forment les démarcations. Le plus grand des trois compartimens est réservé au train du ménage; dans un coin est le foyer, entre deux pierres; la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée perpendiculairement au-dessus. De la paille ou des feuilles sèches, étendues dans la seconde division, est la modeste couche où reposent pêle-mêle le père, la mère, les enfans et souvent les aïeuls. Les bêtes de somme occupent la troisième division. La nourriture de cette classe d'hommes consiste en un pain noir et mal confectionné; de seigle, d'orge et de millet, assaisonné de quelques herbes ou de quelques légumes bouillis. Leurs sièges sont des soliveaux ou des pierres grossièrement taillées; rarement on rencontre une table chez eux.

Les occupations de ces demi-sauvages sont : la culture de quelques arpens de terre qu'ils ont défrichés, la garde de quelques chèvres ou la confection du charbon de bois.

Ils conservent, plus ou moins défigurées, des traces de la religion que professaient leurs aïeux : des croyances absurdes remplacent les dogmes, des superstitions ridicules leur tiennent lieu de morale. Un chêne frappé de la foudre, au milieu de la forêt, inspire un saint effroi; en passant, on se redit tout bas le jour de son malheur, on en devine même la cause.... son feuillage hospitalier avait caché quelque méchant. Une caverne recèle quelque génie, qu'ils tâchent de se rendre propice en prononçant des paroles superstitieuses. On passe en silence, dans la crainte de payer chèrement d'avoir troublé le repos du génie. Ils ont aussi leurs fétiches; car ils conservent une vénération particulière à un objet qui a ap-

durent se créer de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes, et oublier tout esprit de convenance; ils contractèrent infailliblement des formes plus rudes. D'ailleurs, l'on sait que nos mœurs sont toujours en harmonie avec les lieux que nous habitons; or, les mœurs des hommes dont nous parlons ont dû prendre une teinte des lieux qui les recèlent. Nul doute donc que, si toute communication avec les gens civilisés était interdite à nos hommes des bois, la troisième génération au moins ne devînt entièrement sauvage.

Cependant, je dois le dire à la louange de M. Guignon, le respectable recteur des Adrech, paroisse située au milieu de l'Estrelle, la peuplade qui habite cette contrée a fait un grand pas vers la civilisation; l'estimable pasteur, touché de l'ignorance dans laquelle vivaient des hommes si voisins de ses ouailles, se laisse entraîner à son zèle : d'abord il leur fait de fréquentes visites, et quand il croit avoir obtenu leur confiance, il les initie aux dogmes de l'Évangile et leur fait goûter les charmes de sa morale; en même temps, il a soin de faire construire au milieu de leurs huttes une chapelle simple mais propre. Quand ils furent suffisamment instruits, le curé appela l'évêque de Fréjus, qui vint célébrer la dédicace du nouveau temple élevé dans le désert : il fut témoin des scènes les plus touchantes, et partagea avec transport la joie pure et simple de ces hommes qui venaient de retrouver et leur raison et leur dieu. Le vénérable prélat dit en retournant : « Ce jour est vraiment le plus heureux de ceux que j'ai vécus. »

BEYLET,

Membre de la Société de Géographie et de
l'Institut historique.

LE TEXAS.

Le Texas est situé entre le 26° et le 41° degrés de latitude nord, et le 17° et le 33° degrés de longitude ouest de Washington; sa plus grande longueur est de 925 milles et sa plus grande largeur de 400; il contient environ 160,000 milles carrés ou 102,400,000 acres. Le Texas a une forme triangulaire; la base de ce triangle s'appuie au sud au golfe du Mexique, et remonte dans la direction du nord-ouest de son sommet vers la source de la rivière de La Platte, qui se jette dans le Missouri, à 30 milles au-dessous des Council Bluffs, et à 270 milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi. Le Texas est borné, au sud-est, par le golfe du Mexique, au sud-ouest par le Rio del Norte, dans une longueur d'environ 300 milles; par le Rio Puerco pendant 150 milles, et par une chaîne de montagnes de 250 milles; il rejoint alors le Rio del Norte, qui en forme la limite à son extrémité nord-ouest. Il est borné au nord et à l'est par la rivière d'Arkansas, qui le sépare du territoire du Mississipi par le 25° degré de longitude, où il coupe le Red River, et par cette même rivière du territoire des Arkansas au 17° degré de longitude, puis par le 17° degré de longitude où il coupe le Sabine River; et par le Sabine River qui le sépare de l'état de la Louisiane. La rivière la plus considérable est le Red River, sa source est près du 38° degré de latitude. Après s'être dirigé vers le sud-est pendant un espace de 250 milles à travers le centre du pays, elle se tourne tout-à-coup vers le nord-ouest, 50 milles plus loin au sud-ouest, et forme

la limite entre le Texas et le territoire des Arkansas, dans une étendue de 250 milles ; elle entre alors dans la Louisiane et se jette dans le Mississipi , à 30 milles au-dessous des Natchès et 150 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

Après le Red River, la rivière la plus importante, est le Rio Colorado, dont la source est près du 35° degré de latitude nord, près de la frontière sud-ouest du Texas ; après avoir parcouru, dans la direction du sud-est, environ 450 milles, il se jette dans le golfe du Mexique, entre le 29° et le 30° degré de latitude nord et le 19° et 20° degré de longitude ouest. Le Texas étant à 2 1/2 degrés nord du tropique du Cancer, et s'étendant sur un tiers de la zone tempérée, il renferme une grande variété de climats. Comme il s'étend vers le nord jusqu'à la partie septentrionale de la Nouvelle-Jersey et la partie méridionale de Rhode-Island, et vers le sud à 3 degrés au-delà de la partie la plus méridionale de la Louisiane, il peut ajouter aux productions des parties les plus favorisées des États-Unis, la canne à sucre et le café des Indes occidentales. Son territoire a plus d'étendue que tous les états de l'Union situés au nord de la Virginie et à l'est de l'Ohio.

W.

Ellsworth Radical, journal des États-Unis.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 1^{er} juillet 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. du Ponceau, président de la Société philosophique américaine de Philadelphie, adresse des remerciemens à la commission centrale pour l'envoi de la collection du Bulletin, et il se félicite des relations qui existent entre les deux Sociétés.

M. Vidal, interprète de France pour les langues orientales, actuellement à Paris, communique à la Société, dont il est membre, une Notice sur les voyages qu'il a faits de 1829 à 1836, dans diverses contrées de l'Orient, ainsi qu'une relation de l'expédition égyptienne contre Saint-Jean-d'Acre et la Syrie. La commission centrale écoute avec intérêt la lecture de ces deux Mémoires, qui sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Eyriès annonce qu'il a pris connaissance, à la Bibliothèque royale, d'un manuscrit ayant pour titre : *Journal du sieur de Catheux, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie et gentilhomme ordinaire du roi, touchant les Moscovites arrivés en France en l'année 1668*, et il en propose l'insertion dans le recueil des Mémoires.

M. Jomard donne lecture de ce manuscrit, qui est ensuite renvoyé à l'examen de la section de publication.

Séance du 15 juillet.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande et la Société Asiatique de Calcutta remercient la commission centrale du dernier envoi de son Bulletin.

M. Jomard annonce la nouvelle de la mort de M. le docteur Fr. Corroy, de Tabasco, auquel la Société venait de décerner une médaille pour ses recherches sur les antiquités de Palenqué. La commission décide que la médaille sera transmise à son fils, avec l'expression des regrets de la Société.

Le même membre annonce le retour de M. Waldeck à Londres, après un séjour de plusieurs années aux ruines de l'Amérique centrale, où il a recueilli des dessins et des documens précieux.

M. d'Avezac annonce, à cette occasion, qu'un voyageur français est sur le point de partir pour une exploration des ruines du Mexique.

M. Jomard dépose sur le bureau la première feuille de la traduction arabe de la Géographie de Malte-Brun, publiée au Caire par le Cheyk Refa'h.

Le même membre annonce que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres vient d'admettre au concours relatif aux antiquités nationales un Mémoire de M. Prieur, payeur à Bougie sur les antiquités romaines de la Mauritanie, et un Mémoire d'un savant allemand, M. Papencordt, de Berlin, sur l'administration de l'Afrique sous la domination des Vandales. Deux médailles d'or seront décernées aux auteurs dans la première séance publique de l'Académie.

M. Noël Desvergers rend compte de l'ouvrage de M. Arbanère sur l'histoire grecque et l'histoire asiatique. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une note historique sur les cartes géographiques.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

ESQUISSE

DU SYSTÈME GRAMMATICAL DE LA LANGUE BÉREBÈRE,

Précédée de quatre lettres sur les Étymologies bérebères, adressées
au président de la Société philosophique de Philadelphie, par
William B. Hodgson Esq. (1)

(Communiquée à la Société de géographie par M. WARDEN.)

Dans la première de ces lettres (datée d'Alger 18 mai
1828), M. Hodgson commence par donner un aperçu

(1) Extrait des Mémoires de la Société philosophique américaine
(*Transactions of the American philosophical Society*), vol. iv, première
partie.

des recherches auxquelles il s'est livré sur la langue bérébère, qu'il pense n'être autre chose que l'ancien idiome libyen ou numidien. A l'aide d'un jeune marabout Kabyle nommé *Hamet*, bien versé dans ce langage ainsi que dans l'arabe lettré et vulgaire, il s'est appliqué à reconnaître si les noms propres de personnes et de lieux qui abondent dans les historiens et géographes de l'antiquité et dont quelques-uns ont été conservés jusqu'à ce jour, ne présentent pas quelque affinité avec la langue bérébère.

Nous allons donner, sous la forme analytique, les étymologies qui ont paru à M. Hodgson les plus curieuses; elles sont, suivant lui, trop frappantes et trop nombreuses, pour être seulement l'ouvrage du hasard.

Nous commençons par le mot *atlas*, qui, dès les temps les plus reculés, a été donné à la chaîne de montagnes qui s'étendent de la côte orientale d'Afrique aux confins de l'Egypte. « Je n'ai point trouvé, dit M. Hodgson, que les Bérébères actuels aient aucun nom particulier pour désigner le mont Atlas; ils l'appellent *Adhraer* ⁽¹⁾ qui signifie montagne, et au pluriel *Edhrarin*. Les Grecs ne pourraient-ils pas avoir transformé ce mot *Adhraer* ou *Adrar* en *Atlas*? Tous les étymologistes savent combien le *d* ou le *dh* est changé facilement en *t*; et le son liquide de l'*r* en *l* et *s*. Il n'est pas improbable, lorsque les Grecs ont inventé la fable du géant de ces montagnes qui supportait le monde sur ses épaules, qu'ils aient changé *Adrar* en *Atlas*, par analogie avec les mots de leur propre langue *ἀθλων* et *ἀθλητης*.

Suivant le docteur Shaw, les anciens géographes ap-

(1) Dans ce mot, *dh* a le son du *delta* des Grecs modernes et du *th* anglais dans *then*, *that*, etc.

tées de terre glaise. Ces huttes offrent ordinairement trois divisions, dont des pièces de bois placées en travers sur le sol forment les démarcations. Le plus grand des trois compartimens est réservé au train du ménage; dans un coin est le foyer entre deux pierres; la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée perpendiculairement au-dessus. De la paille ou des feuilles sèches, étendues dans la seconde division, est la modeste couche où reposent pêle-mêle le père, la mère, les enfans et souvent les aïeuls. Les bêtes de somme occupent la troisième division. La nourriture de cette classe d'hommes consiste en un pain noir et mal confectionné; de seigle, d'orge et de millet, assaisonné de quelques herbes ou de quelques légumes bouillis. Leurs sièges sont des soliveaux ou des pierres grossièrement taillées; rarement on rencontre une table chez eux.

Les occupations de ces demi-sauvages sont : la culture de quelques arpens de terre qu'ils ont défrichés, la garde de quelques chèvres ou la confection du charbon de bois.

Ils conservent, plus ou moins défigurées, des traces de la religion que professaient leurs aïeux : des croyances absurdes remplacent les dogmes, des superstitions ridicules leur tiennent lieu de morale. Un chêne frappé de la foudre, au milieu de la forêt, inspire un saint effroi; en passant, on se redit tout bas le jour de son malheur; on en devine même la cause.... son feuillage hospitalier avait caché quelque méchant. Une caverne recèle quelque génie, qu'ils tâchent de se rendre propice en prononçant des paroles superstitieuses. On passe en silence, dans la crainte de payer chèrement d'avoir troublé le repos du génie. Ils ont aussi leurs fétiches; car ils conservent une vénération particulière à un objet qui a ap-

punition, et on immole un bœuf en expiation au génie de la fontaine.

Ampsaga est le nom d'une rivière bien connue des anciens géographes (1). Elle est maintenant appelée par les Arabes *Wed-el-Kibeer*, ou la grande rivière, mot que les Espagnols ont corrompu en celui de *Guadalquivir* mais qui a conservé sa forme primitive chez les Bérebères. A propos de cette rivière, le docteur Shaw fait la remarque suivante :

Le *Wed-el-Kibeer*, ou grand fleuve, qui est l'*Ampsaga* des anciens, se jette dans la mer à dix lieues Est de Jijel. Sur l'un de ses affluens, appelé aujourd'hui le *Rummel*, s'élève Constantine, capitale de la partie orientale du royaume d'Alger et qui, comme l'ancienne Cirta, fut la métropole de la Numidie. « Contrairement à l'opinion de ce docteur, je pense, dit M. Hodgson, qu'*Ampsaga* est dérivé du mot bérebère *Sagar*, qui veut dire *bois*, accolé à la particule *am*, qui signifie *en* ; ainsi *Am-Sagar* répond à *rivière boisée*, ce qui convient très bien à un courant (2) et surtout à l'*Ampsaga*, d'après la description qu'en fit mon interprète Kabyle ; en effet, les bords de cette rivière abondent en pins, dont il se fait une grande exportation et qui donnent un fruit sain et savoureux. »

Tunes, *Tunetum* ou Tunis moderne. « Suivant l'explication de mon interprète, le mot *Thunes* peut être traduit par la paraphrase suivante : *étranger en paix et sûreté*. En supposant *Tunes* postérieure à Carthage, ou contemporaine de cette cité, l'érection d'une pareille

(1) Pline l. 5, c. 2. — Mela l. 1, c. 7.

(2) Les Arabes nomment une rivière près Spaitla *Wed el Hataab* ou *Rivière de bois*.

ville dans son voisinage ne peut avoir eu lieu que par suite d'une convention entre les Suffetes Carthaginois et les princes numidiens. Ou bien ne pourrait-on avoir employé cette dénomination pour perpétuer le souvenir de l'asile accordé aux anciens Tyriens ? »

Sitiphis ou *Sitifi* est encore un nom bien connu des historiens et géographes de l'antiquité. Ptolémée parle de « *Sitipha colonia* ». Dans le moyen âge, c'était le nom de la capitale d'un district ou d'une province, appelée *Mauritania Sitifense*. Dans la *Tabula Romani Imperii* de Mayo, cette ville est marquée comme étant éloignée de moins d'un degré sud de *Salde*, la moderne Booejah. Le mot *Esteef*, en bérébère, signifie terre blanche, craie ou argile. « Mon Kabyle m'assura qu'on extrait de cette terre du voisinage d'une ancienne ville des Romains, pour la vendre aux Talebs de Booejah, qui s'en servent à l'effet de blanchir les ardoises, sur lesquelles ils écrivent leurs passages du Koran ; il a toujours entendu citer cette ville en ruines sous la désignation d'*Esteef*, et le docteur Shaw prétend qu'elle est aujourd'hui connue sous celle de *Seteef*.

Augela, *Augila*, *Augelæ* (Hérodote, Pline). Ce nom, qui était connu du temps d'Hérodote, est encore donné aujourd'hui à une oasis située dans le désert de Barca et appartenant au gouvernement de Tripoli. Hérodote dit que ce lieu abondait en dattes, et il en est probablement encore de même à présent. Ce mot, qui s'est perpétué pendant tant de siècles, dérive évidemment du bérébère : dans ce langage, *Agela* signifie *biens, fortune*, et aucune dénomination n'était plus convenable à un espace de terre offrant fertilité et ombrage, au milieu de ces immenses plaines de sable. On ne peut lui supposer une origine punique : Carthage n'a jamais étendu ses

conquêtes dans ces régions désolées; et à l'époque où Hérodote écrivait, c'est-à-dire 300 ans après la fondation de cette cité, sa langue ne pouvait avoir pénétré jusqu'au fond des déserts de la Libye.

Tipasa (Ptol.); *Thapsus* (Pline); *Capsa* (Sall.) Capse (Notit. Episc. Eccl. Afric.); *Capsæ* (Æthic.) (1) « Suivant l'opinion de mon Taleb, dit M. Hogdson, ces différents noms dérivent du mot bérebère *Thefza*, signifiant sol sablonneux, graveleux (2). Les deux premiers de ces dérivés me paraissent assez vraisemblables; mais il est moins facile d'expliquer l'étymologie de Capse, Capsa, Capsæ, où la lettre C prend la place du T. Cependant, de pareils exemples de corruption dans les mots ne sont pas rares. Il existe de nos jours, dans l'empire de Maroc, une ville, appelée *Thefza*, mentionnée sur la carte du major Rennel et à laquelle on ne peut refuser cette dérivation. » (3)

Ger est mentionné par Pline (l. 5, c. 1) comme le nom d'une rivière de la Mauritanie Cæsarienne; *Ger* ou *Gher*, dans l'idiome bérebère, signifie *entre*, et est probablement l'étymologie du nom de cette rivière. Il y a, dans l'empire de Maroc, une ville appelée *Gher*, qui est située au S.-E. de Fez, entre deux chaînons du Mont-

(1) Leo Africanus parle d'une ville appelée *Caphsa*, dans le Biledulgerid, dont les murailles furent rasées au niveau du sol, mais dont la citadelle est encore debout aujourd'hui. Il croit qu'elle fut bâtie par les Romains.

(2) M. Venture, dans son vocabulaire, donne *Thefza* pour le terme bérebère qui répond à *sable*.

(3) Leo Africanus dit que cette ville fut bâtie par les Africains, sur le penchant de l'Atlas et que ses murs sont construits avec un très beau marbre, qui est appelé dans le langage du pays *Thefza*, d'où la ville a tiré son nom.

Atlas. On trouve aussi le cap *Gher* sur la côte occidentale entre Mogador et Santa-Cruz.

Le nom de la rivière *Tamuda* (Mela c. 5; Pline l. 5, c. 2) doit être dérivé de *Themda*, étang, ou de *Thabuda*, espèce d'herbe qui croît sur le bord des rivières.

Muthul (Sall.) de *Ameuthul*, comme un lièvre, ou rivière du lièvre.

Asina (Plin.) de *Essan*, roseaux.

Bagrada (Plin. l. 8, c. 14) de *Bagurda*, souris. Rivière de la souris; elle est maintenant appelée Mejerda.

Thena ou *Thenæ* (Pline, Strabon, Ptolémée, etc.) paraît être dérivée du mot bérebère *Tene*, dattes. On sait qu'en effet ce fruit abonde dans le nord de l'Afrique.

Thelga (la *Methelga* de Pline) de *Thelga*, paille.

Siga (Plin. l. 5, c. 11) peut être de *Sikka*, soc de charrue.

Des noms qui furent connus des anciens géographes, M. Hodgson passe à ceux actuellement existant, mais dont l'antiquité n'est pas bien constatée. Il les prend dans diverses parties de l'Afrique du nord, depuis l'Atlantique jusqu'aux confins de la Nubie et des bords de la Méditerranée au désert de Saara inclusivement.

On trouve dans l'empire de Maroc, la ville de *Tenes*, à une courte distance S.-O. de la capitale. Ce mot, dans la langue bérebère, signifie *culte, adoration*.

Tetuan, port bien connu du royaume de Fez, dérive de *Tetowan*, qui, en bérebère, veut dire *yeux*. Partout, en Orient, on trouve des localités dont le nom vient du mot *yeux* ou *fontaines d'eau*.

Tamara, sur la côte, au sud du cap Ger, paraît dériver de *Themara*, qui signifie un but pour tirer.

Tafilet, Thafilelet, Afilelet, en bérebère, désigne le maroquin rouge; l'endroit où il se fabrique est appelé *Thafilelet*.

Azamor, sur la côte de l'Océan Atlantique. Ce mot signifie oliviers.

Tagarost au sud-est de Santa-Cruz. *Thagarorth*, figuier.

Tregeget dans les montagnes au sud-est du cap Blanc. Ce mot veut dire trembler.

Dans le pays des Mozabees (ancienne Gétulie) on trouve :

Berigan de Ebrigan, noir.

Tsebid de Thevid, debout.

Wergela de Oorgelara, ne pas fuir.

Engousa de Egousah, grappes de raisin.

Gardeia de Ghar-daei, venez ici.

Tegozarin de Thegozourin, figuiers.

Dans la région de Saara et le pays des *Tuaricks*, sont les villes suivantes dont les noms sont tous significatifs dans la langue bérebère.

Taudeny, suspect.

Tischét, araignée.

Aroan, rassasié de nourriture.

Twat (Atwat), oiseau de l'espèce de *Héron (urdea)*.

Ezawen, poste militaire, collecteur de tributs. Sur la route de Gadames et Mourtzouk à Tombouctou.

Telliaguess, déclin du jour, ou voyage de trois jours.

Tuggurt Tegart, terrain cultivé. Ces mots sont probablement une corruption de *Thegerth*, jardin.

De Mourtzouk à l'oasis de Jupiter Ammon et à Bornou :

Tenuissa de *Themis*, feu ; ou *Themissa*, espèce d'herbe.

Yzaghan de *Isnagan*, ils combattent.

Thegerhy de *Thegarth*, jardin ou terre cultivée. Sur la côte de Barbarie.

Seibouse, espèce de petit oiseau. Ce nom appartient à une rivière entre Tunis et Constantine.

Zaine, autre rivière (l'ancienne *Tusca*) de *Zaine*, chêne.

Tuckust, montagne près Bone. *Tuckust* signifie neige perpétuelle.

Tamendfust, pointe orientale de la baie d'Alger. *Thametefus*, veut dire main droite.

Twunt, nom de rivière ; il signifie partage ou division, et il est ici parfaitement approprié, car cette rivière sépare les possessions d'Alger de celles de Maroc.

Baryth (que quelques-uns écrivent *Baruth*) est le nom du cap O. de la baie d'Alger, qu'on croit être le *Promontorium Appollinis* de Pline (l. 5, c. 2), d'après l'interprétation du Taleb Hamet, *Baryth* veut dire, en bérébère, *réconciliation après une victoire*. On peut en conséquence supposer avec probabilité, que ce cap fut ainsi nommé dans les anciens temps, d'après quelque traité de paix qui y fut conclu entre les tribus ou nations qui y habitaient à cette époque.

DEUXIÈME LETTRE.

Alger, 1^{er} septembre 1828.

Cette seconde lettre de M. Hodgson a principalement pour objet de rechercher, si la langue bérébère, qui

diffère tellement des autres par ses étymologies et sa construction grammaticale, resté confinée dans les montagnes du nord de l'Afrique, ou si cette langue n'aurait pas quelque connexion avec les idiomes rapprochés de la Nubie, de l'Abyssinie et même de l'ancienne Egypte. A l'appui de cette dernière hypothèse, M. Hodgson cite les quatre noms égyptiens suivans : *Ammon*, *Thémis*, *Thèbes* ou *Thebais* et *Thoth*, qui lui paraissent avoir des étymologies bérebères, opinion qu'il ne présente toutefois qu'avec réserve et circonspection.

1° *Ammon* est, comme on le sait, le nom du Jupiter égyptien. Il paraît toutefois que cette divinité est d'origine libyenne : Properce (l. 4, élégie 1^{re}) l'appelle *Jupiter Libycus* : Lucain, dans sa *Pharsale* (lib. 10, v. 511) en parle comme d'un dieu libyen, le seul qui eut un temple dans cette contrée. On rapporte dans les livres de mythologie, qu'Hercule traversant les déserts de la Libye pour passer aux Indes, et à demi expirant de soif, implora le secours de son père qui lui apparut sous la forme du bélier, et grattant la terre, en fit jaillir une source d'eau vive. Ainsi, les auteurs sont généralement d'accord pour donner au Jupiter Ammon une origine libyenne, et il est bien reconnu aujourd'hui que son temple si fameux n'était pas en Egypte, mais dans une oasis, qu'on suppose être celle de Siwah, dans le désert de Barca, où l'idiome bérebère est encore parlé.

L'étymologie généralement adoptée est que le mot Ammon est dérivé du grec *αμμος* qui signifie *sable*, parce que ce temple était situé au milieu d'un désert aride. On aurait dû penser cependant que les oasis, dans l'un desquels il fut élevé, sont des endroits fertiles, couverts d'une riche végétation et abondamment

arrosés. Suivant M. Champollion , le mot Ammon qui , par abbréviation, est prononcé *Men*, paraît avoir été dit autrefois comme *Amen* ou *Emen*. Or, *Amian*, dans le langage bérebère , signifie *eau*, et il est très naturel de croire que cette expression fut ajoutée au nom de la divinité, qui secourut les Libyens, en leur faisant trouver ce précieux élément.

2° *Themis*. D'après Champollion , les anciens Egyptiens écrivaient *Sme* (1) avec leurs caractères phonétiques ; les Grecs l'écrivaient *Θεμῖς*. Dans la mythologie de ces derniers, elle était la déesse de la vérité et de la justice. Aujourd'hui *Thémis*, dans la langue bérebère, signifie *feu*, le principal moteur de la nature et le symbole de la pureté. Les Romains et nous avons fait dériver *puritas* et *pureté* de *πυρ*, feu, le plus pur de tous les élémens. Pourquoi le nom de la déesse de la Pureté ne serait-il donc pas dérivé d'un mot bérebère , ayant le même son et la même signification ?

3° *Thebes*, *Thebaïs*. Thèbes était la capitale de la Thébaïde, appelée par les anciens historiens *Egyptus superior*. Le passage suivant, de Diodore, semble donner quelque probabilité à l'étymologie qu'on va indiquer. En effet on lit, dans le cinquième livre de son histoire d'Osiris et d'Isis : *Κτίσαι δὲ φάσι τὸτὲ περὶ τὸν Οὐσίριν πόλιν ἐν τῇ Θηβαϊδὶ τῇ κατ' Αἰγυπτὸν ἐκατόμυλον ἣν ἐκείνοισι μὲν ἐπώνυμον ποιεῖσαι τῆς μητρος.* « Il reste à dire d'Osiris « qu'il construisit une ville à cent portes dans la Thébaïde , à laquelle il donna le nom de *mèrès* »

(1) M. Champollion (Précis du système hiéroglyphique pages 265, 267, 281, 2^e édit.) appelle cette déesse égyptienne *Tme* ou *Tmei*, ce qui se rapproche davantage du mot bérebère *Thémis*, que les Grecs ont conservé sans variation.

M. Hodgson croit avoir trouvé, dans la langue bérebère, le moyen d'expliquer ce passage. Dans cet idiome, *Thebais* ou *Thebaïst* signifie le sein d'une femme, *mamma*. Si, par méronymie, on emploie *maman*, *mamma* pour mère, ne peut-on pas supposer qu'Osiris se soit servi d'une figure semblable? La grandeur et la magnificence de Thèbes méritaient qu'on lui donnât cette appellation de *cité mère*, et c'est dans ce sens que le mot *métropole* a été adopté par les Grecs, et qu'il est encore usité chez nous.

4° *Thot* ou *Thoth*. Cette divinité était l'Hermès ou le Mercure égyptien. *Theut*, *Thut* ou *Thot* signifie *œil* dans la langue bérebère. Ce mot semble parfaitement caractériser le messager des dieux et le vigilant gardien de Junon. Les historiens grecs rapportent que, lorsque Osiris partit pour traverser la terre, il laissa l'administration de son royaume à son épouse Isis et lui donna *Thoth* pour conseiller.

L'ancienne ville d'Égypte, appelée *On* par les Hébreux et *Héliopolis* par les Grecs, était nommée par les Égyptiens *Tadis* (voyez d'Herbelot). Les Arabes lui ont donné la dénomination d'*Ain-el-Shems*, *l'œil du soleil*, ce qui correspond au mot grec Héliopolis. A l'égard du mot égyptien *Tadis*, il est à remarquer qu'en bérebère *Tadij* veut dire *soleil*.

Appollinopolis est le nom grec de l'ancienne cité égyptienne, appelée *Eyou* par les habitans primitifs. Un pareil mot, en bérebère, répond à *lumière du soleil*, tandis que *Tadij* est le soleil lui-même; cette étymologie s'accorde avec le nom grec Appollinopolis.

« Ayant attribué une origine éthiopienne ou abyssinienne à l'idiome bérebère, j'ai trouvé avec plaisir, dit M. Hodgson, que les noms pour signifier *Dieu* dans

les deux principaux dialectes de cette région, sont des mots bérébères, savoir : *Egzar* et *Ezgar*; le premier signifie *fleuve* et l'autre un *bœuf*. Or, le Nil et le bœuf Apis ont été les objets du culte de toute l'Égypte. »

TROISIÈME LETTRE.

Alger, 20 janvier 1829.

M. Hodgson s'exprime ainsi :

« Dans l'étude de l'histoire passée et de la condition actuelle de l'Afrique, la langue bérébère a été le principal objet de mes recherches; j'ai eu la satisfaction de la reconnaître dans l'idiome primitif des Mozabies, Wadregans et Wurgelans, nations qui habitent une partie de l'ancienne Gétulie, et sont ordinairement confondues avec les Bédouins. Les Mozabies, séparés des deux autres peuples par un désert de huit jours de marche, ont un caractère bien distinct, au moral comme au physique, ils sont blancs, tandis que ces derniers sont noirs. Toutefois, leurs dialectes se ressemblent identiquement, ne présentant que les modifications du langage général de l'Atlas, telles que celles produites dans tous les pays par le climat et l'habitude. Ainsi les Kabyles, qu'on peut appeler les montagnards de l'Afrique, appellent un homme *ergaz*, tandis que les habitants des basses terres du Sahara adoucissent le son du *g* et disent *erdjaz*; de même *Themis*, feu, est prononcé *Temis*. mais au milieu de ces variantes, on reconnaît toujours la langue bérébère.

Les Mozabies professent la religion mahométane; dif-

férant sur quelques points de discipline avec les grandes *Mezhebs* ou sectes, elles en constituent une cinquième, *Hames*.

« Les *Wadreagans* et les *Wurgelans*, qui ont des rapports moraux avec les Bérebères, ont plusieurs des traits physiques qui caractérisent le nègre. Leurs cheveux sont laineux, leur peau est d'une couleur bronzée ou brun foncé; ils ont le nez court, un peu aplati et cartilagineux à l'extrémité et les lèvres épaisses. Ils sont, sans aucun doute, de la race des Bérebères et Nubiens décrits par Browne. Les *Wadreagans* n'appartiennent certainement pas à la grande famille caucasienne, dont les *Mozabies* et les *Kabyles* font partie.

« On peut affirmer que ces noirs ne sont autres que les *Melano-Gætuliens* de Ptolémée. La première fois que j'entendis un *Wadreagan* parler bérebère, ma satisfaction put être comparée à celle du navigateur à l'aspect d'une terre inconnue, et je ne doute plus que cet idiome ne soit répandu dans toute la partie septentrionale du désert de Sahara; car dans la carte de l'Afrique du nord par le major Rennel, on trouve une autre *Tuggurt* et une autre *Wurtega* : la première sous le 20° et la seconde sous le 24° de lat. nord, et ces noms indiquent incontestablement la langue bérebère.

« Dans la ville de *Tuggurt*, capitale de *Wadreag*, il existe une race distincte appelée par les mahométans *Mukedjerln*, dénomination appliquée à ceux qui émigrent de leur pays, adoptent la religion du prophète, et, à cette condition, sont admis comme compatriotes parmi les fidèles. On croit que ce peuple est d'origine hébraïque : sa complexion blanche et sa chevelure claire offrent un contraste frappant avec la peau noire et la tête laineuse du *Wadreagan*. Ces mahométans ne parlent

que l'arabe, et sont, de fait, les personnages les plus riches et les plus influens du pays. Serait-ce les *Leucos* ou Éthiopiens blancs dont parle Pomponius Mela, ou bien quelqu'une des tribus perdues d'Israël? Bruce a découvert, en Abyssinie, une peuplade juive, celle de Falasha, qui attend encore le Messie.

« Les *Biscaries* descendent des Bérebères, ainsi que l'indiquent les noms de leurs villes. Ils parlent aujourd'hui le dialecte barbare de l'arabique. M. Shaler donne dans son ouvrage une démonstration philosophique de la manière dont cette tribu a perdu son langage primitif.

« Les *Canarii* sont placés par Shaw dans un district voisin des *Biscaries*, et il affirme qu'ils mangent la chair du chien, à l'instar de leurs ancêtres. Pline parle des *Canaries* de Maroc, et il en est question dans les *Annales* de Tacite; mais j'ignore s'il y avait un tel peuple dans la Gétulie. Il est prouvé toutefois que les *Biscaries* et les *Wadréagans* font grand usage de la chair du chien en médecine; la viande et le bouillon de cet animal, épicés avec du gingembre, du cinnamome et du poivre, paraissent un remède souverain contre les affections bilieuses auxquelles ces peuples sont sujets. »

QUATRIÈME LETTRE.

Alger, 1^{er} avril 1829.

Poursuivant le cours de ses investigations ethnographiques, M. Hodgson ajoute aux étymologies égyptiennes dont on a parlé ci-dessus celles des mots *Osiris*, *Isis*, *Atoos* et le nom du fameux *Nil*.

« OSIR-*is* signifie, en bérebère, *un vieillard respectable*, et *Isis* veut dire *filles* au pluriel, le singulier étant *ile*. Champollion écrit que la terminaison *is* fut ajoutée par les Grecs aux noms des divinités égyptiennes. Je ne m'attacherai point à réfuter les opinions de Kiriher, Jablonski et autres, qui prétendent que le premier représente le soleil et la seconde la lune. Je ferai observer seulement que mon interprétation s'accorde avec les attributs prêtés à Osiris et à Isis, tels que la barbe vénérable, le bâton et le *flagellum* de l'un et les nombreuses *mammillæ* de l'autre.

Ato, dans la langue cophte, signifie, suivant Champollion, *l'univers*; le même mot, en bérebère, veut dire tout *l'espace aérien*.

On lit dans Hérodote ou Diodore de Sicile, que les Égyptiens ont appelé le Nil *Oceanus*. Le mot bérebère *Ile* ou *Illee* signifie *la mer*; et on peut expliquer l'analogie de la manière suivante : Les habitants de l'Égypte ont probablement donné à leur fleuve sacré quelque appellation, telle que père ou source de la mer; car si, comme le dit Champollion (1), « la préposition *n* remplace le cas génitif des Latins, *Nil* ou *Nile* serait l'inflexion génitive *de la mer*.

« J'ai conversé, ajoute M. Hogdson, avec les habitants de Dra, Tafilet, Fighig, Twat, Tegoraza, Tedeekels, Wurgelah, Ghadames, Djerbi, Gharian, et j'ai trouvé, dans ces divers lieux, la langue bérebère radicalement semblable. »

Cette lettre est terminée par une notice intéressante sur les *Tuarycks*, nation blanche, nombreuse et guerrière, qui descend de la famille bérebère, et qui habite

(1) Précis, p. 129.

cette partie du Sahara, bornée à l'est par Fezzan et Tib-boo, au midi par les nègres de Bornou, Haoussa, Gouber et Tombuctoo, à l'ouest par les oasis de Tedeekels et de Twat, et enfin, au nord, par le pays des Mozabis, Engousah et Ghadames.

Voici un spécimen du langage bérebère, tel qu'il est parlé chez les Tuaricks :

	<i>Singulier.</i>	<i>Pluriel.</i>
Eau	Aman	Amanan
Feu	Temis	
Soleil	Tafookt (littéralement	<i>Lumière du soleil</i>)
Lune	Ayur	Ayuran.
Étoile	Ithree	Ithran.
Homme	Erdjaz	Erdjazan.
Femme	Tamtot	Khaleth et Tesidnaa
Tête	ikf	Ikfowan.
Oeil	Teit	Tetouan.
Main	Afuss	Efessan.
Chien	Aidee	Edan.
Chat	Amshish	Emshash.
Bœuf	Azger	Ezgeran.
Vache	Tafoonest	Tezith.
Pain	Agrom	
V viande	Aksoun	
Sel	Tesint	
Payer	Tamioort.	

A la suite de ces lettres se trouve un aperçu du système grammatical de la langue bérebère; nous regrettons que les bornes de cette analyse ne nous permettent point de nous y arrêter.

Nous terminerons en donnant un échantillon de poésie bérebère, ainsi que la traduction d'un conte dans le même idiome.

CHANT BÉREBÈRE.

Le chant qui suit est celui des femmes kabyles, lors du départ de l'*errafka*; on appelle ainsi une troupe d'hommes, qui quittent leurs villages, « pour se rendre à Alger et dans ses environs, où ils sont employés comme bergers et laboureurs par les habitants, et comme domestiques par les étrangers. » (*Shalers' Sketches of Algiers*, page 94.)

1. Awidden dbedresents adhich aminsee,
2. Egan gara sanoee.
3. Ahath'k-Ldjennan, agkadem latseman,
4. Aghrom dhemasas, ishtok eghaman.
5. Athemelewin, boozimts thefrewin,
6. Abreed El-Hamma, limbeth ghoorewin.
7. Shiagh adhleel arnegh oola adhlaoonais
8. Agha lezair anidha ekhadem elkais
9. Ai, Sidi Yahaya! abab netsa booth,
10. Afooyagh adhnoob, arqaz tham attooth.

Traduction littéraire.

1. Je veux aller avec eux partager l'*Aminsee*, (1)
2. Goûter avec lui les plaisirs de l'amour.
3. Il va travailler au jardin pour gagner un *tseman*, (2)
4. Mangeant un pain sans saveur et soupirant après sa maison.
5. Colombe! déploie tes ailes rapides,
6. Vole à *El-Hamma* (3), passes-y la nuit :
7. Porte mes pendans d'oreille et même mon collier
8. A Alger, où mon bien-aimé travaille.
9. Oh! *Sidi Yahaya* (4) toi, père irrité,
10. Pardonne les péchés de l'homme et de la femme.

(1) *Aminsee*, repas du soir des Kabyles.

(2) *Egan*, petite pièce de monnaie.

(3) *El-Hamma*, place ainsi appelée, située auprès d'Alger.

(4) *Sidi Yahaya*, marabout distingué.

CONTE BÈREBÈRE.

(Traduction libre.)

Il était une fois, dit-on, un homme qui, étant en voyage, arriva dans un lieu solitaire, où il aperçut beaucoup de fumée. S'en étant approché de plus près, il découvrit un autre homme avec son cheval, deux faucons et trois chiens d'arrêt. Cet homme se leva au matin, monta à cheval, amena ses chiens, et fut combattre les guerriers d'une certaine tribu, contre lesquels il se battit seul jusqu'au soir et ensuite il revint. Le nom de cette tribu était Ifragatin. Il continua ainsi pendant quelque temps, lorsque enfin les gens de la tribu se dirent que faut-il faire? Ils s'adressèrent à un vieillard pour demander conseil. Celui-ci leur demanda : « Comment l'homme est-il monté?—Outre son cheval, il a deux faucons et trois chiens d'arrêt. — Le vieillard reprit : Prenez avec vous, lors du combat, six femmes, deux chiennes, deux faucons femelles et deux jumens. » Le lendemain, ils suivirent l'avis du vieillard, et, à leur arrivée sur le champ de bataille, ils envoyèrent six femmes en avant. Aussitôt que l'ennemi les aperçut, la passion de l'amour enflamma son cœur; les chiens coururent sur les chiennes, les faucons s'élancèrent vers leurs femelles et le cheval se rua sur une jument. Les hommes de la tribu parurent alors, les entourèrent et les saisirent. L'ennemi solitaire resta prisonnier durant six jours, au bout desquels quelques-uns demandèrent sa mort, tandis que d'autres s'y opposaient; à la fin, un homme se leva et dit : « Il faut qu'il meure. » Des fagots furent alors apportés autour de lui, on y mit le feu, et il périt dans les flammes.

PROPOSITION

DE FORMER UN MUSÉE GÉOGRAPHIQUE ,
PRÈS DE LA SOCIÉTÉ.

Présentée à la Commission centrale, dans sa séance du 5 août 1836,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Messieurs ,

Le présent que M. le colonel Galindo vient de faire à la Société de géographie m'offre l'occasion de vous soumettre un projet, qui serait peut-être utile aux progrès de l'étude et de la science, s'il venait à se réaliser. Je trouve dans les objets précieux qui vous ont été remis le principe d'une collection qui deviendrait un jour nombreuse, si les voyageurs que vous aimez à accueillir, si ceux avec lesquels vous êtes en correspondance offraient à la Société quelques marques, quelques souvenirs des pays qu'ils ont parcourus. Chaque contrée a un genre d'intérêt qui lui est propre, soit par ses minéraux ou ses productions naturelles, soit par ses antiquités et ses monumens d'arts, soit par des armes, des ustensiles, des instrumens qui diffèrent entre eux, et dont la comparaison peut être utile à l'avancement de l'industrie, ou aux progrès de la connaissance des peuples.

La collection qui serait formée par les dons volontaires des savans et des voyageurs, pourrait ainsi se com-

poser d'un grand nombre d'objets divers, dont on ferait la classification afin d'en faciliter l'étude, et plus ce musée de géographie viendrait à s'agrandir, plus on aimerait à venir le consulter. Le géologue, le minéralogiste, l'antiquaire, chaque savant y trouverait quelques échantillons des minéraux, des couches de terre, des produits du sol, ou quelques vestiges du passage et des monumens de différens peuples. Les voyageurs pourraient visiter avec fruit ces collections, soit avant leur départ, soit à leur retour; et l'examen de ces différens objets leur aiderait à compléter les recherches qu'ils s'empres- sent déjà de faire dans vos collections de cartes et dans votre bibliothèque. Il est un grand nombre de monu- mens ou d'usages qu'une description ne peut faire con- naître qu'imparfaitement, il faut les avoir sous les yeux pour les comprendre.

Vous parler, messieurs, de l'influence que ce Musée géographique pourrait avoir sur l'instruction des hom- mes qui sont entrés dans la carrière des voyages, c'est déjà supposer que nous sommes enrichis d'une nom- breuse collection, c'est porter au loin ses yeux sur l'ave- nir; mais il nous est permis d'anticiper sur le temps, car nous aimons à prévoir pour la Société de géographie une longue durée: les corporations ne sont pas soumises aux mêmes chances de mortalité que les individus: elles réparent leurs pertes, sans passer par les accidens et les inégalités de la vie, sans avoir à subir tour-à-tour des enfances et des décrépitudes; et tel est l'avantage des associations scientifiques qu'elles peuvent être con- stamment dans un état progressif. Si nous jetons aujour- d'hui les bases d'un Muséum géographique, il pourra, nous psons nous en flatter, devenir un jour pour la science un vaste et précieux dépôt.

Lorsque je pense , messieurs , que ce Muséum sera successivement accru par le seul résultat des dons volontaires, je crois rendre un juste hommage au zèle et à la générosité des voyageurs qui apprécient l'utilité des travaux de votre Société, et qui ont déjà bien voulu lui faire part de leurs publications. Votre bibliothèque s'est formée , s'est agrandie par des présens ; et si les plus importans ouvrages qu'elle renferme sont dus à la libéralité du gouvernement, et à celle des Sociétés savantes, soit nationales, soit étrangères, qui sont en relation avec vous, l'obligeance et le savoir des voyageurs de différentes contrées vous ont également enrichis d'un grand nombre de bons écrits.

Cet exemple aura sans doute des imitateurs ; et lorsqu'on verra se former ici , dans l'intérêt de la science , une collection que tous les voyageurs pourront être admis à consulter , on sera plus encouragé à contribuer à l'accroissement de ce Muséum , et à se faire honorablement inscrire dans la liste de ses généreux bien-faiteurs.

Je regrette , messieurs , de ne pouvoir concourir en ce moment que par une très modique offrande à l'exécution du projet dont je viens de vous entretenir : ce que j'avais pu recueillir dans mes voyages est aujourd'hui disséminé ; et il ne me reste à déposer dans votre collection naissante qu'un petit nombre d'objets. J'ose à peine vous entretenir d'un si léger tribut de mon dévouement pour la Société dont j'ai l'honneur d'être membre ; mais j'ai la confiance que si elle veut bien accueillir favorablement les plus faibles dons, ils pourront se multiplier, et acquérir un jour plus d'ensemble et d'importance par leur réunion.

R.

Séance du 19 août 1836.

Messieurs,

Vous avez bien voulu accueillir avec faveur la proposition de former un Musée géographique, à la composition duquel seraient invités à concourir tous les voyageurs qui ont des relations avec votre Société ; et vous avez paru persuadés de l'utilité de cet établissement, et des secours qu'il pourrait offrir pour l'étude de la géographie ; soit qu'on le considère comme moyen de mieux connaître la formation géologique des diverses contrées, et la plupart des productions naturelles qui les caractérisent, soit qu'on cherche à se rendre compte du degré d'industrie et de civilisation auquel les différents peuples sont parvenus.

La liaison de la géographie avec les sciences naturelles est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée ; et sa liaison avec l'étude des arts et des mœurs des différents peuples vous est savamment développée dans un rapport de l'illustre Cuvier, dont nous venons d'entendre la lecture : elle l'est également dans un écrit publié en 1831, par notre honorable collègue M. Jomard (1), qui cherchait alors ; avec ce zèle dont il est constamment animé pour les progrès de la science, à faire joindre une collection ethnographique à toutes celles dont se compose le vaste établissement de la bibliothèque royale.

Le Musée géographique dont le projet vous occupe

(1) Cet écrit a pour titre : *Considérations sur l'objet et les avantages d'une collection spéciale, consacrée aux cartes géographiques et aux diverses branches de la géographie.*

aujourd'hui, messieurs, ne se bornerait point à ce dernier genre de collection : vous y admettriez dans les productions de la nature comme dans celles des arts, tous les objets qui seraient dignes d'étude. Ces diverses offrandes auraient d'abord peu de liaison entre elles ; mais dès l'origine on s'attacherait à les classer par ordre et systématiquement. De nouveaux échantillons viendraient se ranger successivement dans chaque série ; et ce qui n'aurait été d'abord qu'un recueil fortuitement assemblé et dont les différens articles seraient incohérens , pourrait justifier dans la suite ce nom de Musée géographique, dont nous le décorons dès aujourd'hui par une sorte de pressentiment, et dans l'espoir que le temps pourra l'enrichir.

Plus vous multiplierez autour de vous, messieurs, les moyens de connaître notre globe sous tous les rapports, plus on recherchera votre Société, sa bibliothèque, ses cartes, son Musée, et les séances où elle se réunit. C'est à faciliter l'étude de la géographie , à en propager le goût, à faire disparaître ce qu'elle peut avoir d'aride, en la liant constamment à l'étude de la nature et à celle de l'homme, que notre Société peut s'attacher avec persévérance et avec succès. Si sa position et ses ressources ne lui permettent pas toujours d'étendre le champ des découvertes, du moins un autre genre de services sera toujours à sa portée : elle peut répandre sur la science de la géographie de plus vives lumières et un intérêt plus général, en l'unissant aux autres études propres à en augmenter l'importance , et à en faire ressortir l'utilité !

R.

RAPPORT

DE LA COMMISSION NOMMÉE PAR LE MINISTRE DU COM-
MERCE ET DES TRAVAUX PUBLIÉS SUR LA CRÉATION
D'UNE COLLECTION ETHNOGRAPHIQUE.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Il y a une vingtaine d'années qu'il a été question pour la première fois, à Paris, de former une *Musée des Voyages* ; M. Jomard, l'un des ingénieurs de l'expédition d'Égypte, commissaire du gouvernement pour la direction de l'ouvrage publié sur cette contrée, est le premier qui ait proposé cette création : voici à quelle occasion. Le consul au Caire, M. Thédénat-du-Vent, ayant envoyé, en 1818, une collection assez considérable, une commission de l'Institut fut chargée par le ministre de l'Intérieur de lui faire un rapport sur le projet d'acquisition, M. Georges Cuvier était l'un de ses membres, M. Jomard en fut le rapporteur. La Commission conclut à ce que les objets d'*antiquité* fussent achetés pour le cabinet des antiques, et les pièces d'*histoire naturelle*, pour le Muséum du jardin du Roi ; quant aux objets divers, venant de l'intérieur de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie, savoir : les instrumens, les outils, les armes, les armures, les vêtemens, les ustensiles, les vases et objets domestiques, aucun établissement n'existant pour les recueillir, la Commission, sur la proposition de son rapporteur, émit le vœu qu'on en formât le noyau

EXTRAIT

D'un Rapport de la Commission nommée par M. le ministre du commerce et des travaux publics pour examiner la convenance de la formation d'un Musée ethnographique à Paris.

La Science géographique plus étendue aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, comprend, avec la description physique et matérielle des différentes parties du globe, l'histoire des races humaines qui l'ont peuplé et l'esquisse de leurs progrès dans la civilisation. Ce développement qui date chez nous d'un petit nombre d'années, exige un accroissement correspondant dans les collections consacrées à la géographie. Les cartes, les plans, les reliefs font connaître la configuration des continents, le cours des rivières, la direction des chaînes de montagnes; l'homme se montre dans les produits de son industrie, dans ses efforts pour surmonter les obstacles que lui opposent la nature et les climats, et dans le résultat de cette faculté toujours active et tendant continuellement à la perfection qui est un des attributs caractéristiques de notre espèce.

De tout temps, on a senti la nécessité de s'entourer de renseignemens précis sur l'état des arts et des procédés industriels propres aux nations qui n'ont pas subi l'influence européenne. Les nombreuses figures qui remplissent les atlas et les relations des voyageurs n'ont pas d'autre objet, ni de plus utile destination. Mais l'instruction qu'on y cherche n'est ni aussi sûre, ni aussi complète que celle qui résulterait de l'étude immédiate des produits de ces industries exotiques.

Ce n'est pas l'intérêt d'une curiosité stérile qu'il est question de satisfaire. Notre industrie européenne, toute perfectionnée qu'elle puisse être, ne peut que gagner à des comparaisons qui doivent l'enrichir encore en suggérant ou des procédés plus simples ou des usages nouveaux de substances naturelles négligées chez nous ou étrangers à nos climats; enfin l'histoire, la philosophie et même la littérature peuvent trouver une utile assistance dans l'inspection d'armes, d'instrumens ou d'outils, dont les descriptions prises dans les auteurs, resteraient souvent vagues, obscures ou inintelligibles. Ainsi la connaissance de l'homme, de son génie commercial et industriel et de son état social aux différentes époques et dans les différentes parties du monde exige indispensablement la réunion de tous les objets dont cette connaissance peut se tirer d'une manière directe, complète et incontestable.

Ce sont des motifs de cette espèce qui ont engagé la plupart des nations savantes de l'Occident à réunir des collections ethnographiques. C'est ainsi que se sont formées celles que l'on voit à Goettingue, à Weimar, à Berlin, à Saint-Petersbourg et à Londres. Paris seul a été jusqu'ici privé de ce moyen d'instruction, non qu'on ait dédaigné en France les objets qui s'y rapportaient, mais parce que ces objets, recueillis dans toutes les parties du monde, par les marins, les missionnaires et les voyageurs, n'ont pas été réunis dans un dépôt unique, classés, conservés et livrés aux investigations des savans.

On a pu regretter ainsi qu'un grand nombre de matériaux ethnographiques dispersés dans des collections d'une nature différente ou tombés entre les mains de personnes peu éclairées, aient été détruits ou soient

devenus un objet de brocantage sans intérêt pour la science.

Le moment semble venu de remplir cette lacune. Une collection spéciale de plus semble devoir s'ajouter à celles que la munificence du gouvernement livre à la curiosité d'un public studieux. Un grand nombre d'éléments existent à Paris et peuvent être rassemblés sans difficulté. On tirerait ainsi de l'oubli des matériaux ramassés à des époques anciennes, et on y joindrait pendant qu'il en est temps encore ceux qui se rapportent à l'époque actuelle.

De nombreuses peuplades dans l'Amérique et dans l'Océan ont déjà renoncé à leurs habitudes natives et à leur civilisation indigène, pour adopter les coutumes dont le modèle leur a été porté par les navigateurs européens. Chaque jour voit effacer quelqu'un des traits natifs qui distinguaient les habitans primitifs des différentes parties du globe. Dans quelques années, peut-être, il serait trop tard pour retrouver les traces de leurs habitudes nationales, et l'on ne pourrait plus présenter d'une manière complète le tableau moral et intellectuel de toutes les familles du genre humain.

Le moment que la sollicitude du ministre a choisi pour appeler l'attention des savans sur cet objet, ne pouvait d'ailleurs être plus opportun, puisque les principes qui doivent présider à une fondation de cette espèce, sont aujourd'hui, plus que jamais généralement connus et appréciés du public.

Sans doute on ne comprendrait pas dans une collection semblable les produits de l'industrie européenne, même transplantée dans les régions du Nouveau Monde ou de l'Australie. On en exclurait pareillement ces objets d'une curiosité frivole que certains peuples asiati-

ques fabriquent tout exprès pour satisfaire ou provoquer les caprices des voyageurs. Tout y devrait être subordonné à des idées d'utilité, tout y devrait porter un caractère scientifique.

Il n'y faudrait pas comprendre non plus les monumens de ces nations maintenant éteintes, dont l'archéologie s'attache à rechercher l'histoire et les vestiges. A cela près, rien n'en serait exclus de ce qui peut jeter du jour sur les différentes races humaines, et sur les progrès qu'elles ont pu faire dans la culture des arts industriels.

En Europe même, il existe encore à présent des peuplades qui n'ont point adopté nos mœurs et nos habitudes. Celles-là quoique moins éloignées de nous que les habitans de l'Afrique et de l'Océanie, doivent fournir d'intéressans matériaux pour la collection ethnographique.

Les Lapons, les Valaques et les Moldaves, peut-être même les débris des Basques et des Calédoniens conservent des traces d'un perfectionnement natif et spontané. Les Turcs ont apporté dans la partie du monde que nous habitons, de nombreux vestiges de leur origine étrangère. En Asie les nations musulmanes, comme les Arabes, les Persans, les Turcomans et les Curdes; les peuples asiatiques qui ont conservé le christianisme, comme les Arméniens, les Géorgiens et d'autres nations caucasiennes; plus loin les Indiens, les Thibétains, les Tartares, les Chinois, les Japonais, les Aïnos, les habitans de la presqu'île ultérieure du Gange, les Malais qui ont couvert l'Océan de leurs émigrations et pénétré jusqu'aux îles les plus reculées de l'Océanie; les habitans du grand archipel oriental, les indigènes de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande; en Afrique,

les Madécasses, les Cafres, les Hottentots, les peuplades nègres du Congo, de la Guinée, du Sénégal, celles de l'intérieur de ce continent encore si imparfaitement connu, les Ethiopiens, les Nubiens, les Maures et les Berbères; en Amérique, tout ce qui a pu échapper aux conquêtes des Européens et résister aux influences de leurs colonies, toutes les tribus qui avoisinent les frontières des États-Unis ou les côtes de la Mer-Pacifique, les débris des anciens Mexicains et Péruviens, les indigènes du Chili et des vastes régions qui s'étendent jusqu'au cap de Horn, voilà en peu de mots l'aperçu des principales nations dont les productions de toute espèce doivent concourir à la formation du musée ethnographique.

Peut-être serait-il superflu d'indiquer en particulier les différentes classes d'objets qu'on doit s'attacher à réunir. Nous répétons qu'aucun de ceux qui peuvent faire connaître l'homme physique et l'homme moral sous les rapports précédemment indiqués, ne doivent être exclus de la collection. Elle devra donc comprendre les instrumens, vases et ustensiles qui se rapportent à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, ou qui servent à la préparation des alimens, les tissus et les étoffes, les vêtemens et les parures qu'on fabrique, les armes offensives et défensives; ce qui tient à la navigation; les instrumens de musique et objets servant aux jeux et aux divertissemens; les meubles, les outils employés dans les arts et l'industrie, les instrumens scientifiques et métriques servant à compter, à peser et à mesurer, et généralement tout ce qui est relatif aux besoins de l'homme et à ses premiers progrès dans la culture sociale. On ne négligera pas non plus des objets d'une autre nature, propres à mettre dans tout leur jour des

facultés d'une autre espèce, les fétiches, les idoles, les représentations symboliques, les talismans et amulettes, et tout ce qui tient aux préjugés, aux cérémonies religieuses, aux rites idolâtriques, à l'astrologie, à l'empirisme médical, en un mot, aux formes diverses que peut revêtir l'esprit superstitieux des sociétés dans leur enfance.

Divers établissemens de Paris pourraient être désignés comme propres à recevoir la collection nouvelle; la variété des objets qui la composeront pourrait la rapprocher des Musées où sont déjà conservées les productions de la nature, les produits des arts et les résultats des recherches géographiques. Le Jardin des Plantes, le Louvre, la Bibliothèque du Roi pourraient être enrichis de ce dépôt de plus consacré à une branche intéressante des connaissances humaines. Mais si l'on s'attache au point de vue que nous avons indiqué précédemment, et que l'on considère l'ethnographie dans les rapports intimes qui la lient à la science géographique, c'est aux monumens de celle-ci qu'il faut joindre les objets propres à éclairer la première.

La Bibliothèque du Roi possède déjà un dépôt de cartes et de plans qui en constitue le cinquième département. Un vaste local offrant le développement de 300. mètres existe dès à présent dans cet établissement, et peut presque, sans aucune dépense, être disposé pour recevoir sur-le-champ les objets appartenant à l'ethnographie. En les y rassemblant, on ne fera que mettre à exécution l'ordonnance du 30 mars 1828, qui prescrit la réunion des objets scientifiques, apportés par les voyageurs, sous la direction et la surveillance du conservateur du dépôt géographique. Cette disposition aurait l'avantage d'épargner les frais superflus pour le

matériel de la collection, et de n'en point réclamer de nouveaux pour les conservateurs et employés qu'elle exigerait.

On peut dire, à l'appui de l'observation qui vient d'être présentée, que déjà la Bibliothèque du Roi possède un assez grand nombre d'objets appartenant à l'ethnographie, et qui sont restés jusqu'ici déposés au cabinet des antiques. L'exiguïté du local affecté à ce dernier n'a pas permis jusqu'ici d'exposer ces objets aux regards du public. Un simple déplacement intérieur pourrait les livrer immédiatement aux investigations des étudiants.

Rien ne serait plus facile que d'y réunir également tous les objets du même genre qui sont actuellement dispersés dans divers dépôts publics, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, au Muséum d'Histoire naturelle, et d'autres établissemens. Ces objets, sans rapports réels avec la destination des établissemens où ils sont déposés, n'offrent actuellement qu'une faible utilité en comparaison de celle qu'ils recevraient par leur réunion même, dans un dépôt spécial, où viendraient affluer les produits des recherches et des découvertes des voyageurs.

Pour ce dernier point, il faudrait mettre à exécution l'article 2 de l'ordonnance précitée, et recueillir, le plus tôt possible, tout ce qui peut rester disponible des collections formées par MM. Freycinet, Duperrey, d'Urville, et plus anciennement par MM. Cailliaud, Lechenault, etc., etc.

Il ne serait pas moins facile de mettre à profit nos relations avec l'Égypte, Constantinople, l'occupation d'Alger; on pourrait également éveiller, par des instructions particulières, le zèle des voyageurs natura-

listes, celui des officiers de marine, des commandans coloniaux et des agens consulaires dans les contrées lointaines, et l'on ouvrirait ainsi de nombreux canaux par lesquels viendrait affluer, au musée ethnographique, une foule d'objets précieux pour l'histoire des arts et de la civilisation.

Des occasions qu'il faudrait s'empresser de saisir se présenteront quelquefois pour enrichir et compléter le musée. Un heureux hasard a fait arriver à Marseille une collection d'objets chinois et japonais, parmi lesquels il en est plusieurs qu'il serait intéressant d'acquérir. Nous ne pouvons non plus nous dispenser aussi d'indiquer au ministre la collection qu'a formée, dans l'Inde, M. Lamare Piquot, avec un zèle et des soins véritablement dignes d'éloges, et qu'il offre d'abandonner au gouvernement, moyennant le simple remboursement des frais où ses voyages l'ont entraîné. Les rapports spéciaux qui ont été faits dans le sein des Académies des Sciences et des inscriptions et Belles-Lettres ont pu mettre le ministre en état de juger de l'importance des matériaux rassemblés par M. Lamare Piquot, et nous dispensent d'entrer ici dans de plus grands détails.

Comme une très grande partie des objets qu'il a rapportés sont étrangers à l'ethnographie et semblent propres à enrichir le Muséum d'Histoire naturelle, nous pensons que la portion de la dépense qui serait relative à la formation du Musée ethnographique serait assez peu considérable pour pouvoir être proposée au ministre comme un moyen de former un premier fonds pour la collection dont il s'agit.

Nous résumons les observations contenues dans le

rapport qui précède, en soumettant au ministre les questions suivantes :

1° Il sera établi à Paris un dépôt ethnographique où seront réunis les objets qui pourraient éclairer l'histoire de l'homme physique et de l'homme moral.

2° Ce dépôt sera placé à la Bibliothèque du Roi.

3° Les objets qui sont de nature à en faire partie, et qui se trouvent actuellement dispersés dans divers établissemens publics de Paris, seront, de concert avec les administrateurs de ces établissemens, réunis et transportés à la Bibliothèque du Roi.

Paris, 1^{er} novembre 1831.

Ont signé :

Baron CUVIER,
KERATRY,
E. BURNOUR,
ACHILLE DUPARQUET,
JOMARD,
ABEL REMUSAT, *rapporteur.*

Le rapport ci-dessus a été adopté et adressé par la commission à M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Depuis, le défaut de fonds a empêché d'en réaliser les dispositions.

COMPTE-RENDU

De l'analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque,
par M. ARBANÈRE.

Analyser l'histoire des peuples asiatiques et des grecs, placer en regard les faits accomplis sur cette terre où prirent naissance les mythes merveilleux de l'Inde et de la Perse, où vécurent les patriarches et les prophètes, avec les annales de la Grèce, cette brillante patrie de la philosophie et des arts; comparer les effets du despotisme dans toute sa rigueur à ceux de la liberté dans toute sa licence, et chercher dans le passé des leçons pour l'avenir, telle est la tâche que s'est imposée M. Arbanère dans le travail dont vous m'avez chargé, messieurs, de vous rendre compte. Deux voies principales s'ouvrent devant celui qui se sent mission de donner aux hommes le haut enseignement que comporte l'histoire des temps anciens; il peut, à l'aide d'une érudition profonde, rassembler les faits épars de tous côtés, les soumettre d'abord à une sage critique, puis former de ce qu'il a admis comme avéré un tableau naïf qui soit à-la-fois le récit des évènements et la peinture des mœurs; ou bien, supposant au lecteur cette connaissance première, il groupe les faits pour en tirer les conséquences, examiner quelles en furent les causes, et faire disparaître, pour ainsi dire, l'histoire de l'indi-

vidu devant l'histoire de l'humanité. C'est plutôt sous ce dernier point de vue que l'auteur a considéré, dans l'antiquité, la question de l'origine des sociétés politiques, des formes variées qu'elles ont adoptées, et des modifications qu'elles ont subies. Nous ne lui devons pas quelqueune de ces révélations inattendues, puisées à des sources nouvelles, et qui viennent dissiper l'obscurité dont la nuit du passé enveloppe tant de traditions incomplètes; mais il cherche, nous dit-il lui-même, à prévenir les grands de la terre contre les révolutions dont ils sont les premières victimes, et à rendre l'homme obscur plus content de son sort, en déroulant à ses yeux ces sanglantes tragédies qui, pendant tant de siècles, ont désolé les belles contrées où la nature avait tout fait pour le bonheur des peuples.

Le livre de M. Arbanère est moins une histoire suivie des temps passés qu'une réunion d'aperçus plus ou moins étendus sur différens sujets qui, dans un plan plus complètement historique, auraient été traités dans un ordre chronologique et selon la marche des événemens. Il aborde tour-à-tour la législation, la politique, la religion, les mœurs, sans les rattacher l'un à l'autre, mais comme des chapitres séparés sous le titre desquels il range de nombreux matériaux et les réflexions que lui suggère chacune des divisions de son ouvrage. Un discours préliminaire nous initie à l'influence que doit avoir l'étude de l'antiquité sur l'avenir des nations : « L'ignorance, nous dit l'auteur, est la cause première des malheurs des peuples comme de ceux des particuliers, et c'est dans l'histoire que nous devons apprendre la science du bien public ». Dans un premier chapitre, M. Arbanère a traité de l'origine des peuples asiatiques. Ce titre seul rassemble les questions les plus

ardues de linguistique, d'archéologie, de géographie ancienne. Déterminer quelles sont ces races qui, depuis Nabuchodonosor et Cyrus jusqu'à Mahomet et Gengis-Kan, sont sorties de leurs steppes et de leurs sables comme les Mongols ou les Arabes, ou de leurs montagnes comme les Chaldéens et les Parthes, pour imposer un joug de fer à la plus belle partie du monde; indiquer leur similitude et leur dissemblance; poursuivre par de savantes investigations les rapports de leur langage ou de leur organisation, ce serait un immense travail qui n'est pas l'œuvre d'une simple analyse. M. Arbanère a dû se contenter de noter quelques-unes des opinions émises par les savans, et, dans leur divergence, il a vu la difficulté de se fixer sur ces faits antiques.

« Mais, ajoute-t-il, si nous examinons la question actuelle dans ses résultats, nous devons avoir peu de regrets de notre ignorance sur les premiers temps des peuples asiatiques. Qu'est-ce que l'histoire, sinon la série des expériences qu'a subies le genre humain par toutes les circonstances de sol, de climat, d'institutions, des relations de tous genres, dans tous les siècles et dans toutes les régions. »

Le système de Moïse sur l'origine de la terre et des nations, ainsi qu'un chapitre sur la chronologie, dans lequel l'auteur rapproche et compare les dates fournies par quelques écrivains grecs et orientaux, terminent les notions qu'il donne sur les premiers âges du monde. Le chapitre suivant est consacré au gouvernement : là, M. Arbanère a su flétrir de sa juste indignation cet abus de la force et cette domination toute despotique qui s'est perpétuée en Asie jusqu'à nos jours. Presque tous les grands empires ont été fondés dans ce vaste continent, par des peuples nomades que le despotisme du chef de

famille avait habitués au despotisme militaire, et qui tout naturellement se courbaient, après la victoire, sous le nouveau pouvoir qu'ils venaient d'élever eux-mêmes. Les lois, la religion, le commerce, forment dans l'ouvrage trois divisions peut-être trop complètement séparées. En effet, il existait entre la législation et la religion, dans l'antiquité, un lien insoluble, et souvent les grandes réunions religieuses étaient l'occasion d'un commerce fort étendu qui, des extrémités du monde alors connu, réunissait une affluence de pèlerins marchands plus occupés quelquefois des intérêts de leur négoce que du culte des dieux qu'ils allaient adorer.

Des considérations sur l'homme extérieur et les mœurs complètent la série des observations sur l'histoire asiatique, à laquelle M. Arbanère a consacré son premier volume. Dans cette dernière partie, l'organisation défectueuse de la société domestique chez les Orientaux n'a point échappé à la sagacité de l'auteur : il a compris sa réaction sur la constitution publique. La polygamie, l'esclavage des femmes, la mutilation des hommes, étaient autant de causes d'affaiblissement et de dégradation pour les états où la volupté devint l'affaire essentielle de la vie ; car, en relâchant les liens de famille, la pluralité des femmes a toujours affaibli les causes principales du vrai patriotisme chez les peuples parmi lesquels elle a été un usage dominant.

Après avoir décrit les nations asiatiques et l'immobilité fatale de leurs institutions, M. Arbanère soumet à l'analyse l'histoire des peuples de la Grèce, sur la civilisation desquels leur position géographique exerçait une heureuse influence. Les Grecs, entourés d'îles nombreuses, habitant un sol montagneux et protégés contre les invasions par la mer qui baignait les rivages profon-

dément découpés de leur péninsule, étaient placés d'une manière éminemment favorable pour échapper à un joug étranger et se lier cependant aux autres nations par des relations commerciales. La pureté de leur beau ciel, leur langue riche et cadencée, une organisation heureuse, développaient en eux le goût des arts, et les arts aiment la liberté. Toutes ces causes réunies firent de la Grèce la terre des hommes libres comme l'Asie était la terre des despotes. L'auteur, dans la seconde partie de son ouvrage, se plaît à l'étude de ce peuple qui vit encore tout entier dans les chefs-d'œuvre que nous ont légués ses écrivains et ses artistes. Il examine sa religion, ses systèmes d'administration, ses relations politiques, son esprit public, sa littérature, ses beaux-arts. L'amour de l'indépendance, un brillant courage, la plus merveilleuse aptitude pour tout ce qui demandait de l'esprit ou de l'imagination, voilà quels étaient les éléments de bonheur que les Grecs avaient reçus du ciel; mais les passions mauvaises de la démocratie, le patriotisme de cité poussé jusqu'au fanatisme, les injustices et les violences d'une populace insensée, l'ingratitude envers les grands citoyens, leur firent perdre tous les avantages des dons heureux qui leur promettaient autant de félicité qu'ils ont eu de gloire.

Bien que des lacunes inévitables se rencontrent dans un livre qui embrasse l'histoire du genre humain, que des sources importantes aient été négligées par l'auteur, que des faits contestables aient été quelquefois admis comme des vérités, l'ouvrage dont nous avons cherché à vous donner une idée succincte est le fruit de nombreuses recherches, entreprises dans l'espoir de nous rendre plus sages par le tableau des fautes de nos prédécesseurs. Examiner quelles furent les causes de disso-

lution dans les états anciens pour écarter de nos institutions ces fâcheuses influences ; déverser le blâme et le mépris sur les vices, quels qu'ils soient ; ne pas se laisser éblouir par des fantômes de gloire et de patriotisme lorsqu'ils servent à cacher l'égoïsme et l'envie , c'est une œuvre morale dont le but ne peut qu'être approuvé.

A. N. D.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTICE STATISTIQUE

SUR LA VILLE DE MATANZAS (île de Cuba),

PAR M. FRANCIS LAVALLÉE.

L'étonnante prospérité de cette ville qui, il y a vingt ans, n'était qu'un village insignifiant, nous engage à en parler aujourd'hui et à présenter quelques détails sur sa richesse agricole et commerciale.

Cette ville est située sous 23° 2' 30" de latitude boréale et 81° 17' 11" de longitude, O. du méridien de Paris, sur les bords et au fond de sa baie, entre les rivières de Saint-Jean et Yumary; dans un terrain plat, élevé de huit mètres seulement sur le niveau de la mer, avec une pente suffisante pour l'écoulement des eaux. Son sol se compose d'une pierre blanchâtre ou plutôt d'un sable argileux, qui, par l'action continuelle du soleil et de l'air, acquiert une grande consistance. Les bords des deux rivières, du côté de la ville et sur la rive opposée,

étaient couverts naguère de mangliers qui, par l'augmentation de la population, ont été détruits pour faire place aux maisons, mais ont laissé, comme dans tous les terrains marécageux, des miasmes qui en rendent le séjour malsain, principalement dans le temps des pluies. Cette fâcheuse circonstance forme un contraste remarquable avec les autres quartiers de la ville favorisés par l'air balsamique des campagnes environnantes, et purifiés par la bienfaisante brise de la mer, périodique dans ces contrées. Aussi ces lieux sont-ils habités par la portion la plus pauvre de la population.

La figure de la ville est un trapèze irrégulier, si l'on en exclut le faubourg de *Pueblo Nuevo* qui s'étend au sud. Elle est divisée actuellement en dix quartiers. Les rues sont droites, larges, mais point pavées, cependant très propres par la nature dure du sol. Les places d'Armes, du Marché, du Marais, de la Vigie et de la Douane sont belles et spacieuses. La première est ornée de bancs de pierres, de chaînes et d'un obélisque au centre, élevé en honneur de Ferdinand VII.

Matanzas contient actuellement 2366 maisons, le plus grand nombre en bois; plusieurs édifices publics, deux églises, deux hôpitaux et deux ponts en briques. La douane et la caserne sont dignes d'être cités. On y compte plus de 450 magasins et boutiques.

Population fixe et flottante comprenant la juridiction 56,311 habitants.

La baie de Matanzas est très spacieuse, capable de contenir un grand nombre de navires de toute classe, et à l'abri de tous les vents, moins ceux du nord-est qui sont peu à craindre sur la côte septentrionale de l'île où elle se trouve située.

L'entrée de ce havre est située sous les 23°4' de lati-

tude N. et 81°9'11" de longitude O. du méridien de Paris, et forme un coude d'environ deux lieues jusqu'à la pointe où se trouve placé le fort de la Vigie. La plus grande largeur entre la pointe de Maya et celle de la Sabanilla à l'O., est de 2400 mètres. La baie seule a une superficie de 30,000 mètres dont le tiers est occupé par un grand banc et plusieurs écueils.

Matanzas est considérée comme la première place mercantile, après la capitale. Sa situation maritime et l'augmentation progressive de l'agriculture la rendent aujourd'hui un des principaux points commerciaux de l'île de Cuba.

L'année 1834 le commerce de Matanzas occupa 320 navires, jaugeant 51,223 tonneaux pour l'importation, et 364 jaugeant 60,838 tonneaux pour l'exportation. Les droits perçus pour ce commerce maritime montèrent à 738,053 piastres : somme plus forte de 91,389 que celle de l'année antérieure, et surpassant la vente de 1832 de 192,384 piastres.

En 1835 on comptait :

134 sucreries qui produisirent 53,208 quintaux de sucre.

209 cafétérias qui donnèrent 49,105 quintaux de café.

7 alambics qui distillèrent 11,410 barriques de tafia.

Et 1507 établissemens ruraux nourrissant 52,651 animaux.

Les spéculations en sucre, comme par toute l'île, furent très brillantes ces dernières années.

DESCRIPTION DE L'ILE DE SABLE.

Le plus grand obstacle et pour ainsi dire le seul qui s'oppose à la libre navigation de l'Océan entre l'Europe et l'Amérique , est l'île de Sable dont les barres dangereuses s'étendent dans diverses directions. Cette île reste par de 44° latitude nord et environ 60° de longitude O.; située entre le grand banc de Terre-Neuve d'un côté, et la côte de la Nouvelle-Ecosse de l'autre, au milieu de la région des brouillards continuels, il n'est pas étonnant que des naufrages désastreux aient souvent lieu sur ses bords. Durant les trente dernières années plus de soixante bâtimens ont péri corps et biens sur cette île, et le nombre de ceux qui ont touché sur ses barres, sans cependant faire des avaries majeures, est considérable. Comme il y a lieu de croire que la véritable position de l'île, ainsi que la nature précise des dangers qui l'avoisinent, ne sont point en général connues, une description succincte et exacte de cette terre et des récifs qui l'entourent, puisée à des sources authentiques, ne saurait manquer d'intérêt.

L'île de Sable s'étend, dans une direction qui varie peu de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. à une distance de 27 milles; sa largeur est de un à deux milles. Elle est formée presque entièrement de sable blanc mêlé de petits cailloux transparens. Composée de nombreux monticules dont quelques-uns ont près de 150 pieds de haut,

elle offre à une certaine distance une ligne d'horizon très irrégulière. On n'y trouve point d'arbres, mais elle est couverte d'arbrisseaux de diverses espèces. Des aires de toutes sortes, des baies de genévrier et des herbacées qui croissent dans le sable sur le bord de la mer, servent à la nourriture des chevaux, bœufs, cochons, etc., qui y sont en très grand nombre dans l'état sauvage. Un étang salé qui communique avec la mer, longe l'île sur une étendue de 15 à 20 milles. De petits étangs d'eau douce se trouvent aussi entre quelques-uns des monticules de sable, et de l'eau potable peut aisément être obtenue en creusant dans les vallées.

Les bâtimens peuvent sans aucun danger courir très près de terre au N. et au S. de l'île, les sondes étant régulières ; surtout au sud où à 10 milles de la côte, il y a 15 brasses d'eau. Au N. la côte est plus accore, la profondeur étant à la même distance de 25 brasses, les navigateurs, en attérissant sur ce côté de l'île, doivent donc être très prudents, surtout s'il fait du brouillard ; mais les plus grands dangers à craindre sont les barres qui s'étendent à une distance considérable à chaque extrémité de l'île. Celle du N.-E. est formée de bancs de sable qui se prolongent jusqu'à 28 milles E. N.-E. de la pointe N.-E. de l'île. A 12 ou 15 milles, il n'y a pas plus de quatre à cinq brasses d'eau et lorsque le temps est orageux, les brisans occupent presque le double de cette distance. Il y a lieu de penser que beaucoup de bâtimens se sont perdus sur cette barre, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus. La barre du N.-O. s'étend à environ 16 milles dans cette direction et sa largeur est d'environ deux milles. Durant la belle saison, quelques parties situées à 6 ou 8 milles de terre en sont fréquemment hors de l'eau.

On voit donc par ce qui précède, que l'île de Sable et les bas-fonds dangereux qui en sont la prolongation, s'étendent à une distance de près de 70 milles. Lorsqu'on considère que durant certains mois de l'année les vents du S.-O. règnent dans ces parages et que les bâtimens se rendant en Amérique sont quelquefois retenus pendant plusieurs semaines entre le cap Sable et les bancs de Terre-Neuve, tandis que des brouillards épais empêchent de prendre hauteur et que la position du navire poussé par des courans inconnus, est vaguement déterminée par l'estime; lorsqu'on considère en outre que, dans ces mers, les courans sont très irréguliers et dépendent beaucoup de la force du vent, on en conclura qu'il est remarquable que les naufrages n'y soient pas plus fréquens. On doit donc, lorsqu'on navigue dans ces mers, avoir très souvent recours au grand plomb de sonde, surtout lorsqu'on n'est pas bien sûr de sa position. C'est un moyen qui ne saurait manquer d'être utile et qu'on ne saurait trop recommander, car il est à présumer que sur cent bâtimens, quatre-vingt-dix au moins de ceux qui se sont perdus sur des côtes dangereuses, durant la nuit ou pendant un temps brumeux, ont fait naufrage parce qu'on avait négligé de se servir de temps en temps du grand plomb. Il est bien peu de côtes assez accores pour que la sonde répétée n'avertisse pas le marin de l'approche du danger.

Il y a actuellement sur l'île de Sable, trois maisons, une à chacune de ses extrémités et l'autre à son centre, dans lesquelles résident des personnes employés par le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse pour porter des secours aux bâtimens qui se jettent à la côte. La maison à la pointe ouest a un jardin et un carré de terre cultivé, le seul sur l'île, qui produit des légumes et du foin.

La latitude de la partie méridionale de l'île est 43°53'; celle de la partie N.-E. 44°1'. La longitude, méridien de Greenwich, du centre de l'île, est 60°; l'extrémité de la barre N.-E. est par 44°10' lat. N. et 59°18' longitude O. L'extrémité de celle N.-O. par 44° 6' lat. N. et 60°25' longitude O. Les hautes marées ont lieu à la pleine et à la nouvelle lune, à huit heures et demie.

Comme, lorsqu'on est à la côte durant un brouillard, il est de la plus grande importance de connaître exactement sa position, afin de sauver le bâtiment ou la vie de ceux qui sont à bord, les directions suivantes peuvent être utiles à connaître :

Si les brisans s'étendent dans une direction N.-O. et S.-E. le navire est sur la barre N.-O.

S'ils sont dans une direction O. S.-O. et E. N.-E. il est sur la barre N.-E.

Si, les brisans sont vus de l'avant au N. et s'étendant de l'E. à l'O. le bâtiment est sur la côte S. de l'île.

Si au contraire, de l'avant, ils sont vus au S. allant de l'E. à l'O. le navire est sur la côte N.

RAPPORT DE M. E. DENIS,

Capitaine au long cours,

*Sur la découverte d'une île par 21°59' latitude sud, et
138°32' longitude O.*

Le 27 décembre 1835, étant entré dans l'archipel dangereux des îles de la Société, après avoir pris connaissance de l'île de Gambier, me dirigeant sur l'île de Hood, à dix heures du matin, étant encore dans le sud

de cette île, et faisant route à l'ouest, la vigie cria terre par le bossoir de babord, ce qui m'étonna, puisque aucune de mes cartes ne me signalait aucune terre dans cette direction, du moins à cette distance. Je gouvernai dessus et à onze heures je n'en étais qu'à deux milles. Je l'ai reconnue pour une île basse et d'une étendue de douze milles environ, assez boisée au milieu, les extrémités sud et nord-ouest garnies de cocotiers. J'ai parcouru la partie nord à peu de distance d'un rescif qui l'entoure. Je n'ai pu découvrir aucune trace d'habitans ni d'embarcation sur la côte, j'ai déterminé sa position, latitude S. 21°59' la pointe nord, la longitude du milieu 138 32'O.

Le 29 courant, à neuf heures du matin, j'ai vu l'île Carysfort et à midi j'étais nord et sud à une distance de quatre milles. J'ai fait route à l'ouest pour prendre connaissance de l'île Barrow, découverte par le capitaine Beechey qui n'est point portée sur les plans particuliers de cet archipel tant anglais que français. A quatre heures j'aperçus ladite île et à sept heures du soir j'en étais nord et sud à quatre milles, elle est comme les autres plantée de cocotiers aux extrémités sud-est et nord-ouest.

Le 3 janvier, à trois heures du matin j'ai vu l'île Maïtia, à neuf heures Taïti. Le quatre, à dix heures du matin, étant devant la baie de Papeïti, le pilote est venu à bord, et à onze heures j'ai mouillé dans le port.

Pendant quarante-quatre jours que je suis demeuré à Taïti, pour opérer mon déchargement et prendre mon chargement de nacre, je n'ai eu qu'à me louer de la conduite des habitans. J'ai appris que plusieurs missionnaires français étaient à l'île de Gambier et qu'ils devaient y demeurer, ce qui a tranquillisé les missionnaires.

naires de Taïti qui craignaient qu'ils ne vinssent dans leur île.

Le 20 février 1836 j'ai mis en mer pour me rendre à Bordeaux où je suis arrivé le 4 juin après 104 jours de mer.

ÉTABLISSEMENT

D'UNE LIGNE DE COMMUNICATION ENTRE LES DEUX Océans ,
à travers l'isthme de Panama.

1836. — Un décret de la Nouvelle-Grenade a accordé à M. *Charles Biddle*, pour cinquante ans , le privilège exclusif de faire transporter des marchandises et des passagers , par des bateaux à vapeur ou autres moyens , sur la rivière Chagres , et de s'associer avec d'autres personnes sous le titre de *Compagnie de transport entre les océans Atlantique et Pacifique*.

Le même congrès a accordé audit Biddle le privilège exclusif , pour le même temps , de transporter des marchandises et des passagers par un chemin de fer ou *Macadamisé* , depuis l'extrémité navigable de la rivière Chagres jusqu'à la ville de Panama , réservant un chemin de fer latéral public pour les chevaux et les mulets.

Ledit décret accorde à M. Biddle la permission d'établir des colonies de natifs et d'étrangers qui seront exemptés de certaines contributions pendant vingt ans.

Tous les matériaux nécessaires pour la construction des bateaux et des chemins de la compagnie seront exempts de droits.

Les travaux qui doivent commencer, à dater de deux

ans du jour du décret, doivent être terminés en trois ans.

Au bout de cinquante ans, la propriété de la compagnie reviendra au gouvernement.

Dans le cas où deux bateaux à vapeur au moins ne seraient pas en activité pour effectuer le transport entre les deux Océans en quatorze heures, lesdits privilèges seraient annulés, et la Compagnie condamnée à payer au gouvernement une amende de 10,000 dollars.

D'après ce décret, les droits accordés à M. le *Baron de Thierry*, le 11 mai 1836, qui autorisent la construction d'un canal, sont conservés.

EXPÉDITION DES MERS POLAIRES.

Nous apprenons par les journaux américains d'Albany que le capitaine Back est parti pour Wager-Bay où il passera probablement l'hiver.

Après avoir examiné avec soin cette baie, il traversa l'isthme qui la sépare du golfe Boothia. Il doit prendre avec lui trois embarcations qui ont été construites sous ses yeux au port de Chatham.

Le bâtiment sur lequel il s'est embarqué se nomme la *Terror*; c'est une bombarde de la grosseur d'une corvette et armée comme l'étaient l'*Hécla* et la *Fury*. Le capitaine Back a sous ses ordres trois lieutenants, tous officiers d'expérience et de talents. Son équipage, qui se compose de 60 hommes, est approvisionné pour deux ans. Il se dirigera d'abord par le détroit d'Hudson, et de là poussera en avant pour se rendre à sa destination.

Quelques personnes pensent comme le capitaine John Ross que Boothia Félix est une île, d'après ce fait, qu'on a trouvé en dérive, dans cet endroit, des bois flottans qui croissent en d'autres contrées.

Le capitaine Back commença sa carrière d'explorations en 1818 sous les ordres du capitaine Ross. Dès qu'il eût terminé son temps de service de *Midshipman* et qu'il eut passé son examen pour être reçu lieutenant, il partit pour suivre le capitaine Franklin. Il fut avancé et fit alors un second voyage avec le capitaine Franklin.

Il fut ensuite envoyé aux Indes occidentales pour y passer le temps requis par les réglemens du service maritime pour être promu au grade de *commander*. Après cela on le vit offrir ses services pour aller à la recherche du capitaine Ross, et quoique le retour bienheureux du navigateur qu'on avait cru perdu pendant long-temps ait fait avorter cette expédition, ses découvertes géographiques n'en ont pas moins attiré l'attention de tout le monde.

Le capitaine Back réunit à une grande hardiesse un très franc et aimable caractère, ainsi que les avantages d'une éducation supérieure.

EXTRAIT DES JOURNAUX DE MONROVIA.

(*Janvier 1836.*)

(*Communiqué par M. WARDEN.*)

Le 6 novembre 1835, *traité de paix perpétuelle entre Joe Harriss et Peter Harris King Soldier* de Gran-Bassa, d'une part, et la colonie de Libéria, et les états de Pennsylvanie, et de New-York de l'autre : toutes les terres qui appartenaient à Joe Harriss au sud de la rivière de Benson appartiendront à jamais, aux Sociétés de Pennsylvanie et de New-York.

Les prisonniers et les effets pris à Fort-Cresson seront rendus à l'agent de la colonie.

Libre communication sera établie entre les colons et les natifs de l'intérieur.

Les premiers contractans s'engagent à ne plus faire la traite.

Le 17 novembre, un brick de guerre anglais s'empara de trois navires négriers, deux goëlettes et un sloop qui étaient venus faire de l'eau, en rade de Libéria.

Les colons réclament tous les pays vers le nord jusqu'au cap Mount : ils ont acheté, des natifs, tout le terrain jusqu'à la rivière de Saint-Paul et ils ont décidé d'employer tous leurs efforts pour empêcher la traite dans les limites de leur territoire.

Le révérend M. Wilson s'occupe à Liberia de préparer et faire imprimer un ouvrage élémentaire dans la langue du pays, dont l'orthographe sera établie d'après la prononciation.

L'établissement au cap Palmas continue à prospérer : on compte environ trente fermes d'une étendue considérable, qui produisent tous les articles de nécessité et même de luxe.

Le docteur Hall vient d'explorer l'intérieur du pays.

On vient d'établir à Liberia une Société sous le titre : *Société des Dames charitables de Monrovia*, sous la direction d'une directrice et d'une vice-directrice dont le but est de secourir les malheureux et d'encourager des principes de vertus par de bons exemples. Les membres paient 50 centimes de dollar en entrant et 12 centimes par mois.

Instruction de la Société coloniale des amis (quaker) de Pennsylvanie pour l'établissement de la colonie à Bassa Cove.

Le gouvernement sera composé d'un agent, vice-agent et d'un conseil de plusieurs membres. L'esclavage, la traite, et l'introduction et la fabrication de liqueurs spiritueuses seront prohibés ; les naturels seront traités avec justice et bienveillance, et tous moyens seront employés pour encourager parmi eux l'instruction, l'agriculture et les arts ; les colons devront introduire la cul-

ture de la canne à sucre et des bananes, et des primes seront accordées pour le sucre, café, coton, etc. Chaque colon aura une ferme de trente acres dans l'intérieur, et une centaine où le coton, le café et le sucre seront cultivés pour l'exportation. Les colons auront les secours nécessaires pendant les six premiers mois.

Les districts auront une étendue de 2 milles carrés ; les comtés de 10 milles carrés ; chaque district possédera une école, où les sciences élémentaires et les arts utiles seront enseignés.

(Le 10^e mois 1835.)



TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 août 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le colonel Juan Galindo, par ses lettres en date des 18, 20, 21 et 29 juillet dernier, remercie la Société de la médaille d'argent qu'elle lui a décernée pour son Mémoire sur les antiquités de l'Amérique centrale, et il lui fait hommage de plusieurs objets d'antiquités qu'il a recueillis dans les ruines de Palenque, de Peten et de Copan. M. Galindo sollicite le titre de correspondant étranger, et, conformément aux statuts de la Société, il accompagne sa demande d'une notice géographique.

La Commission centrale vote des remerciemens à M. le colonel Galindo pour ses divers envois, et elle décide que son nom sera inscrit sur la liste des candidats, et qu'il sera procédé à la nomination dans la prochaine séance.

M. Roux de Rochelle pense qu'on pourrait saisir l'occasion des envois faits par M. Galindo pour commencer la formation d'un musée géographique; il en soumet la proposition à la Société, et entre dans les développe-

mens de son opinion sur l'utilité d'un semblable établissement, et sur les moyens auxquels on pourrait recourir pour le former.

M. Jomard prend la parole, et rappelle les démarches qu'il a faites en 1832 pour l'établissement d'une collection ethnographique.

M. Waldeck écrit de Londres pour remercier la Société de la médaille qu'elle lui a décernée pour ses recherches sur les antiquités américaines, et il annonce son arrivée prochaine à Paris.

M. le conseiller de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, remercie la Société du titre de correspondant étranger qu'elle vient de lui conférer, et il lui adresse pour sa bibliothèque deux ouvrages sous les titres de : *Vida de João de Castro* et de *Memoria estatistica sobre os dominios Portuguezes na Africa oriental*, ce dernier par M. Xavier Botelho, pair de Portugal.

M. Jomard rend compte à la Commission centrale de la décision que vient de prendre la section de publication au sujet de l'impression du recueil des Mémoires. Les voyages de Rubruck, Plan-Carpin, Bernard et Sævulf, compléteront le quatrième volume sous presse; et les mémoires, cartes et dessins de M. le colonel Gallindo sur les antiquités américaines, formeront le commencement du cinquième volume. Ce fascicule sera livré aux membres et au public en même temps que le quatrième volume, et au plus tard à la fin de cette année : il en sera offert cent exemplaires à l'auteur.

M. Warden communique à la Société une esquisse du système grammatical de la langue bérebère, précédée de quatre lettres adressées au président de la Société philosophique de Philadelphie par M. William Hodgson.

Le même membre communique une notice géographique sur le Texas.

Ces deux documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

Séance du 19 août.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La société Asiatique de Calcutta adresse à la Commission centrale les deux derniers volumes de ses Transactions.

M. de Navarrete, correspondant de la Société à Madrid, annonce l'envoi de plusieurs cartes et ouvrages publiés sous sa direction au dépôt hydrographique de cette ville.

M. le baron de Hammer fait hommage d'une notice sur plusieurs ouvrages publiés récemment sur la Syrie et la Palestine. Cette notice contient les textes turcs et persans de plusieurs fragmens qui se trouvent dans les voyages de MM. Michaud, Poujoulat et de Lamartine, ainsi que des additions et des rectifications nombreuses d'après les géographes orientaux.

M. Hersant, consul de France à Philadelphie, écrit à M. Barbié du Bocage pour lui annoncer l'arrivée à Paris de M. Robert Walsh, éditeur de la Gazette nationale de Philadelphie, et pour le recommander à la Société comme un correspondant utile.

M. Barbié du Bocage offre ensuite, de la part de M. Hersant, une *Histoire du Texas* avec une carte, et de la part de M. Walsh, une *Notice sur le Visconsin*, dont M. Roux de Rochelle veut bien se charger de rendre compte.

M. Tanner, de Philadelphie, adresse à la Société les deux dernières livraisons de son *Atlas universel*, et il annonce qu'il prépare une seconde édition de sa grande carte des États-Unis, dont il s'empressera de lui faire hommage. M. Tanner joint à cet envoi un *Guide du voyageur aux États-Unis* et une *Carte du Texas*.

M. F. Lavallée adresse de Cuba une notice statistique sur la ville de Matanzas. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Straszewicz, éditeur du *Pytheas de Marseille et de la géographie de son temps*, par M. J. Lelewel, fait hommage à la Société d'un exemplaire de cet ouvrage, qui est renvoyé à M. Jomard pour en rendre compte.

M. Roux de Rochelle communique l'extrait d'une lettre d'un jeune navigateur (M. Jomard fils), contenant des détails intéressans sur une visite au tombeau de Napoléon, à Sainte-Hélène.

M. Warden écrit à la Commission centrale pour demander la rectification de deux erreurs qui le concernent : la première est relative aux soins gratuits qu'il a donnés à la publication de ses *Mémoires* sur Palenque, insérés dans le second volume du recueil de la Société; et la seconde est relative à la mention qui a été faite de son travail sur le même sujet dans le rapport de la commission du concours pour les antiquités de l'Amérique centrale.

Il résulte de ces observations que M. Warden n'a pas seulement profité, comme l'a dit le rapporteur de la commission, de l'ouvrage anonyme publié à Londres, mais qu'il a eu aussi en communication, de M. Latour-Allard, la collection des manuscrits et dessins du colonel Dupaix : cette collection lui a servi pour rédiger l'ex-

publication des planches qu'il a donnée dans le deuxième volume du recueil de la Société.

D'après l'annonce qu'il a faite à la dernière séance, à l'occasion de la proposition de M. Roux de Rochelle, M. Jomard communique le rapport présenté en 1832 au ministre du commerce et des travaux publics, par MM. le baron Cuvier et Abel Rémusat, au nom d'une commission spéciale, sur la formation d'un musée ethnographique à Paris. Un extrait de ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle ajoute quelques développemens à l'opinion qu'il a émise dans la dernière séance sur l'utilité d'un musée géographique, et il offre à la Société trente-huit grandes médailles ou pièces monétaires, dont la plupart rappellent plusieurs importantes époques de la géographie historique.

La Commission accepte avec reconnaissance l'offre de M. Roux, et elle lui vote des remerciemens.

M. d'Avezac lit une note sur l'étymologie du nom *Afrique*.

M. le docteur Ruppel, qui a fait plusieurs voyages en Égypte, en Nubie et en Abyssinie, est présent à la séance. Il annonce qu'il s'occupe de la publication de ses voyages, et qu'il s'empressera d'en faire hommage à la Société. M. le président lui adresse les félicitations et les remerciemens de la Commission centrale.

M. le colonel Juan Galindo est nommé correspondant étranger de la Société à San-Salvador dans l'Amérique centrale.

 OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances de juillet et août 1836.

Par la Société *Asiatique de Calcutta. Asiatic researches*, tomes 17 et 18, in-4°. — Par M. P. *Jacquemont* : Voyage dans l'Inde par V. Jacquemont, 9° liv. — Par M. de *Macedo* : Vida de João de Castro quarto vispo Rey de India escripta por Freire de Andrade, impressa conforme a primeira edição de 1651. Ajuntão se algumas breves notas, etc., por D. Fr. Francisco de S. Luiz. Lisboa, 1835, 1 vol. in-8°. — Memoria estatistica sobre os dominios Portuguezes na Africa oriental, por Sebastião Xavier Botelho, Lisboa, 1836. 1 vol. in-8°. — Par M. de *Humboldt* : Atlas géographique et physique du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, 13° liv. — Lettre de M. de Humboldt à S. A. R. M. le duc de Sussex, président de la Société royale de Londres sur les moyens propres à perfectionner la connaissance du magnétisme terrestre, etc., in-4°. — Rapport fait au conseil de la Société royale de Londres sur cette lettre, in-8°. — Par M. *Roux de Rochelle* : Histoire des États-Unis, 9 et 10° livraisons. — Par M. le colonel *Galindo* : Plan du port de l'Union levé en 1829 par les officiers du brick le *Nisus*, publié au dépôt de la marine en 1833 avec quelques corrections dans la nomenclature faites en 1836 par M. Galindo. — Par MM. de *Ed. de Cadalvène et J. de Breuvery* : l'Égypte et la Turquie, 2° liv. 1 vol. in-8° et atlas in-4°. — Par M. *Albert-Montémont* : Bibliothèque universelle des voyages, 45° liv. — Par M. *Hersant* :

The history of Texas; or the emigrant's farmer's and Politician's guide of the character, climate, soil and productions of that country, etc. by D. B. Edward, 1 vol in-8° avec carte. — Par M. *Tanner*: Nouvel Atlas universel, 14°, 15° et dernière livraisons. — Map of Texas with parts of the adjoining states, compiled by Stephen F. Austin; published by H. Tanner. — The american traveller or guide through the United-States, etc. by H. S. Tanner, 1 vol. in-18. — Notes sur le territoire de Wisconsin, in-18. — Par M. *Jomard*: Rapport sur le concours relatif à la géographie et aux antiquités de l'Amérique centrale fait à la Société de géographie, in-8°. — Par M. *Straszewicz*; Pytheas de Marseille et la géographie de son temps par J. Lelewel, orné de trois cartes dressées et gravées par l'auteur; 1 broch. in-8°. — Par M. de *Hammer*: Revue de dix-huit ouvrages publiés depuis cinq ans sur la Syrie et la Palestine, 1 broch. in-8°. — Par M. *Redfield*: On the gales and hurricanes of the western Atlantic, in-8°. — Par la *Société d'émulation de Rouen*: Séance publique de cette Société tenue le 6 juin 1835, 1 vol. in-8°. Rouen 1836. — Par MM. les auteurs et éditeurs: Plusieurs numéros des Nouvelles Annales des voyages, des Annales maritimes, de la Bibliothèque de Genève, du Journal asiatique, de la *Revista mexicana*, des Annales d'agriculture de la Charente, du Recueil de la Société d'agriculture de l'Eure, du Bulletin élémentaire, du Journal des Missions évangéliques, du Mémorial encyclopédique, de l'Echo du monde savant et de l'Institut.

ANNONCES.

(Sous-presse),

Antiquitates americanæ,

ou

Recueil de mémoires contenus dans les anciens manuscrits de l'Islande sur les voyages de découverte entrepris par les habitans du nord de l'Europe dans l'Amérique septentrionale pendant le dixième siècle et depuis ce temps, publié avec des versions en latin et en danois, des recherches et des notes en latin, des cartes, des gravures et des fac-simile, par la Société royale des antiquaires du nord, in-4°, Copenhague.

— *Narrative of a journey from Lima to Para, etc.*

Récit d'un voyage de Lima à Para à travers les Andes et en descendant le fleuve des Amazones, par le lieutenant Smyth et F. Lows, 1 vol. in-8; Londres, 1836, Murray.

— *Narrative of a journey, etc.* Récit d'un voyage dans le pays de Zoula dans l'Afrique méridionale, par le capitaine Allen Gardiner, in-8, avec cartes, vues et costumes; Londres, 1836, Crofts.

— *Travels and adventures, etc.* Voyages et aventures dans l'Afrique orientale; description des mœurs et usages des Zoulas, par Nathaniel Isaacs, 2 vol. in-12; Londres, 1836, Churton.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTES ADDITIONNELLES

A LA LETTRE DE M. LE VICOMTE DE SANTAREM,

Publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'octobre 1835, sur les voyages d'Améric Vespuce, de 1501 et 1503, adressées par l'auteur à la Société de géographie.

Dans la lettre insérée au *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'octobre de l'année dernière, j'ai posé un fait et émis une opinion sur Améric Vespuce; j'ai produit un grand nombre de preuves contemporaines ou originales qui font et ont droit de faire autorité en cette matière; maintenant je vais grouper autour de ma propre opinion, celle de plusieurs autres écrivains qui ont parlé de Vespuce, et des titres de ce Florentin

pour imposer son nom au Nouveau-Monde, aux dépens de Colomb, de Gonçalo Coêlho, de Cabral et autres, et même au préjudice de l'importante question de savoir si l'Amérique avait été connue ou non des anciens. Cependant, avant de passer en revue les opinions des autres écrivains, je développerai ici encore ce que j'ai exposé dans ma lettre : que je n'ai trouvé le nom de Vespuce cité en aucune manière dans les différents recueils de documents des archives du royaume à Lisbonne ; je remarquerai non seulement le silence que j'ai déjà signalé de plus de cent mille documents des collections que j'ai compulsées, mais le silence bien plus remarquable encore des registres des chartres du roi Emmanuel ; silence d'autant plus significatif que Vespuce dit dans sa première lettre à Pierre Sodérini, que, *étant à Séville, avec propos délibéré de ne retourner plus en Portugal, me survint, ajoute-t-il, un messenger exprès de la part dudit seigneur (le roi Emmanuel) avec lettres-patentes* (1).

Les lettres-patentes de nos rois étaient enregistrées à la chancellerie du royaume ; ces livres et registres sont tous aux archives royales de la Torre do Tombo, et forment une collection de plus de deux mille volumes ; pas un seul de ces livres ne s'est perdu : ainsi la chancellerie du roi Emmanuel est complète, mais on n'y trouve aucune trace des lettres-patentes alléguées par Vespuce ; les aurait-il donc reçues sans qu'elles eussent été enregistrées à la chancellerie, malgré les dispositions des codes et des lois qui prescrivaient cet enregis-

(1) Voyez la coll. intitulée *De l'Afrique*, par Léon l'Africain, et la navigation des anciens capitaines portugais aux Indes, traduction de Jean Temporal, tome II, page 477.

trement ; et est-il présumable qu'on ait violé ces codes et ces lois en faveur de Vespuce ?

Nous répéterons aussi avec une nouvelle force que Vespuce lui-même, dans ses lettres à Sodérini, montre de la manière la plus évidente qu'il n'était point chargé en chef de la mission de découvertes ; car il s'exprime ainsi dans un passage de sa seconde lettre : « *Mais notre capitaine en chef, dit-il, fort présomptueux et fantasque, voulut aller reconnaître, etc... et pour se montrer être capitaine de six navires, qui fut toutefois malgré tous nous autres capitaines* (1). »

Ce passage, cet aveu formel de Vespuce lui-même, ne prouve-t-il pas que, s'il fit réellement partie de l'expédition, ce ne fut qu'en subalterne, et que les cinq autres capitaines avaient autant de droit que lui à imposer leurs noms au continent qu'ils visitèrent, et que le commandant en chef avait encore, pour imposer le sien, un droit plus fondé que tous ses subalternes ?

Dans notre lettre à M. Navarrete, nous n'avons point cité l'autorité de l'historien Jean de Barros (2), ni celle du classique Osorio (3), tous deux contemporains de Vespuce, et tous deux écrivains des plus recommandables d'après l'assentiment général des savants de toute l'Europe ; nous produirons ici ce que nous avons puisé dans ces sources authentiques sur la matière dont nous nous occupons.

Barros, parlant de la découverte du Brésil, et citant avec la plus scrupuleuse exactitude les noms des ca-

(1) Voyez l'ouvrage précité, page 49.

(2) Barros naquit à la fin du quinzième siècle, et vécut du temps de Vespuce.

(3) Naquit au commencement du seizième siècle, plusieurs années avant la mort de Vespuce.

pitaines des navires de l'expédition de Cabral, ne dit pas un mot de Vespuce ni de son voyage de 1497, cité par quelques géographes. Cet historien célèbre garde le même silence sur la prétendue rencontre, au cap Vert, des navires où l'on disait que Vespuce s'était trouvé. Il ne parle que de la rencontre avec *Pedro Dias* (1).

Pour ce qui regarde le prétendu voyage de Vespuce en 1501, cet historien contemporain ne mentionne que le départ de Lisbonne de Jehan de Nova avec quatre vaisseaux, au mois de mars de 1501, sans dire un mot de Vespuce.

Comme il ne cache point que Jehan de Nova n'était pas Portugais, quel motif pourrait-il avoir eu d'omettre le nom d'un autre étranger aussi célèbre qu'était Vespuce, si celui-ci eût en réalité fait, à cette époque, un voyage de découvertes par ordre du roi? Si ce voyage de Vespuce eût existé, Barros n'aurait-il pas cité ce navigateur comme il a cité un autre marin, Florentin, parmi les capitaines qui commandaient les navires de la flotte? quel intérêt aurait eu l'historien portugais à taire le nom de Vespuce, lorsqu'il énonce que *FERNAND VINET, FLORENTIN*, commandait le navire dont *Bartholomé Marchioni, Florentin* aussi, était propriétaire? Cet historien si minutieux dans ses récits, ne s'est pas borné à dire qu'un des vaisseaux était commandé par un Florentin, que ce navire appartenait à un Florentin; il a encore ajouté que *Marchioni* résidait à Lisbonne (2); et est-il présumable que Barros, si bien instruit sur tous les compatriotes de Vespuce, domiciliés à Lisbonne.

(1) Barros, chap. II, liv. V.

(2) *Ibid.*, Decad. I, liv. V, chap. IX.

et employés dans ces navigations, eût ignoré jusqu'à l'existence de Vespuce? eût ignoré que ce Vespuce avait été appelé par le roi, comme il le dit, et comme l'ont publié plusieurs géographes?

Vespuce n'est pas plus heureux dans les témoignages de cet historien contemporain pour ses prétentions sur le second voyage de 1503. Barros rapporte seulement en cette année l'expédition que le roi Emmanuel envoya dans l'Inde, en trois divisions, dont le commandement fut donné à Alphonse d'Albuquerque, à François d'Albuquerque, et à Antoine de Saldanha; mais il ne dit mot ni d'aucune expédition de Vespuce, ni du lieu où ce dernier se trouvait à cette époque.

Osorio (1), historien célèbre, dont Lenglet du Fresnoy, dans sa *méthode pour étudier l'histoire*, dit que le livre est non seulement très bien écrit et fort estimé, mais que *c'est un des plus beaux morceaux d'histoire de ces derniers siècles*, Osorio, dis-je, traitant de la découverte du Brésil et des voyages pour cette partie du globe exécutés à cette époque, ne parle dans son ouvrage que de l'expédition de Cabral et de Gaspar de Lemos, sans un mot de Vespuce!

Est-il présumable que cet historien contemporain qui voyagea en France, et surtout en Italie, où l'on parlait tant à cette époque de voyages et de découvertes, eût ignoré les deux voyages de Vespuce de 1501 et de 1503, faits, comme le prétend Vespuce lui-même, par ordre du roi Emmanuel, dont Osorio écrivit l'histoire? Est-il présumable qu'un écrivain aussi savant n'eût point connu, pendant sa résidence en France et

(*) Hieronymo Osorio, *de Rebus Emmanuclis regis Lusitaniæ virtute et auspicio gestis*, libri XII, Olyssiponæ, Antonius Gondisalvus, 1571.

en Italie, ni après son retour en Portugal, les ouvrages nombreux publiés déjà sur Vespuce en Italie, en Allemagne et en France ? Il devait sans doute connaître ces ouvrages ; mais écrivain consciencieux et véridique, il n'a voulu transcrire dans son histoire que la vérité.

Mais si d'une part se propageaient alors, avec les lettres de Vespuce et les nombreux écrits de même espèce, l'erreur et la confusion, d'un autre côté parurent dans plusieurs collections contemporaines des documents qui viennent à l'appui des récits des écrivains portugais Barros, Goes, Osorio et autres, ainsi que de ma propre opinion : tels sont ceux que nous trouvons dans un petit livre imprimé à Paris en 1516, en caractères gothiques, avec ce titre : *Le Nouveau-Monde, et navigations faites par Améric Vespuce*. Ce petit volume n'est qu'un recueil de différents voyages ; il contient d'abord une notice des navigations faites par ordre de l'infant Henry de Portugal, puis celles de Colomb, et ensuite la lettre de Vespuce à Laurent de Médicis ; mais quand il arrive à la découverte du Brésil, dans la sixième navigation d'après son énumération, il parle de la découverte de Cabral, et on y trouve : *Copie d'ung chapitre des lettres de Dominique Cretie, messenger de la seigneurie de Venise en Portugal* ; la lettre de ce Vénitien est datée de Lisbonne du 27 juin 1501, époque à laquelle Vespuce dit avoir fait un voyage par ordre du roi Emmanuel. Le messagervénitien commence par relater l'expédition de Cabral, en disant que le gouvernement vénitien a dû être déjà instruit, par son ambassadeur, de l'expédition que le roi avait envoyée dans l'Inde ; il rapporte ensuite quel'expédition, en s'éloignant de la route, a découvert une terre ferme, pour ce qu'ils allèrent

par la côte plus de cinq cents lieues sans jamais trouver fin.

Cet employé vénitien était près du roi Emmanuel lors du retour de la flotte, et il assista aux fêtes qui eurent lieu à cette occasion : *Estoy, dit-il, avec le roi, quand elle arriva, lequel m'appella* : il ajoute que le roi lui recommanda d'en faire la communication à son gouvernement; il parle ensuite du retour d'un vaisseau dont un certain *Batholomée Florentin* était le propriétaire; et pas un mot de l'expédition ni de la personne de Vespuce !

Ce Batholomée est sans doute le Florentin *Bartholomé Marchioni*, cité par l'historien Barros, comme nous venons de le signaler plus haut.

Comment donc le diplomate vénitien, qui était témoin de tous les événements, qui les a rapportés officiellement à sa cour, et qui était dans l'intimité du roi Emmanuel, eût-il pu ignorer le voyage de Vespuce, et jusqu'à son nom, lui qui parle d'un autre Florentin, dont le rôle n'était qu'insignifiant dans ces navigations ?

Cependant, à cette époque, les nombreuses copies et traductions des lettres de Vespuce, publiées en Europe, et surtout l'ouvrage déjà cité par plusieurs écrivains, *Cosmographiæ Introductio insuper quatuor Americi Vespucii navigationes*, imprimée en Lorraine en 1507, répandaient partout une déplorable confusion touchant les voyages de Vespuce; et la plupart des géographes de la fin du seizième siècle et ceux du dix-septième, propagèrent cette confusion sans jamais se donner la peine d'approfondir la question.

Non seulement l'erreur fut propagée par les nombreux ouvrages et collections qu'ont cités Bandini

Washington Irving (1), et Navarrete (2), et surtout par celles d'Appien, de Vadianus et de Camers (3), mais encore par d'autres dont nous allons citer quelques uns.

Ruscelli, critique italien, né à Viterbe au commencement du seizième siècle, dans la traduction de la géographie de Ptolomée, Venise, 1561, a ajouté trente-six nouvelles cartes, tant du monde connu des anciens que du Nouveau-Monde, et quoiqu'il présente la carte de l'Amérique méridionale sous la dénomination de *Terra-Nova*, il a ajouté un article dans lequel il attribue la découverte à Vespuce.

Toutefois *Cellarius* n'adopta pas entièrement et clairement les prétentions de Vespuce et de ses panégyristes aux dépens de la gloire de Colomb. Il dit dans son ouvrage *Geographia nova*, page 663 : « *America seu India occidentalis per Christophorum Columbum genuen- sem 1492 detecta fuit.* »

Quelques géographes du dix-septième siècle, entre autres Baudrand (4), ont déjà commencé à douter de l'exactitude de ce qu'on avait propagé sur les documents de Vespuce. Ce dernier, dans l'article Amérique de son *Dictionnaire géographique*, quand il parle du Brésil, ne cite que la découverte de Cabral, quoiqu'il la rapporte à l'année 1501, au lieu de 1500, et ne dit point un mot de Vespuce, ni de ses voyages par ordre

(1) Irving, *A History of the life of Christophorus Columbus*. Paris, 1828.

(2) Navarrete, *Coll. de los viages*, tome III.

(3) Humboldt, *Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique*, *Bulletin de la Société de géographie*, tome IV, 2^e série, page 411.

(4) *Dictionnaire géographique*. Amsterdam, 1701. Ce géographe naquit à Paris en 1633, et mourut en 1700.

du roi Emmanuel en 1501 et 1503; néanmoins il dit que le nouveau continent fut découvert par Colomb dans les années 1492 et 1493, et après par Améric Vespuce qui lui donna son nom.

Barleus, dans son ouvrage sur le Brésil, publié en latin en 1647 à Amsterdam, quoiqu'il cite premièrement Colomb comme étant celui qui a découvert le Nouveau-Monde, néanmoins fut entraîné dans la même erreur, quant à Vésputce, que ceux du siècle précédent, en disant que ce Florentin avait découvert une autre partie du continent par ordre du roi de Portugal.

Brossinière dans son *Dictionnaire historique et Cosmographique*, publié en 1644, malgré l'erreur d'attribuer la découverte du nouveau continent à Vespuce, découverte qu'il fixe en 1407 (1), dit dans l'article Brésil que cette partie du continent fut découverte par Cabral.

Si dans le dix-huitième siècle, quelques auteurs et géographes, tels que *Brusen de La Martinière* (2), le Bénédictin dom Joseph Vaisse (3) dans son ouvrage de la *Géographie historique et ecclésiastique*, et les auteurs d'un *Dictionnaire géographique et historique de l'Italie*, et Robinet dans son *Dictionnaire universel* (4), ont continué à adopter les mêmes erreurs et à les propager, il y a eu d'autres écrivains plus consciencieux et plus sages qui ne les ont point adoptées.

(1) Cette date ne correspond ni au règne d'Emmanuel, ni à l'époque des découvertes en question.

(2) Dictionnaire.

(3) *Géographie historique et ecclésiastique*, imprimée à Paris, 1755. Cet auteur dit cependant que Colomb découvrit le premier l'Amérique.

(4) Ce dictionnaire fut publié à Paris en 1775. Les auteurs, ou plutôt les compilateurs, ont suivi une route plus commode en disant, dans l'article Vespuce, qu'on n'a pas la certitude si Vespuce ou Colomb se sont avancés l'un l'autre dans la découverte de l'Amérique.

Nous citerons, entre autres, les suivants. Pluche (1) dit après avoir parlé de Colomb : « Améric Vespuce , » voyageur florentin , qui toucha les mêmes côtes de » l'Amérique méridionale, en imposa au public par des » relations qui firent donner à l'Amérique le nom de » cet aventurier, quoiqu'il fût plus naturel et plus juste » de lui donner celui de Colomb, qui le premier avait » trouvé les îles et la terre ferme ou le continent. »

Charlevoix, aussi instruit qu'il l'était tant par ses connaissances littéraires et par son érudition que par ses nombreux voyages , ayant été en Italie, dit dans son *Histoire générale de la Nouvelle France qu'Améric Vespuce* n'a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde que par une supercherie ; ce laborieux écrivain dans ses Tables chronologiques ne cite dans l'année 1500 que l'expédition de Cabral, et ne dit pas un mot des deux prétendus voyages de Vespuce en 1501 et en 1503. Cet écrivain, en parlant du voyage d'Hojeda en 1499, dit : « Améric Vespuce, qui n'était que bourgeois sur l'esdadre que commandait Ojeda, publia » la relation de cette découverte dont il se donna tout » l'honneur, et pour persuader au public qu'il avait de » tous les Européens abordé le premier au continent » du Nouveau-Monde, il avança que son voyage avait » été de vingt-cinq mois. Ojeda interrogé juridiquement sur ce fait, le *démentit* ; mais comme il en » avait été cru d'abord sur sa parole, on s'était accoutumé à donner son nom au Nouveau-Monde, et l'erreur a prévalu sur la vérité. »

Cet écrivain a joint à son ouvrage une liste et un

(1) *Concordance de la géographie en différents âges*, page 106.

examen de quatre-vingt-un auteurs qu'il avait consultés, et il fait, ce me semble, autorité en la matière.

Lafiteau, qui s'est occupé un grand nombre d'années à faire des recherches sur l'Amérique, attribue la découverte de cette partie du globe à Colomb, et celle du Brésil à Pierre-Alvarès Cabral (1).

Cet écrivain rapporte seulement dans l'année 1501, époque du prétendu voyage de Vespuce, par ordre du roi Emmanuel, celle de Jean da Nova et de Pedro Coelho, et garde le plus complet silence sur Vespuce; il ne dit non plus un seul mot sur l'autre voyage de ce Florentin de 1503.

Le silence de Lafiteau sur Vespuce est tel que, dans la préface de son histoire, en traitant de tous les auteurs et des ouvrages manuscrits qu'il a consultés, et qui existaient à son époque sur les voyages des Portugais, parlant des relations de *Ramusio* et de ses collections, ne dit pas un seul mot sur Vespuce, et de ses lettres, dont quelques unes se trouvaient dans les collections citées de *Ramusio* !

L'abbé Raynal (2), en parlant de la découverte du Brésil, ne parle que de *Pierre-Alvarès Cabral*, qui le découvrit en 1500, et ne dit point un mot de Vespuce ni de ses deux voyages de 1501 et de 1503.

Le savant historien Robertson dit : « Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens espagnols de l'Amérique, ni Herrera même, n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce

(1) *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*. Paris, 1733, tome I, pages 122 et 123.

(2) *Histoire philosophique et politique des établissements et commerce des Européens dans les deux Indes*, édition de 1786, d'Avignon, tome IV, page 349.

» comme ayant fait la première découverte de l'Amé-
 » rique. Tous attribuent cet honneur à Colomb. Quel-
 » ques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national
 » contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne
 » pour passer à celui des Portugais, avait engagé ces
 » historiens à ne point parler des découvertes qu'il a
 » faites ; mais Martyr et Benzoni, tous les deux Italiens,
 » ne pouvaient point être influencés par ce préjugé.
 » Martyr était un auteur contemporain qui résidait à
 » la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exac-
 » tement informé de ces faits publics ; cependant il
 » n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier
 » découvert l'Amérique, ni dans ses décades, qui sont
 » la première histoire générale qu'on ait publiée du
 » Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des
 » principaux événements qui sont arrivés de son temps.

» Benzoni passa comme aventurier en Amérique,
 » en 1541. Il y demeura fort long-temps : il paraît avoir
 » été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie
 » sa patrie ; cependant il ne parle ni des exploits
 » ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a com-
 » pilé son *Histoire générale de l'Amérique* d'après les
 » témoignages les plus authentiques, se servit non seu-
 » lement de ces auteurs qui le précédèrent, mais il
 » accuse lui-même de falsification, dans Vespuce, les dates
 » des deux voyages qu'il a faits au Nouveau-Monde, et
 » d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'ar-
 » roger la gloire de la découverte de l'Amérique.... »

Telles sont les opinions de l'un des meilleurs histo-
 riens modernes ; et serait-il présumable qu'un écrivain
 aussi érudit que Robertson ignorât l'existence des nom-
 breux ouvrages qui avaient paru précédemment sur
 Vespuce ? Non, il les a connus, mais, critique ha-

bile et savant impartial, il n'a voulu que produire la vérité.

Le savant Écossais, remarquable par cette grande érudition, par cet esprit de méthode, de recherche et d'examen, qui forment le caractère distinctif de son talent comme historien, n'a pas voulu adopter les erreurs qu'on avait propagées sur Vespuce.

Castro (J.-B.) (1), écrivain portugais très érudit, en se fondant sur l'autorité de Barros, sur celle du F. Souza (2), de Rocha Pitta (3) et de Brito Freire (4), mentionne la découverte du Brésil par Cabral en 1500, et ne dit pas un mot de Vespuce ! Barbosa, auteur de l'excellent ouvrage intitulé : *Bibliotheca lusitana*, dans l'article de Cabral, dit que ce fut lui qui découvrit l'Amérique en 1500, et qu'il écrivit les relations de son voyage, et que cela fut publié dans les *Novus orbis regionum*, etc., de Grineus, et en italien à Venise, en 1563.

Lacroix, dans son ouvrage de la *Géographie moderne*, dit que le Brésil fut découvert par Cabral en 1500, et ne mentionne pas le nom de Vespuce.

D'autre part, Camus, dans son *Mémoire sur les voyages de Bry et Thévenot*, publié, en 1802, par ordre de l'Institut de France, avait examiné les différents ouvrages sur les voyages de Vespuce, et remarquait plusieurs des absurdités des relations de ce Florentin.

Il était réservé aux écrivains du XIX^e siècle de nous présenter une critique encore plus lumineuse sur cette question.

(1) *Mappa de Portugal*.

(2) *Asia de Faria Souza*, tome I, f^o 1, chap. v.

(3) *America Portuguesa*.

(4) *Nova Lusitania*.

Nous allons entendre plusieurs de ces écrivains : le savant professeur *Heeren*, loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespucce, dit : *Et la côte du Brésil, découverte et occupée (dès 1500) par Cabral* (1).

Pinkerton, quoiqu'il dise qu'un caprice de la fortune a fait donner à l'Amérique le nom de Vespucce, néanmoins il ne dit rien de ses deux voyages au Brésil, de 1501 et 1503.

Mentelle (2), loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespucce, et de citer les deux voyages de 1501 et 1503, dit que *Cabral fut indubitablement le premier européen qui ait vu la côte orientale du Brésil*.

M. de Las Cazas, dans son *Atlas de Le Sage*, place Colomb (dans sa nomenclature chronologique des navigateurs) au premier rang, et se plaint du bonheur qu'a eu Vespucce de donner son nom, par une injustice, à l'Amérique.

Ainsi, comme le dit un historien (ajoute l'auteur de l'Atlas), le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice : présage fatal dont ce malheureux pays devait être le théâtre.

Vosgien, dans son *Dictionnaire géographique*, revu et augmenté par Malte-Brun, dans l'édition publiée en 1829, dit ce qui suit : « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492, et lui donna le nom d'Indes Occidentales. Le nom d'Amérique, qui prévalut, est une injustice envers Colomb. »

Les géographes, auteurs d'un *Dictionnaire géographi-*

(1) *Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe*, etc., page 25.

(2) Mentelle, *Géographie universelle*, tome XV, page 369.

que publié à Paris en 1823, dédié à M. de Humboldt, disent, dans l'article Amérique :

« On doit la découverte de l'Amérique à Christophe Colomb, et on lui attribue même la découverte du continent en 1498. » (Et quant à Vespuce, ils disent :)
« Un Florentin, Améric Vespuce, accompagnait Ojeda dans cette campagne ; à son retour en Espagne, il se vanta d'avoir découvert le continent du Nouveau-Monde. » Le même ouvrage ne dit rien sur les deux prétendus voyages faits d'après les ordres du roi Emmanuel de Portugal en 1501 et 1503. » (Dans l'article du Brésil, ils disent :)

« On s'accorde à reconnaître Gonçalo Coelho pour le commandant des trois vaisseaux qui partirent de Lisbonne en mai 1501. Par l'ordre d'Emmanuel, une seconde flotte de six vaisseaux, envoyée peu de temps après par le même souverain, reconnut la côte méridionale jusqu'au cap des Vierges, et laissa une colonie à Porto-Seguro. »

La *Biographie universelle*, dans l'article Améric Vespuce, reconnaît l'injustice que ce Florentin ait donné son nom à l'Amérique. Il y est dit :

« Améric vécut assez long-temps pour jouir de cette gloire usurpée. »

Dans presque tous les ouvrages publiés dans ces derniers temps en Angleterre, surtout depuis le commencement de ce siècle, nous remarquons que leurs auteurs n'ont point cru aux relations de Vespuce.

L'*Encyclopédie britannique* commence, dans son article Amérique, par dire : « *America (from Americus Vesputius falsely said to be the first discoverer of the continent, etc. (et à la page 37 :) Columbus was the*

» *first European who set foot in the new world which he*
 » *had discovered.* »

Les auteurs, en parlant du Brésil, rapportent la découverte de Pierre-Alvarès Cabral : ils parlent des expéditions que la cour du Portugal envoya chaque année après la découverte, et ne disent pas un mot des prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503. Dans l'*Edimbourg gazetteer, or geographical dictionary*, Cabral est proclamé comme celui qui a découvert le Brésil, et nous n'avons pas rencontré, dans cet ouvrage, un seul mot sur les prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503.

L'*Histoire du Portugal*, originairement composée en anglais par une société de gens de lettres, ouvrage composé d'après les sources les plus authentiques, et qui se trouve éclairci avec 1553 notes où l'on avait cité un grand nombre d'auteurs tant portugais qu'étrangers (1), a gardé le silence le plus complet sur Vespuce et sur ses voyages de 1501 et 1503, ne parlant que de celui de Pierre-Alvarès Cabral en 1500.

M. Bonnet de Cressé, dans son *Histoire de la marine de tous les peuples* (2), dit : « Toutes les nations sont venues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle » partie du globe. *La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, etc. »*

Ces mêmes sentiments en faveur de Colomb sont partagés en partie par Malte-Brun; ce savant géographe

(1) Voyez l'ouvrage cité, troisième édition de Lisbonne, trad. en 1828, tome II, pages 231 à 235.

(2) *Histoire de la marine de tous les peuples*, etc., tome I, Paris, 1824.

dit (1) : « Il (Colomb) s'aperçoit qu'il a trouvé ce
 » *nouveau continent, que l'ingratitude nomme encore Ame-*
 » *rique.* »

Le même géographe dit autre part (2), sans nommer
 Vespuce : « *Colomb et Vasco de Gama, en franchissant*
 » *les bornes chimériques qui avaient arrêté le génie des*
 » *anciens, renversèrent tout d'un coup les systèmes de Pto-*
 » *lémée, de Strabon et des autres géographes de l'anti-*
 » *quité.* »

Je ne ferai point ici l'analyse de l'opinion que le
 même géographe produit ailleurs, fondée sans doute sur
 les relations de Ramusio, et particulièrement sur celles
 de Canovai, panégyriste de Vespuce, sur le prétendu
 premier voyage de ce Florentin en Amérique, un an
 avant Colomb, et que son continuateur paraît ne pas
 avoir admis, puisqu'il dit, dans la note 3, à la page 618
 du volume 1^{er}, en parlant de Vespuce.... :

« *Excité d'ailleurs par le succès de Colomb, il entreprit*
 » *son premier voyage de découvertes, etc.* » En s'exprimant
 encore plus explicitement (tome II, page 1, de la
 manière suivante : « *Nous avons de nouveau accom-*
 » *pagné l'immortel Colomb dans ce continent qui aurait dû*
 » *porter son nom* (3).

L'érudit chevalier de Bony, dans son *Histoire de*
Christophe Colomb (4), dit :

« L'arrivée de Colomb à Lisbonne peut être consi-
 » dérée comme le terme de son premier voyage, le plus
 » important de tous, puisqu'il ouvrit le Nouveau-Monde
 » à tous les âges et à toutes les nations ; les faits ne trou-

(1) *Histoire de la géographie*, tome I, page 617.

(2) Malte-Brun, tome I, page 648. Paris, 1831.

(3) *Précis de géographie*, tome II, *Description de l'Amérique*.

(4) *Histoire de Christophe Colomb*, traduite par Urano (1824).

» vent pas de meilleur appui que dans les paroles mêmes
 » de l'illustre Gênois. Il existe heureusement une lettre
 » de Christophe Colomb, adressée au trésorier du roi
 » d'Espagne Raphaël Sanches, qui fut publiée, à Lis-
 » bonne, l'an 1493; elle est relative aux premières dé-
 » couvertes d'Amérique qui venaient d'avoir lieu; elle
 » fut traduite à Rome de l'espagnol en latin, et im-
 » primée deux fois dans la même année, comme le
 » suppose le chevalier Morelli. Plusieurs biographes de
 » Colomb font mention de cette lettre, et l'ont même
 » insérée dans leurs ouvrages. Parmi eux se trouvent son
 » fils et *Antonio Gallo*, Gênois, dont il existe, dans le
 » recueil de Muratori, un petit ouvrage intitulé : *De na-
 » vigatione Columbi per l'haccessum antea oceanum*; mais
 » ce précieux document, qui pendant long-temps a été
 » considéré comme l'unique écrit de Colomb, qui fut
 » publié lorsqu'il vivait encore, et dont l'original espa-
 » gnol, d'après le sentiment de Murr, fut imprimé dans
 » le xv^e siècle, a été plusieurs fois donné au public tout
 » dénaturé, mal traduit, tellement qu'on ne pou-
 » vait se flatter de posséder la lettre authentique de
 » Colomb; mais heureusement il en existe, dans la
 » bibliothèque de Brera, un exemplaire imprimé
 » en 1493 (1), que ni moi ni d'autres n'ont jamais
 » rencontré autre part, car les bibliographes eux-
 » mêmes n'en font point mention (Bony parle aussi
 » d'une autre édition de cette lettre qui date du xv^e siè-
 » cle), et que certainement peu de personnes ont vue;
 » mais celle-ci, à moins qu'elle ne soit incomplète, n'a
 » rien de commun avec celle dont il est question, etc. »

(1) M. Terhaux (Henri) en possède un exemplaire dans sa précieuse
 collection de voyages, qu'il a bien voulu nous communiquer.

Ce passage de l'ouvrage du chevalier Bony vient encore à l'appui des autorités précédentes, qui prouvent que Colomb a devancé *Vespuce* dans la carrière de ces découvertes ; mais ce que l'on voit dans le document transcrit de la page 170 à 179, sur l'opinion de ceux qui refusent à Colomb d'avoir découvert le premier le continent d'Amérique, est encore si digne d'être répété, que je crois devoir le transcrire, à l'appui aussi de ce que j'ai dit dans ma lettre à M. de Navarrete et dans ces notes additionnelles. Voici ce que dit le document dont il s'agit (1) :

« ... Animé d'un zèle généreux, l'auteur de l'éloge
 » de Colomb cherche à prouver que ce fut ce grand
 » homme qui, le premier, découvrit la terre ferme de
 » l'Amérique ; il s'appuie, en particulier, sur Tiraboschi,
 » et, outre les histoires de Ferdinand, il cite encore
 » Pierre-Martyr d'Anghiera, et la relation imprimée à
 » Milan en 1508. Il aurait pu citer beaucoup d'autres
 » ouvrages, mais il a surtout en vue d'assurer à Colomb
 » la gloire de cette découverte, réclamée en faveur d'A-
 » méric Vespuce. Il semble être contredit par les au-
 » teurs espagnols, qui placent le voyage du navigateur
 » toscan dans les Indes-Occidentales, non pas dans l'an-
 » née 1497, ce qui serait une année avant le troisième
 » voyage de Colomb, mais bien en 1499. On pourrait
 » croire que, soit par une erreur de date, soit pour s'at-
 » tribuer l'honneur de la découverte, Vespuce aurait
 » anticipé dans ses lettres, sur cette époque, de deux
 » ans, car aucun témoignage ne vient déposer en sa
 » faveur. Bien plus, dans l'année 1496, Colomb se di-
 » rigea vers l'Espagne ; il ne la quitta qu'en 1498, ce

(1) *Ibid.*, page 170.

» qui prouve qu'il se trouvait à la cour en 1497. A
 » cette époque, on avait donné sans ménagement, à son
 » préjudice, de nombreuses permissions pour découvrir
 » de nouvelles terres; il en fit de justes plaintes, et la
 » cour, qui avait alors intérêt à le ménager, révoqua
 » ces permissions.

» Il faudrait donc supposer que, dans cet intervalle,
 » Vespuce serait parti avec Hojeda (1), ennemi acharné
 » de Colomb, qui jouissait alors des faveurs et des bon-
 » nes grâces de la cour.

» Hojeda partit avec Vespuce une année après le
 troisième voyage de Colomb; lorsque celui-ci com-
 mençait à éprouver la défaveur de la cour.... En effet,
 » Hojeda n'arriva à Saint-Domingue qu'en 1499, long-
 » temps après l'arrivée de Colomb, qui déjà avait par-
 » couru les côtes du nouveau continent. Qu'auraient fait
 » pendant ces deux ans Hojeda et Vespuce, qui, d'après
 » la relation de ce dernier, n'abordèrent même pas sur
 » ces rivages, qu'ils prétendirent d'ailleurs avoir vus les
 » premiers? Comment Colomb lui-même n'en aurait-il
 » pas parlé, lui qui remarque tout dans ses lettres, et
 » qui ne sait point étouffer ses plaintes, lorsqu'elles lui
 » paraissent fondées? Comment expliquera-t-on le si-
 » lence des historiens contemporains à cet égard? Et
 » cependant *Améric Vespuce* (s'écrie avec douleur l'au-
 » teur de l'éloge de Colomb) *eut la gloire imméritée de*
 » *donner son nom à cette partie du monde, et l'indifférente*
 » *postérité sanctionna un arrêt que l'injustice a prononcé*
 » *contre Christophe, et que la succession des temps a désor-*
 » *mais rendue irréparable!*

Mais ni Tiraboschi ni l'auteur de l'éloge ne s'occu-

(1) *Ibid.*

» pèrent de réfuter ces écrivains , qui , pour assurer a
 » gloire du voyageur florentin , prétendent que Chris-
 » tophe ne s'est jamais éloigné de Saint-Domingue , de
 » la Jamaïque , de Cuba et des autres îles de l'archipe-
 » mexicain.

» Cependant , sans faire attention ici aux rapports de
 » plusieurs historiens qui ont fait mention de ce voyage
 » de Colomb le long des côtes de la terre ferme , il nous
 » semble que la lettre même du navigateur Génois , pu-
 » bliée pour la première fois par Morelli , confirme ce
 » fait jusqu'à l'évidence. »

L'auteur analyse ensuite la lettre en question , il remarque un passage important , en la confrontant avec ce que dit *Hornius* dans les *Origines américaines* , et ajoute les observations suivantes sur Vespuce :

« Plusieurs écrivains rapportent qu'Améric , avant
 » d'entreprendre son voyage pour le Nouveau-Monde ,
 » visita l'Angleterre et l'Irlande ; ils ajoutent qu'en quit-
 » tant ces contrées , il s'avança jusqu'à un point de la
 » mer du Nord où les glaces l'obligèrent de rebrousser
 » chemin (1) ; mais ces récits ne sont fondés que sur
 » la narration de Jérôme Bartholomei , qui , dans le
 » xvi^e siècle , composa un poëme intitulé : l'*Amérique* ,
 » où , par une fiction poétique , il conduisit Vespuce à
 » la cour du roi d'Éthiopie , et lui fit raconter ses pré-
 » tendus voyages dans les mers du Nord..... »

« Les partisans de Vespuce (ajoute l'auteur) nient
 » même que Colomb se soit jamais éloigné des îles qu'il
 » a découvertes pour s'approcher de la terre ferme ,
 » mais ils ne produisent d'autres preuves , à l'appui de
 » leurs dénégations , que le témoignage de François

(1) Peut-être on l'aurait confondu avec Corté-Réal.

» Giuntini, qui vivait environ un siècle plus tard, tan-
 » dis qu'en faveur de Colomb, on invoque les témoi-
 » gnages des auteurs contemporains, de Pierre-Martyr
 » d'Anghiera, qui indique le pays de Paria comme le
 » continent de l'Amérique, et de l'auteur de la relation
 » des voyages imprimés dès le commencement du
 » xvi^e siècle à Vienne et à Milan.

» Vespuce fut-il le chef de la flotte envoyée en Amé-
 » rique, ou ne s'embarqua-t-il que comme simple pas-
 » sager? Voici encore des doutes qui ne sont pas en-
 » tièrement éclaircis (disait alors l'auteur). Tous les
 » écrivains espagnols qui rapportent l'expédition où
 » Vespuce figura affirment qu'elle n'eut lieu qu'en 1499,
 » et que l'archevêque de Badajoz, ennemi de Colomb,
 » envoya des ordres que lui seul avait signés à Alphonse
 » d'Hojeda, par lesquels on engageait cet Espagnol
 » à s'avancer vers le nouveau continent et à tenter d'au-
 » tres découvertes, dans l'espérance que ces découvertes
 » obscurciraient la gloire de Colomb, qui se trouvait
 » alors à Saint-Domingue, et qui devait ignorer les com-
 » plots que l'on tramait contre lui en Espagne.

» Hojeda eut pour pilote Jean de la Cosa, Biscayen,
 » et, selon les mêmes écrivains, Améric Vespuce ne
 » s'embarqua que *comme simple passager* (1) n'ayant,
 » en qualité de marchand, qu'un intérêt pécu-
 » niaire dans cet armement; en effet, dans ses rela-
 » tions, il se sert toujours du pluriel, et s'énonce
 » ainsi : Nous allâmes, nous débarquâmes, etc. (2);
 » et il ne dit être parti avec une commission du roi
 » d'Espagne que dans une seule de ses lettres, adressée

(1) Voyez notre opinion, Lettre à M. de Navarrete, page 229 du *Bulletin de la Société de géographie*.

(2) *Ibid.*

» à Laurent de Médicis : ce sont là probablement les
 » motifs qui engagèrent Pierre-Martyr d'Anghiera, tout
 » en faisant son éloge comme bon géographe et bon
 » astronome (1), à ne jamais le classer parmi ceux qui
 » ont découvert le Nouveau-Monde.

» L'auteur conclut, dans la relation de son second
 » voyage, si toutefois on peut supposer qu'il en ait fait
 » un premier ; Vespuce laisse percer quelque sentiment
 » de jalousie contre celui qui avait visité le premier le
 » nouvel hémisphère ; les voyages que ce Florentin fit
 » postérieurement furent entrepris par ordre de la cour
 » de Portugal, et ce fut alors qu'il s'attribua l'honneur
 » d'avoir découvert le Brésil, honneur que les Espagnols
 » lui contestent et que les Portugais attribuent à un de leurs
 » compatriotes, Pierre-Alvarès Cabral, en 1500. »

Après les écrivains et géographes que nous venons
 de citer plus haut, M. de Navarrete publia le troi-
 sième volume de son ouvrage intitulé : *Collección de los*
viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espa-
ñoles, etc., et s'occupa d'un examen plus détaillé sur Ves-
 puce, sur les différentes relations de ses voyages, et sur
 la confrontation des diverses éditions des ouvrages qui
 parlaient de ce Florentin, et nous fournit par là des re-
 chères pleines d'intérêt qui méritent toute l'atten-
 tion des critiques (2). Nous renvoyons le lecteur à
 l'ouvrage de l'auteur espagnol ; toutefois, comme ce
 troisième volume n'est point encore traduit (3), nous
 croyons devoir dire que M. de Navarrete paraît mon-
 trer que *Bandini* et *Canovai*, panégyriste de Vespuce,

(1) Voyez notre opinion, Lettre à M. de Navarrete, page 229 du *Bulletin de la Société de géographie*.

(2) Voyez entre autres celles de la note pages 242 et 243.

(3) Les deux premiers volumes ont été traduits par MM. de La Ro-
 quette et de Verneuil.

n'ont point assez connu l'édition de la *Cosmographie introductio*, etc., de Gruninger, qui contient les voyages de Vespuce et montre que ce Florentin a, dans quelques parties de la relation de son voyage de 1497, copié la relation de Colomb.

M. de Navarrete assure, page 243, que, d'après les relations de Vespuce dans son second voyage, la distance de la terre marquée par ce navigateur correspondait à $666 \frac{2}{3}$ lieues de mer, et la direction au S.-O.; que cette distance et direction plaçaient Vespuce, avec ses vaisseaux, sur le continent de l'Amérique, dans la partie septentrionale du Brésil, à 165 lieues dans l'intérieur du continent!

M. de Navarrete ajoute que la même route et latitude de 5° S. le plaçaient aussi près de 58 lieues dans l'intérieur du continent. Il observe ensuite combien d'erreurs et de faussetés existent dans ces relations.

Dans la note 2 de la page 265, il montre que la route désignée par Vespuce dans le texte, au S.-O., et à la distance de 700 ($933 \frac{1}{3}$ lieues maritimes), plaçait les navigateurs sur le continent de l'Amérique méridionale, dans la latitude S., $19^{\circ} 15'$, et à 390 lieues dans l'intérieur des terres, et loin de la côte où ils devaient mouiller!

L'auteur observe encore, entre autres contradictions de Vespuce, que, si son voyage avait été fait par ordre du roi de Portugal, on ne comprendrait pas comment l'on a pris possession du territoire au nom du roi de Castille!

Une autre remarque non moins importante se trouve à la page 274, sur les observations astronomiques de Vespuce; l'auteur dit, dans la note 2:

« On ne peut pas comprendre quels sont les diamètres et demi-diamètres dont il parle pour la seconde

» fois , parce que les étoiles , comme dit Lalande (1),
 » vu la distance prodigieuse où elles sont de nous, doivent
 » nous ôter tout étonnement de l'extrême petitesse de
 » leur diamètre apparent, et l'impossibilité où nous
 » sommes de déterminer leur grandeur absolue et leur
 » véritable diamètre. Et si un grand astronome (ob-
 » serve M. de Navarrete) a établi cela à notre époque,
 » comment pouvaient se mesurer alors les diamètres et
 » les demi-diamètres des étoiles , avec les instruments
 » les plus imparfaits dont nos navigateurs faisaient usage
 » à la fin du quinzième siècle et au commencement du
 » seizième ? L'auteur remarque encore (2) que, d'après
 » ce que l'on voit dans le texte de la lettre de Vespuce ,
 » son vaisseau n'était qu'un bateau dont l'équipage était
 » de quatre à cinq marins, et qu'ainsi il serait difficile
 » de comprendre comment il aurait pu faire une tra-
 » versée antérieure de 300 lieues jusqu'à Bahia, ou une
 » seconde de 260 jusqu'au port où il dit qu'on a
 » édifié un château ! Et le bateau restant dans ce der-
 » nier, comment a-t-il pu retourner à Lisbonne ? »

L'auteur nous présente encore d'autres observations
 critiques d'un grand intérêt dans *les notices exactes* d'A-
 méric Vespuce, qu'on trouve de la page 315 à la page 334.
 Dans cet examen, M. de Navarrete a suivi notre suppo-
 sition premièrement émise dans notre lettre du 15 juil-
 let 1826. Quant aux deux voyages de 1501 et 1503, en
 disant que Vespuce aurait pu résider en Portugal, et faire
 des navigations peut-être sans caractère connu dans
 les flottes pour le Brésil, de même qu'il avait fait des
 navigations dans la première expédition d'Hojeda,

(1) *Astron.*, liv. XVI, n. 2, 784.

(2) Voyez page 287, note 2, tome III.

M. de Navarrete a observé, comme nous, que, d'après les déclarations mêmes de Vespuce, on peut supposer qu'il navigua sur la côte du Brésil, et qu'il vit la situation du cap de Saint-Augustin allant comme subalterne dans l'équipage de quelque vaisseau portugais qui partit de Lisbonne depuis 1501 à 1504, et que le Brésil ayant été reconnu, en janvier 1500, par Pedro Alvares Cabral, par Pinson, Lepe, etc., et que Vasco da Gama, après avoir fait de grandes découvertes dans l'Orient, et ayant déjà terminé son voyage le 10 juillet 1499, étant de retour en Portugal, l'auteur dit qu'en conséquence de cela on ne peut pas considérer Vespuce comme celui qui a découvert ces mers et ces contrées.

Le savant académicien espagnol combat ensuite, dans cette notice, avec une critique lumineuse, les prétentions de Bandini et de Canovai, de manière qu'il serait inutile que nous nous occupassions de montrer ici les erreurs et les évidentes contradictions de ces deux parnégyristes de Vespuce ; néanmoins nous ajouterons quelques observations que nous n'avons point remarquées, soit dans l'examen de M. de Navarrete, soit dans les autres écrivains et géographes.

Outre toutes les incohérences et confusions que nous présentent les relations des voyages de Vespuce, et qui ont été signalées par les écrivains que nous avons nommés plus haut, il s'en présente d'autres non moins graves, selon nous, dans la dédicace de Vespuce, datée de Lisbonne le 4 septembre 1504, et adressée à René, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem ; dédicace qu'on voit dans la *Cosmographie introductio insuper quatuor Americi Vesputii navigationes*, imprimée en 1507 à Saint-Djez, en Lorraine,

et où l'on trouve pour la première fois le nom de l'Amérique.

René d'Anjou, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, mourut à Aix en 1480 (1), et Vespuce ne pouvait lui écrire ni lui adresser ses relations vingt-quatre ans après sa mort; ce prince ne pouvait non plus avoir jamais été lié avec Vespuce, sous le rapport des voyages, ni le protéger avant même qu'il eût entrepris aucune expédition, puisque le duc René I^{er}, grand protecteur de Hubert, de Wan Eych, de Botinelli, du Pérugin, de Philelphe, de Maggio, de Marcel, de Martial d'Auvergne et d'autres hommes célèbres, était mort plusieurs années avant l'arrivée de Vespuce en Espagne, où celui-ci ne vint que dix ans après la mort de ce prince, et n'entreprit le premier voyage qui lui est attribué par plusieurs auteurs et géographes que dans l'année 1499, c'est-à-dire dix-neuf ans après la mort de René. Vespuce ne pouvait pas non plus avoir été élevé avec ce prince, comme il le dit dans la même dédicace (2); l'examen des dates et des faits suffit pour montrer que ce ne pouvait pas être le duc de Lorraine René I^{er}, car Vespuce naquit à Florence le 9 mars 1451, et ce duc René I^{er}, roi de Sicile et de Jérusalem, était né au château d'Angers le 16 janvier 1409 (3).

(1) Bodin, *Recherch. hist. sur l'Anjou*, tome I, page 508, Koch, tome III, page 133; *Biographie universelle*, page 37.

(2)
 . . . Ubi recordabitur quod olim mutuam habuerimus amicitiam o tempora juventutis nostræ cum grammaticæ rudimenta imbibentes sub probata vita, et doctrina venerabilis fratris de S. Marco, Frat. George Antonii Vespuccii avunculi mei pariter militaremus, etc. Voyez *Cosmographiæ Introductio*, publiée en Lorraine, 1507.

(3) Date de la *Biographie universelle*; Bodin, *Recherches historiques*

Ce duc de Lorraine avait donc quarante-deux ans à l'époque de la naissance de Vespuce, et d'après cela ils ne pouvaient avoir eu des rapports d'intimité de jeunesse, ni avoir étudié ensemble les rudiments de la grammaire à Florence : d'autant plus que René I^{er} de Lorraine reçut sa première éducation sous les yeux de sa mère à Angers et à la cour de France, tandis que Vespuce reçut la sienne en Italie.

Les premiers rapports de ce duc de Lorraine avec l'Italie datent seulement de l'année 1434, époque où il envoya la reine Isabelle, son épouse, dans ce pays, afin d'y entretenir le pape et le duc de Milan dans ses intérêts, d'y ranimer le zèle du parti Angevin et de déjouer les intrigues d'Alphonse, roi d'Aragon ; quant à lui, il ne partit pour Gênes et pour Naples qu'en 1438, et il rentra en France par Marseille à la fin de 1442, avant la naissance de Vespuce (1) ; quand René retourna en Italie, où il ne fit qu'un court séjour, il avait quarante-six ans, et Vespuce n'en avait que deux.

Si les mêmes difficultés ne se présentent point pour que ce duc René de Lorraine, appelé dans la dédicace de Vespuce roi de Sicile et de Jérusalem, soit René II, il en existe toutefois d'autres que nous nous permettrons de signaler, quoique René II, duc de Lorraine, qui, d'après l'opinion de quelques écrivains modernes (2), prenait aussi le titre de roi de Sicile et de Jé-

sur l'Anjou, tome I, page 502, dit que ce prince naquit en 1408. Nous rencontrons la même date dans l'histoire de René par Villeneuve, tome I ; d'autres écrivains reculent encore d'une année la naissance de ce prince, et la fixent en 1407, dans ce cas, il aurait eu à la naissance de Vespuce quarante-quatre ans.

(1) Voyez les histoires de Lorraine.

(2) Nous n'avons rencontré aucun document contemporain qui ait

rusalem , soit contemporain de Vespuce , il suffit de lire son histoire pour voir qu'il n'a pas eu de rapports de jeunesse avec Vespuce. Aucun des nombreux écrivains de la Lorraine ne dit que René II ait été en Italie avant son voyage à Venise en 1480 , année où il négocia un traité avec cette république. Aucun ne dit qu'il ait fait son éducation à Florence, lorsque ce duc de Lorraine passa en Italie ; il avait vingt-neuf ans, et ce n'était pas , il me semble , un âge pour étudier la grammaire que celui où il négociait des traités et où il était nommé lieutenant-général des armées de la république.

Avant l'année 1480 , époque où René II passa en Italie , il se présente d'autres faits qui nous montrent encore l'impossibilité de ce qu'énonce Vespuce dans la dédicace en question.

Nous voyons que René II a résidé à Joinville jusqu'à l'année 1473 , c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans , époque à laquelle un des historiens de la Lorraine (1) nous dit qu'après la mort du duc Nicolas, un capitaine allemand arriva à Joinville sous prétexte de féliciter le jeune comte de Vaudémont, mais en effet pour ravir René à sa mère , qu'il l'enleva en effet , et que c'était par ce forfait que le duc de Bourgogne commençait à exécuter le dessein qu'il avait formé d'envahir la Lorraine. Louis XI fit arrêter par représailles , à Paris, le neveu de l'empereur , *et força le duc à rendre René à Yolande*. Nous ajouterons que non seulement tous les historiens ne disent point que René II ait reçu son éducation à Florence sous la direction de l'oncle

prouvé que ce duc prenait ce titre : dans ceux que le savant Dom Calmet produit dans son *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, on ne le voit point prendre ce titre.

(1) Bexon, page 156.

de Vespuce et avec le navigateur Florentin; mais encore ce qui est plus important, que *Bandini* lui-même, grand panégyriste d'Amérique, produit, page 25, chap. 2, un passage du célèbre antiquaire Julien Ricci, dans lequel sont nommés les élèves de l'école d'Antoine Vespuce de la manière suivante :

« Antoine Vespuce donnait des leçons de grammaire à des jeunes gens de la noblesse; Pedro-Misser, Thomaëz Soderini et Americo Vespucio étaient au nombre de ses disciples. »

Si René II, si un prince eût été aussi disciple d'Antoine Vespuce et *compagnon de Améric*, l'antiquaire Ricci et le panégyriste Bandini l'auraient-ils oublié? Ce dernier surtout, qui a fait tant de recherches, qui a parlé avec un si grand détail de l'éducation de Vespuce et de la généalogie de sa famille, aurait-il oublié de mentionner cette particularité intéressante? Mais Bandini lui-même paraît avoir reconnu qu'il y avait de l'obscurité dans cette dédicace, et il a cherché à éviter un examen qui aurait pu causer du préjudice à la mémoire de son héros, et à la prétendue authenticité des documents publiés par lui ou par des spéculateurs de cette époque, ou par ses amis, au commencement du seizième siècle, siècle si fertile en faussaires de toute espèce.

Maintenant nous tâcherons d'aborder d'autres questions que nous présentent les dates des lettres de Vespuce adressées tantôt à Laurent de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre-François de Médicis, de Florence (1), lettres datées

(1) Voyez les plus anciennes éditions.

du 18 juillet 1500, de mai 1501, selon d'autres, et de 1504.

Si ce Laurent-Pierre de Médicis était, comme il paraît l'être dans les premières éditions, Laurent de Médicis, dit le Magnifique, qui avait pris le nom patronymique de Pierre, de son père Pierre I^{er}, ce prince étant mort en 1492 (1), comment Vespuce aurait-il pu lui adresser après sa mort des lettres sur ses prétendus voyages ? Si cette objection fondamentale n'était point suffisante pour démontrer de la manière la plus évidente la confusion que, soit à dessein, soit par ignorance, on a faite à cette époque au sujet des voyages de Vespuce, et celle que Vespuce a faite lui-même à cet égard, le silence de Valori, de Fabroni (2), de Roscoe, consciencieux historiens des deux Laurent de Médicis, serait un motif grave pour exciter notre méfiance.

En effet, ces écrivains ne disent pas un mot des rapports de ces princes avec Vespuce, ni des lettres que ce Florentin leur aurait adressées sur un objet d'une aussi haute importance que la découverte d'un monde nouveau. Nous remarquons le même silence dans l'ouvrage intitulé : *Diario de successi importanti seguiti*, etc., de 1498 à 1512, publié à Florence en 1568, qui est l'œuvre d'un contemporain, *Biagio Buonacorsi*, et qui comprend l'époque des lettres et des voyages de Vespuce.

Le silence de l'auteur de cet ouvrage sur un événement d'une si haute importance, que l'Europe entière connaissait et devait connaître déjà, ce silence est,

(1) Voyez les biographies.

(2) Cet écrivain parle d'un certain Guido Antoine Vespuce, et ne dit point un mot sur Améric.

selon nous, très significatif, non seulement parce que Buonacorsi écrit sur tous les événements concernant l'Italie, Florence, les Florentins célèbres, à l'époque où Vespuce et ses partisans propagèrent les premières relations de ses prétendues découvertes, contenues dans ses lettres à Sodérini et aux Médicis; mais encore parce que le roi Emmanuel fit part, soit à la cour de Rome, dès l'ambassade de Tristan da Cunha, à la fin du quinzième siècle, soit au gouvernement vénitien, de toutes les découvertes; et l'auteur florentin contemporain ne devait point les ignorer, si en réalité les lettres en question avaient été adressées à Sodérini et à Laurent de Médicis.

Les partisans des prétentions de Vespuce pourront dire que ces lettres n'étaient point adressées à Laurent de Médicis, dit le Magnifique, mais à Laurent II.

Nous avons montré plus haut que les premières éditions portent Laurent-Pierre, et qu'ainsi c'était à Laurent, dit le Magnifique, que ces lettres étaient adressées; mais supposons qu'elles l'étaient à Laurent II.

Ce dernier prince, étant né le 13 septembre 1492, n'avait pas encore huit ans à la date de la première lettre de Vespuce; et serait-il presumable que Vespuce fit des rapports à un enfant sur ses découvertes et ses voyages?

Bandini a reconnu combien il y avait d'improbabilité à cela, et le tort qu'une analyse telle que nous la faisons maintenant aurait pu porter à la mémoire de son héros; et il a cherché, par un subterfuge, à donner à cette lettre plus de probabilité, en disant que ce *Laurent de Médicis*, à qui elle est adressée, pouvait être un certain *Laurent-Pierre François*, sans remarquer non seulement que sa conjecture ébranlait déjà l'authenti-

cité du document, mais qu'une contradiction énorme se présentait dès lors entre cette conjecture et la partie de son texte où il dit :

« *Non si puo negare que non sia indirizzata ad un Lorenzo, mentri egli lo nomina nel Corpo de la medesima Col titolo di magnifico!* »

Outre que cette conjecture de Bandini est *contradictoria*, elle n'est point appuyée, et nous voyons qu'elle ne pouvait pas l'être sur des raisons de bonne critique (1).

Nous venons de voir, par la simple analyse qui précède, touchant les personnes auxquelles Vespuce adressa ses lettres, combien de difficultés, d'incohérences et de confusions se présentent contre leur authenticité; nous ajouterons encore ici que nous ne pouvons pas comprendre comment à cette époque-là (au temps du roi Emmanuel), Vespuce, qui était tantôt au service d'Espagne, tantôt au service de Portugal, puis encore une autre fois à celui d'Espagne, d'après ce qu'il dit, et ce que disent quelques auteurs et géographes, nous ne pouvons pas comprendre, dis-je, comment il se hasardait à écrire et à soutenir une correspondance presque en même temps, d'une part, avec un personnage de la maison des Médicis, déclarés rebelles par la république de Florence, leur patrie; et,

(1) L'opinion du savant Robertson sur Bandini est la suivante : « En 1745, l'abbé Bandini publia, à Florence, une vie de Vespuce in-4°. Cet ouvrage n'a aucun mérite, et il est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du Nouveau-Monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une pré-
vention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. » Voyez *Histoire de l'Amérique*, par Robertson, publiée à Paris, en 1827, avec des notes puisées dans les ouvrages de M. de Humboldt.

d'autre part, avec Sodérini, que détestaient et poursuivaient la cour de Rome et le pape Jules II, protecteur des Médicis, qui exerçait une grande influence en Portugal et en Espagne !

Nous ne pouvons concevoir comment Vespuce pouvait se permettre, dans les idées d'un tel siècle, et sous de telles influences, d'écrire à deux personnages aussi opposés que Sodérini et les Médicis ! en écrivant à un des Médicis, il se compromettait avec le gouvernement de sa patrie ; en écrivant à Sodérini, il ne pouvait que se compromettre avec la cour de Rome, et devenir suspect à celles du Portugal et de l'Espagne.

Nous ajouterons encore que nous ne pouvons comprendre non plus comment on a imprimé à Lisbonne, en 1493, la fameuse lettre de Colomb, et en 1502, les œuvres de trois célèbres voyageurs, dont le premier était Marco-Polo ; le second, Nicolas Vénitien ; à qui *Ortélius* donne le nom de *Nicolas de Conti*, et le troisième, un certain *Girolamo de Santo Stefano*, Génois, qui, en 1499, avait écrit de Tripoli une relation de ses voyages à un de ses amis d'Allemagne ; nous ne pouvons comprendre, dis-je, comment on a imprimé à Lisbonne les relations de voyage de ces étrangers ; et comment on n'y a point imprimé de même, et publié celle des prétendues découvertes de Vespuce, découvertes qu'il prétendait avoir faites et d'après les ordres du roi lui-même, et comment, au lieu de les publier à Lisbonne, comme les autres, il alla les faire publier en Lorraine ?

Quelques uns voudraient soutenir, d'après ce que nous avons exposé, qu'un document n'est pas convaincu de faux par l'argument négatif ou par le silence d'un ou de plusieurs auteurs ; mais les savants qui ont composé le *Nouveau traité de diplomatique*, et qui font

autorité en la matière; ajoutent très bien : « à moins qu'il ne fût impossible que ces auteurs n'en eussent point parlé, si le document était vrai. » Et, selon nous, c'est précisément dans ce cas qu'on doit considérer le silence de Barros, de Goes, d'Osorio, de Buonacorsi et de Valori, auteurs contemporains des prétentions de Vespuce et de l'événement. C'est précisément sous ce point de vue qu'on doit considérer le silence des documents contemporains des archives générales du Portugal, celui de plus de deux cents manuscrits portugais de la Bibliothèque du Roi, à Paris, et surtout du n° 10,023, intitulé *Journal des voyages des Portugais, depuis 1497 jusqu'à 1642*, celui de sept cent trois volumes de la collection des manuscrits italiens de la même bibliothèque, dont M. Marsand vient de publier un catalogue, collection où l'on ne trouve point cité le nom de Vespuce, qui ne se trouve pas cité non plus dans le relevé de plusieurs milliers de manuscrits des quatre cent trente-deux bibliothèques dont M. Haenel a publié les catalogues (1).

(1) Nicolao d'Oliveira, auteur portugais de la fin du seizième siècle, qui a écrit une histoire du Brésil, qui, selon Barbosa, dans sa *Bibliotheca Lusitana*, est restée inédite, garde le même silence sur Vespuce.

Dans un ouvrage publié en latin, à Leyde, en 1641, chez les Elzevirs, intitulé : « *Portugalia, sive de regis Portugalie regnis et opibus Commentarius* », nous lisons cité à la page 191, un passage d'Oliveira contraire aux prétentions de Vespuce. Voici ce passage :

Ex Nicolao d'Oliveira : « *In America Australi reça Portugalie possedit terram Brasilie quæ olim provincia sanctæ crucis fuit dicta à Portugalis qui primi illam invenerunt atque lustrarunt, etc.* »

Morissot, dans son *Orbis Maritimus*, cite aussi Oliveira, et dit autre part que Colomb a découvert le premier le nouveau continent. « *Ætas posterior (dit-il) quartam orbis partem ante istas insulas reperit Americamque vocavit ab Americo Vespucio, qui tamen non primus sed post Columbum eò navigavit, etc.* » Morissot ne cite point les deux prétendus voyages de Vespuce, de 1501 et de 1503.

Des critiques sévères et consciencieux auraient sans doute, d'après ce que nous venons d'exposer, qualifié de faux les documents relatifs à Vespuce, publiés au commencement du seizième siècle, puisqu'ils présentent tous les caractères de la fausseté, d'après les règles de la diplomatie; car les caractères de fausseté sont ceux qui contredisent les rapports hypothétiquement nécessaires que doit offrir un document avec le siècle auquel il est censé avoir été fait, et avec les personnes qui en sont les auteurs ou le sujet (1) : un seul défaut essentiel ou qui, moralement parlant, n'aurait pu se glisser dans un document vrai, prouve la fausseté de la pièce dans laquelle il se trouve (2); *et des erreurs capitales contre l'histoire et la chronologie* (comme nous venons d'en montrer dans ce que nous avons rapporté) *opèrent une conviction manifeste de faux* (3); c'est aussi une règle de diplomatie *qu'un seul fait qui ne peut certainement s'allier avec telles circonstances, telles personnes, auxquelles se rapporte un document, suffit pour le convaincre de faux* (4). Or, dans les lettres de Vespuce qui nous occupent, nous voyons non pas un seul fait, mais plusieurs faits qui ne peuvent s'allier avec certitude aux circonstances et aux personnes.

Les partisans de ces erreurs anciennes pourraient dire que, du vivant de Vespuce, à l'époque contemporaine, elles avaient été répandues avec les caractères de vérité; mais, outre qu'il se présente, dans un siècle, des caractères de vérité *qui, dans un autre siècle,*

(1) *Nouveau traité de diplomatie*, tome VI, page 289.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, page 311.

sont des preuves évidentes de fausseté (1), nous voyons encore un nombre infini de documents imprimés qui ont eu un caractère d'authenticité, convaincus maintenant de faux : il nous suffirait de citer l'exemple des dix-sept livres publiés, à la fin du quinzième siècle (à l'époque de Vespuce), par *Annius de Viterbe*; de ceux de Bivar, publiés sous le nom de Flavius Dester, impostures documentales fabriquées par La Higuera. Toutefois, ces impostures eurent du crédit pour quelque temps, et des écrivains postérieurs en ont été les dupes.

L'histoire des faussaires de toute espèce formerait à elle seule une immense collection de volumes, et surtout pour ceux des quinzième et seizième siècles; histoire en laquelle plusieurs savants figureraient comme leurs victimes. « Un savant allemand (Schlegel) (2) observe qu'on peut citer le livre de fables de » *Reineche-Fuchs* comme un exemple de ce que le » monde était aux quatorzième et quinzième siècles (3). » Ce livre, dit-il, fait voir aussi comment, parmi les bourgeois et les chevaliers, les peuples et les rois les plus honnêtes étaient souvent les plus dupes.... »

N'avons-nous pas vu d'ailleurs des faits très rapprochés de nous qui viennent à l'appui de nos observations? Tout le monde connaît la médaille du prince d'Orange, sur laquelle on lit : *Portus Gratiae exustus et eversus bombardis Anglo-Batavis MDCXCIII*. Or, si le bombardement du Havre est un fait vrai, la ruine du Havre est un fait faux.

Ainsi, la découverte du Nouveau-Monde est un fait

(1) *Nouveau traité de diplomatique*, tome VI.

(2) *Histoire de la littérature*, tome I, page 401.

(3) Époque de la naissance de Vespuce.

vrai ; la priorité de la découverte par Vespuce, au préjudice de Colomb, de Cabral et de Coelho est un fait faux. Si donc l'injustice commise contre Colomb, contre Cabral et contre Coelho n'est plus remédiable, car les erreurs admises et consacrées par le cours des siècles triomphent souvent de la science, cependant *il n'y a point de prescription contre la vérité, et si l'on s'est écarté du vrai, il est toujours temps d'y revenir, puisqu'on peut découvrir, avec le temps, des fautes, des erreurs et des faussetés qu'on n'aurait pas d'abord aperçues* (1).

L'injustice est ici d'autant plus révoltante que, d'après l'opinion d'un savant illustre (M. de Humboldt), ce fut un homme obscur qui inventa le nom d'Amérique, et qui le proposa dans l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut, intitulé *Cosmographiæ Introductio insuper quatuor Americi Vespucii navigationes* (2). Appien, Vadianus et Camers, l'ont répandu depuis par Strasbourg, Fribourg et Vienne ; le petit ouvrage d'Appien a propagé le mal par d'innombrables éditions en Hollande et ailleurs. Au surplus, nous avons montré plus haut comment on doit caractériser non seulement ce premier ouvrage de 1507, publié en Lorraine sous le titre de *Cosmographiæ Introductio*, où le nom d'Amérique se

(1) *Nouveau traité de diplomatique*, par les Bénédictins.

(2) *Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique*, note publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie*, du mois de décembre de l'année dernière. M. de Humboldt observe que la carte d'Appien (1520), « tout en offrant le mot d'Amérique dans la partie méridionale, ajoute qu'elle a été découverte en 1497 par Colomb (c'est l'année de la prétendue découverte de Vespuce), ajoutée au nom de Colomb, tandis que dans le *Cosmographicus liber Petri Appiani studioso correctus per gemmam Phrysiûm* (Antverpiæ, 1529), on lit : *Quarta pars mundi ab Americo Vespucio ejusdem inventore nomen sortitur. Inventa est anno 1497!* »

trouve pour la première fois , et qui a été l'origine de tant d'injustice, d'erreur et de confusion, mais encore les lettres de Vespuce à Soderini et à Laurent de Médicis , publiées à Paris en 1516 , et à Milan en 1519 , publications qui ont propagé l'erreur et la confusion avant le petit ouvrage d'Appien.

Nous croyons que cet examen, dont le but est de réparer une injustice et de rétablir les faits , n'est point indigne de la science ; il est du moins un hommage sincère à la vérité.

LE VICOMTE DE SANTAREM.

SUITE DES MÉMOIRES

LUS A LA SOCIÉTÉ, SUR L'ANCIENNE GÉOGRAPHIE
HISTORIQUE,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Nous avons rappelé, dans nos précédents mémoires, la marche des conquêtes antérieures à l'ère chrétienne, et les connaissances géographiques qu'elles ont répandues sur les pays voisins de la Méditerranée. La Gaule et l'Espagne sont alors soumises; toutes les îles de cette mer intérieure obéissent aux Romains; ils possèdent en Afrique les États de Carthage, la Mauritanie, la Cyrénaïque; l'Égypte a subi le même sort; la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, sont réduites en provinces romaines.

Notre but n'est pas de suivre la série des fastes de l'empire : nous nous bornerons à ceux qui seront plus

intimement liés à l'étude de la géographie historique , et qui pourront y répandre quelque lumière.

De grandes expéditions militaires furent suivies dans les Alpes et en Germanie sous le règne des empereurs. Le pays des Rhétiens et des Vindeliciens , le Norique et la Pannonie , furent soumis aux armes d'Auguste , et le Danube devint la limite de l'empire. Au-delà de ce fleuve , la fortune abandonna les Romains , et la sanglante défaite de Varus dans le pays des Cattes assura l'indépendance de la Germanie.

Sous le règne de Domitien , la Bretagne fut conquise jusqu'aux montagnes de la Calédonie ; Trajan réduisit en provinces romaines la Dacie , l'Arménie , la Mésopotamie , et Adrien affermit ses conquêtes.

La puissance romaine était alors arrivée au plus haut point ; et plusieurs règnes glorieux , ceux de Trajan , d'Adrien , d'Antonin , de Marc-Aurèle , font briller d'un immortel éclat cette grande époque de l'empire. Les lettres , languissantes depuis la mort d'Auguste , se ranimèrent sous ces grands princes : Rome érigea ses plus beaux monuments , et sa langue , ses lois , ses institutions se répandirent dans les provinces. Adrien les visitait fréquemment pour en surveiller l'administration , et le nombre et l'utilité de ses voyages sont attestés par les médailles de son règne. Les vertus d'Antonin et de Marc-Aurèle affermirent le bonheur du monde. Mais ensuite la gloire et la puissance de Rome commencent à décliner : les Marcomans viennent de faire une invasion en Italie , et quoiqu'ils aient été vaincus , ils ont appris aux nations du Nord qu'on pouvait franchir la barrière des Alpes.

Le règne de Commode ouvre un siècle de discordes et de troubles : après lui , l'empire est mis à l'encan ,

et les prétoriens en disposent. Pertinax, Dide-Julien, ne règnent que quelques mois : Albin et Pescennius Niger disputent le trône à Septime-Sévère ; les soldats égorgent la plupart des empereurs qu'ils ont faits : ils tuent Caracalla qui avait tué son frère. Macrin , Héliogabale, les trois Gordiens , Balbin , Pupprien, les deux Philippes, sont massacrés par leurs successeurs ou par les soldats. Bientôt trente tyrans s'élèvent à la fois : ils se partagent l'empire, et tous terminent par une mort violente leur règne éphémère. Gallien, qui gouverne seul après eux, Aurélien, Probus, sont eux-mêmes assassinés.

Pendant ce siècle, où l'on a vu plus de quatre-vingts chefs de partis couronnés successivement, l'empire s'affaiblit par la révolte des provinces ; le même esprit ne le gouverne plus, et ses souverains les plus remarquables peuvent à peine en défendre les immenses frontières. Septime-Sévère est obligé de soutenir la guerre contre les Calédoniens et contre les Parthes, qui en attaquent les deux extrémités ; Alexandre est réduit à payer aux Goths un subside annuel pour mettre l'empire à l'abri de leurs incursions : Claude, surnommé le Gothique, remporte sur eux une sanglante victoire ; mais bientôt Aurélien est forcé de leur abandonner la Dacie. Son règne et celui de Probus se consomment en expéditions militaires contre les Allemands, les Goths et l'Orient : Aurélien est attaqué par Zénobie, reine de Palmyre ; Probus soutient la guerre contre les Perses ; et Dioclétien, lorsqu'il parvint à l'empire, ne peut plus en soutenir le poids sans le partager.

Nous voyons bientôt paraitre Constantin : trois autres empereurs règnent en même temps que lui, et ce prince s'attache d'abord à vaincre ses rivaux. Il a rendu à l'em-

pire son unité, son ensemble; mais l'Italie cesse d'être le centre : Constantinople devient le siège du gouvernement, et la nécessité de se défendre contre les Goths et les Perses fait transporter en Orient les principales forces de l'État. Cependant il faut aussi veiller sur l'Occident; on ne se trouve plus à portée de le secourir, et l'héritage de Constantin se partage en deux empires. Attendons-nous à les voir l'un et l'autre s'affaiblir de jour en jour. L'empire d'Occident était le plus exposé aux invasions des peuples du Nord, il fut attaqué le premier : plusieurs nations conquérantes se précipitèrent tour à tour sur lui, et démembrèrent ses plus vastes provinces pour y former leurs établissements. Les Visigoths passèrent dans le Midi de la Gaule, les Suèves et les Vandales en Espagne; les Bourguignons, les Francs, traversèrent le Rhin, et les Bretons eurent leurs premiers rois. L'Afrique échappe également aux empereurs; les Vandales y ont pénétré, et l'empire d'Occident se trouve réduit à l'Italie, où la puissance romaine avait commencé. Bientôt même il va disparaître; et la faible autorité d'Augustule, détruite par Odoacre, va faire place au règne glorieux de Théodoric.

Arrivés au moment de la chute de l'empire, jetons un coup d'œil rapide sur les progrès qu'avaient faits jusqu'alors les connaissances géographiques, et sur les moyens que l'on avait employés pour les répandre.

L'homme a profité de chaque position pour étendre ses conquêtes; mais ses expéditions guerrières ou maritimes auraient été perdues pour la science, si l'on avait négligé de décrire avec soin la situation des pays conquis. Sans Hérodote, les peuples anciens qui ont eu des relations avec les Grecs ne nous seraient pas connus; et si Xénophon n'avait pas exactement tracé

toutes les circonstances , toutes les directions de la retraite des Dix-Mille , les différents lieux de leur passage seraient tombés dans l'oubli. La géographie se mêlait aux récits de l'histoire ; et tous ceux qui écrivaient les annales des peuples s'attachaient aussi à peindre le théâtre des grands événements.

Jules-César, qui nous a laissé de si belles descriptions des pays où il avait porté ses armes, voulut, après ses conquêtes, faire mesurer toutes les possessions romaines ; et des géomètres furent envoyés au Nord, au Midi, en Orient et en Occident, pour lever la carte des provinces. On continua, sous le règne d'Auguste, ce travail important ; et après trente années d'observations, la Mappe d'Agrippa fut publiée. Elle renfermait toute l'étendue de l'empire : on la conservait dans le palais des Césars ; et les grands historiens qui parurent à cette époque, Salluste, Tite-Live, Diodore de Sicile, purent la consulter.

Ce monument géographique périt quelque temps après : il n'a été remplacé pour nous que d'une manière imparfaite par les ouvrages de Strabon et de Pomponius-Méla son abrégiateur ; par ceux de Pline-le-Naturaliste, enseveli, près d'Herculanum, sous la lave du Vésuve ; par les voyages de Pausanias ; par Arrien, qui publia la navigation de Néarque et le périple de la mer Noire ; par l'itinéraire d'Antonin, et surtout par Ptolémée, dont les descriptions nous font connaître, dans toute leur étendue, quelles étaient, sous le règne d'Antonin, les connaissances géographiques des Romains.

Mais Pline et Ptolémée ont joint, à la description des pays qu'on avait exactement observés, celle des con-

trées que l'on ne connaissait qu'imparfaitement; et forcés de recourir alors à des traditions incertaines, à des récits sans preuve, où la vérité se mêlait souvent aux fables, ils ont fait passer les mêmes incertitudes dans leurs ouvrages. Si l'on y cherche la géographie de l'empire, qui embrassait alors une grande partie du monde connu, les notions en sont positives; elles se fondent sur des observations qu'il avait été facile de vérifier; mais si l'on veut s'étendre au-delà des frontières, c'est là que les doutes commencent, et que les autorités deviennent plus récusables.

Lorsqu'on étudie les géographes anciens, cette distinction devient nécessaire : elle éclaire du moins une partie de la science; elle nous montre le cercle où commencent les nuages qui l'entourent.

Nous avons, au reste, à regretter qu'aucune carte aussi ancienne que ces ouvrages ne soit parvenue jusqu'à nous : la géographie se trouve ainsi privée de sa plus vive lumière. Il faut, pour qu'une image soit gravée dans l'esprit, que les yeux en aient été frappés. Les cartes seules font bien connaître la situation des lieux, leurs directions, leurs distances, et permettent de suivre la trace des voyageurs qui les ont parcourus.

La plus ancienne carte qui nous ait été laissée par les Romains, est celle qui fut dressée sous le règne de Théodose, deux siècles après celui de Ptolémée. Cet itinéraire, connu sous le nom de Table de Peutinger, indique, dans chaque province de l'empire, toutes les distances qui séparaient l'une de l'autre les différentes stations militaires; mais aucun de ces lieux n'est orienté comme il doit l'être : ils sont tous rangés dans une même direction. Cette carte semble avoir passé à la

filière le monde entier ; et pour y changer de position , il faut sans cesse s'avancer vers l'Occident ou vers l'Orient.

Nous ne devons point juger par là que l'on n'ait eu aucun système sur la véritable situation des lieux au moment où la carte de Théodose fut publiée ; mais nous voyons du moins qu'on n'avait pas cru indispensable d'en faire l'application à un itinéraire dont la publication n'avait pour but que de servir de guide aux armées , en désignant les lieux d'étape qu'elles avaient à traverser pour changer de stations. Une table où les intervalles seuls sont marqués , sans qu'on ait eu égard aux directions , ne résout qu'une partie du problème de la composition des cartes ; et d'ailleurs elle indique plutôt la longueur des routes , en tenant compte de toutes leurs sinuosités , qu'elle ne marque les véritables distances géographiques mesurées d'un lieu à l'autre en ligne directe. Pour communiquer entre deux points que séparent des montagnes ou des torrents , on fait souvent un long trajet sans franchir un grand intervalle.

Cet itinéraire , qui ne doit être consulté qu'avec précaution , ne nous donne donc point une idée assez complète des progrès que la science avait faits : il fut même long-temps perdu pour les siècles suivants ; il avait disparu sous des ruines , et le hasard ne le fit retrouver que treize cents ans après. Un abîme semble nous séparer des peuples anciens : l'Europe perdit la trace d'une partie de leurs sciences et de leurs découvertes quand les inondations des Barbares vinrent tout engloutir ; et le temps ne nous a rendu que quelques débris de ce grand naufrage.

Cependant, ne cherchons point à exagérer nos pertes. Les anciens n'avaient pas les mêmes facilités que nous pour étendre leurs connaissances géographiques en pénétrant dans des régions ignorées. Tous les moyens que le commerce et la civilisation nous donnent étaient impraticables sur une partie du globe. Comment de simples voyageurs auraient-ils pu franchir ces forêts profondes, ces vastes marais, ces chaînes de montagnes au travers desquelles ne s'ouvrait encore aucune communication ? La barbarie des habitants correspondait à cet état sauvage : les étrangers étaient repoussés par des mœurs farouches et inhospitalières ; il fallait attendre qu'elles fussent adoucies de proche en proche par le contact et l'exemple des nations policées, et qu'il se fût formé entre les anciennes et les nouvelles contrées quelques relations faciles.

Les découvertes que les anciens pouvaient faire par des excursions maritimes éprouvaient des obstacles d'une autre nature. Il était rare qu'ils perdissent la terre de vue lorsqu'ils s'étaient embarqués : leur navigation n'avait ni la même sécurité ni les mêmes moyens de direction que la nôtre ; ils étaient même privés de la faculté de s'orienter quand les astres se dérobaient à leur vue ; et ils n'avaient pas comme nous la facilité de déterminer le point qu'ils occupaient sur une mer dont ils n'apercevaient plus les bords.

Quoiqu'il fût alors difficile d'entreprendre sur l'Océan de longues navigations, sans savoir si l'on rencontrerait un rivage, et sans pouvoir toujours compter sur les moyens de retour, il se fit néanmoins plusieurs tentatives hasardeuses ; et l'on peut s'expliquer ainsi la manière dont un grand nombre d'îles ont été peuplées.

Mais ces découvertes, et celles qui furent occasionnées par des naufrages, étaient quelquefois des événements perdus pour les autres peuples. Quand des navigateurs avaient disparu, on pensait que la mer les avait engloutis, et personne ne venait apprendre s'ils avaient été recueillis sur une terre étrangère. La population s'étendait ainsi par degrés sur différentes plages isolées, sans que l'on sût partout ailleurs que la terre habitable s'était agrandie.

Les rivages de la Méditerranée sont ceux que les anciens ont le mieux connus et le plus exactement décrits. La pêche, la piraterie, le commerce, y avaient successivement étendu leur navigation ; la science vint ensuite, et lorsque ces peuples eurent entre eux des communications habituelles, on put faire un corps de doctrine des connaissances géographiques que chacun d'eux avait acquises séparément.

La mer Noire fut moins fréquentée par les anciens, soit qu'elle eût une position plus excentrique, et une navigation plus périlleuse, soit que les peuplades sauvages qui l'entouraient en grande partie rendissent les côtes moins accessibles. Deux expéditions, celle de Phryxus et celle des Argonautes, sont les plus anciennes dont la fable et l'histoire nous aient laissé le souvenir. Toutes deux furent dirigées du Bosphore vers la Colchide, et les navigateurs touchèrent sur différents rivages où leurs noms se sont conservés ; mais il ne reste d'autres traces de leurs entreprises que dans les poèmes qui les ont célébrés. La première navigation dont il nous soit parvenu quelque monument géographique est celle qui fut effectuée par ordre d'Alexandre pour reconnaître toutes les rives du Pont-

Euxin. Arrien , qui en a fait la description quelques siècles après , a tracé avec autant d'exactitude que l'état de la science le permettait alors , la forme de cette mer , et la situation des lieux qui l'environnaient.

Les anciens nous ont laissé le souvenir de deux voyages plus remarquables , entrepris l'un et l'autre sur les côtes d'Afrique : l'un est le voyage de Hannon , l'autre est celui d'Eudoxe. Il est difficile d'indiquer le terme de leurs navigations et de leurs découvertes : cependant , si l'on compare entre eux différents témoignages , on est porté à croire que Hannon , entré dans l'Océan par le détroit des Colonnes d'Hercule , n'a dû s'avancer sur la côte occidentale de l'Afrique que jusqu'au cap Bojador ou au cap Blanc , et qu'Eudoxe , qui en a parcouru la rive orientale , n'a point dépassé le cap des Courants. Les flottes de Salomon , qui venaient chercher à Ophir la poudre d'or et l'ivoire , n'avaient pas été plus loin : elles ignoraient l'existence du cap des Tempêtes. Néanmoins , nous n'affirmerons pas que les anciens n'aient pas doublé ce promontoire. L'audace de quelques navigateurs peut l'avoir entrepris ; et ce que l'habileté des manœuvres n'aurait pas fait peut avoir été secondé par la fortune , par les vicissitudes de la navigation , par la violence même des ouragans qui bouleversent souvent ces parages.

Ce même Alexandre , qui fit explorer les rivages de la mer Noire , eut aussi le projet d'envoyer deux expéditions semblables dans la mer Rouge et dans la mer Caspienne , et il fit tenter la navigation de la mer des Indes. Le voyage maritime de Néarque , l'un de ses

capitaines, est un des plus célèbres de l'antiquité. Néarque sortit de l'embouchure de l'Indus avec une flotte qui avait descendu ce fleuve : il visita les côtes méridionales de la Perse et d'une partie de l'Arabie , parcourut ensuite le golfe Persique , entra dans l'Euphrate , et vint rejoindre le conquérant à Babylone.

On sait que les navires , partis des ports égyptiens d'Arsinoë ou de Bérénice , se rendaient sur la côte occidentale de l'Inde ; mais ils dépassaient rarement le cap Comorin et l'île de Ceylan , si fameuse chez les anciens sous le nom de Taprobane. Ces contrées , qui passaient pour les plus riches du monde , en formaient alors la limite orientale : sa limite , à l'occident , était les îles Fortunées. Bonheur , richesse , ce que les hommes apprécient le plus , semblait relégué aux deux extrémités de la terre.

La navigation s'étendit davantage sur les côtes occidentales de l'Europe. Pythéas , de Marseille , s'éleva dans l'Océan jusqu'à Thulé , que plusieurs géographes ont successivement prise pour l'Islande ou pour les Orcades. D'autres pénétrèrent après lui dans la Baltique ; ils en suivirent tous les golfes , et l'on put reconnaître les côtes méridionales de la Scandinavie ; mais celles du nord étaient inabordables : les mers y étaient soulevées par les tempêtes ou fermées par les glaces. La construction des navires était trop imparfaite pour qu'on essayât de s'y frayer un passage.

Il était réservé à la navigation de mieux faire connaître le monde ; mais pour qu'elle sortît de l'enfance , il fallait faire dans les sciences d'autres découvertes. Les hommes s'éclaircissent lentement : ils ont besoin d'apprendre à voir , et les vérités dont l'évidence nous

frappe aujourd'hui ont été niées pendant plusieurs siècles.

Les différents mémoires dont celui-ci est la continuation n'ont pas tous été lus et insérés au *Bulletin* selon l'ordre et la classification qui leur appartiennent : ils doivent être rangés de la manière suivante :

Mémoire sur la géographie astronomique et physique, lu le 17 juillet et le 4 décembre 1835 ;

Sur la géographie botanique et zoologique, lu le 7 juin 1833 ;

Sur la Palestine et l'Égypte, lu le 6 mars et le 8 mai 1835 ;

Sur la Grèce et les îles voisines, lu le 4 avril 1834 ;

Sur l'Italie, les îles occidentales, l'Espagne et le nord de l'Afrique, lu le 8 novembre 1835 ;

Sur les expéditions des Romains en Grèce, en Orient et dans la Gaule, lu le 5 septembre et le 3 octobre 1834.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

RAPPORT

ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE LA MARINE,

PAR M. TRÉHOUART,

Lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *la Recherche*.

AMIRAL,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, dans un précédent rapport, de l'arrivée de *la Recherche* à Reikiaviig, et de l'installation de la commission scientifique sur ce point. Le 2 juin, M. Gaynard étant pourvu de tous les objets qui pouvaient assurer le succès de l'exploration qu'il était chargé de diriger, je le quittai, et fis route vers le N.-O. de l'île, où je ralliai les bâtiments de pêche. Après être resté quelques jours au milieu d'eux, je me rendis à Dirc-Fiord, afin d'y remplacer mon eau. Le hasard me fit trouver

dans cette baie la galiote hollandaise *le William I^{er}*, commandée par le nommé Jacob Vanculen. Ce capitaine avait l'année dernière pour second le nommé Pierre de Goëde, qui fit au capitaine français Frédérick le rapport que j'eus l'honneur de vous adresser quelque temps après mon retour, et dans lequel il déclarait avoir vu sombrer un brick de guerre français, le 28 août 1833, à quelques milles au large du cap Staalbiërg. Le capitaine Vanculen m'assura avoir souvent entendu parler de ce naufrage à de Goëde, et m'apprit que le bâtiment sur lequel ce marin était embarqué en 1833 était commandé par le nommé Tunus Vandeflet, et que son armateur était M. Hoguedinck, de Wlardingén, petit port sur la Meuse; que ces deux marins n'étaient pas en Islande cette année, mais que, faisant la pêche dans la mer du Nord, il serait facile, à leur retour au mois d'octobre, d'obtenir d'eux de plus amples renseignements.

Après avoir de nouveau rallié les pêcheurs, et m'être assuré que la présence de *la Recherche* n'était pas pour le moment nécessaire au milieu d'eux, je profitai, le 14 au soir, d'une brise favorable, et fis route vers la côte occidentale du Groënland.

Quelques renseignements que j'avais pu me procurer à Cherbourg et à Reikiaviig m'avaient appris que Frédéricktal, que je cherchai inutilement à atteindre l'année dernière, n'était pas un port, mais simplement la résidence de deux frères moraves; que le premier établissement danois situé sur cette côte était Julienshaab; mais que l'abord de ce port était presque toujours impraticable directement, à cause des glaces, et que, pour y parvenir, il fallait remonter jusqu'à Frederickhaab, et ensuite, avec l'aide d'un pilote, re-

descendre la côte par l'étroit espace laissé entre la terre et les glaces.

Ces renseignements, joints à l'espoir que m'avait donné M. de Krieger, gouverneur de l'Islande, de rencontrer à Frederickhaab le capitaine de la marine danoise Graah, qui, plus que personne, était à même de m'éclairer sur les recherches que j'étais chargé de faire, me décidèrent à me diriger directement vers ce dernier point.

Servi par un vent favorable, j'atteignis le méridien du cap Parvell le 21 ; mais de cette époque jusqu'au 29, les vents et les courants contraires ne me permirent de faire que très peu de chemin. Le 30, étant à vingt-cinq lieues au large de Frederickhaab, j'eus connaissance des premières glaces. Je passai toute cette nuit et une partie de la journée du 1^{er} juillet à louvoyer entre deux bancs qui laissaient un espace d'environ deux milles entre eux. Dans l'après-midi, la brise qui s'éleva du nord me permit de faire bonne route à l'est, en prolongeant et laissant à petite distance sous le vent un banc de glaces. La partie du vent moins embarrassée laissait quelques espaces libres.

A huit heures du soir, je fus arrêté par un banc qui, se dirigeant du nord au sud, me barrait la route. Après m'être assuré, du haut des mâts, qu'il se trouvait de l'eau libre de l'autre côté, et que les morceaux de glace n'étaient pas tellement serrés qu'il ne fût possible d'y trouver un passage, je me décidai à franchir cet obstacle, et en moins d'un quart d'heure j'en vins à bout sans accident. Je fis ensuite quelques lieues vers la terre, et rencontrai encore un banc que je ne jugeai pas convenable de franchir au commencement de la

nuît, et je mis en travers dans l'espace libre que je venais de laisser derrière moi.

Le 2, à trois heures du matin, cet espace libre n'existait plus (les bancs de glace s'étaient tellement rapprochés que le bâtiment en était environné de toutes parts, et qu'il devenait presque impossible d'éviter les abordages). En cherchant un endroit plus libre, et traversant à cet effet un banc très serré, *la Recherche* aborda rudement une glace; et quoiqu'elle ne fit pas d'eau, j'eus lieu de craindre, vu la violence du choc, que sa carène n'en fût endommagée. A huit heures du matin, le louvoyage devenant impossible au milieu de tant d'écueils, et la panne impraticable, à cause des porte-haubans que les glaces, sur lesquelles le bâtiment dérivait avec force, menaçaient d'enlever, je pris le parti d'amarrer sur l'une d'elles; mais à peine les hommes qui étaient allés fixer le grappin étaient-ils réembarqués dans le canot pour apporter le bout du grelin à bord, que la glace se rompit en plusieurs morceaux, et occasionna la perte du grelin, dont le canot fut obligé de laisser aller le bout.

Cet accident, dont plusieurs hommes avaient manqué d'être les victimes, me força de rester sous voiles, et pendant toute cette journée tous nos soins furent apportés à éviter les abordages.

Jusqu'au soir, malgré une brise très fraîche, la mer resta belle; mais vers huit heures, nous remarquâmes une boule venant du nord qui dans peu de temps devint très forte. De ce moment, les glaces commencèrent à se mettre en mouvement, et à minuit toutes couraient au sud avec plus ou moins de vitesse. Je jugeai, au remous que plusieurs d'entre elles faisaient, qu'elles

avaient au moins trois ou quatre milles de sillage à l'heure. Cette débâcle de glaces rendit notre position encore plus critique, en augmentant la difficulté d'éviter les abordages que la grosse houle qui régnait eût rendus très dangereux.

Le 3, à midi, la mer devint enfin plus libre, il ne resta plus au large du bâtiment qu'un certain nombre de très grosses glaces, assez espacées pour permettre de naviguer entre elles; mais la partie de l'est resta encombrée de bancs très serrés, dans lesquels je ne jugeai pas convenable de m'engager, et je me décidai à attendre un moment plus favorable pour accoster la terre, dont je n'avais pas encore eu connaissance.

Les 4 et 5, je louvoyai à petits bords sur la côte de cette banquise, m'apercevant avec plaisir qu'elle diminuait sensiblement en largeur. Le 5, à huit heures du soir, j'aperçus la terre à six lieues dans le nord de Frederickhaab; mais, pris de calme, ce ne fut que le lendemain que je pus expédier un pêcheur esquimaux au directeur de cet établissement, pour le prier de m'envoyer un pilote. Dans la soirée du 6, après avoir parcouru le grand nombre d'étroits canaux que forment les îles qui avoisinent le port, *la Recherche* mouilla dans une excellente rade, et à l'abri de tout danger.

Je reçus de M. Moller, directeur de cet établissement, l'accueil le plus bienveillant. Il m'apprit d'abord que M. Graah était à Goodhaab, colonie située à soixante lieues plus nord. Je lui présentai ensuite une lettre de recommandation que M. de Krieger avait bien voulu me donner, et dans laquelle il exposait le but de ma mission. M. Moller ignorait totalement la disparition de *la Lilloise*, et n'avait jamais entendu parler de ce bâtiment. Étant en fréquentes relations avec les au-

tres établissements, et surtout avec celui de Julienshaab, il me donna l'assurance la plus formelle que si quelques renseignements relatifs à *la Lilloise* étaient parvenus sur ce point, il en aurait eu connaissance tout de suite. Ce fait me fut confirmé quelques jours après par l'arrivée de M. Wolf, assistant du directeur de Julienshaab, qui me déclara aussi ne rien savoir sur le sort de *la Lilloise*.

Je priai M. Moller, qu'un séjour de onze années sur cette côte mettait à même de m'éclairer, de me déclarer franchement ce qu'il pensait de la possibilité qu'aurait eu l'équipage de *la Lilloise* de parvenir jusqu'aux établissements danois; et je ne puis mieux vous faire connaître sa manière de penser à cet égard qu'en mettant sous les yeux de Votre Excellence la traduction littérale d'une lettre que M. Moller écrivit à M. de Krieger en réponse à celle que je lui apportai.

« Monsieur le gouverneur, le capitaine Tréhouartm'a prié de vous exposer par écrit ce que je pense de la possibilité que l'équipage du brick *la Lilloise* ait pu se sauver; et c'est par cette raison que j'ai l'honneur de vous déclarer ici que, quoique l'événement ne soit pas vraisemblable, il n'est pas tout-à-fait impossible que quelques hommes de l'équipage de ce brick aient été assez heureux pour parvenir par les glaces jusqu'à la côte orientale du Groënland, surtout s'ils étaient munis d'embarcations légères, des provisions nécessaires, et de vêtements en grande quantité, pour les garder du froid pendant un trajet de plusieurs jours sur les glaces.

« Si quelques uns, de cette manière, avaient été assez heureux pour gagner la terre, il n'est pas impossible qu'ils auraient pu, avec des circonstances favora-

bles, passer en canot le long des côtes jusqu'à Frédéricthal; et il n'y a pas de doute qu'ils auraient trouvé sur cette route plusieurs des habitants de la partie orientale, desquels ils auraient été assistés pour pouvoir continuer leur route.

» A cette occasion, j'ai eu l'honneur de dire à M. le capitaine, qu'il n'y a pas de doute que si les naufragés étaient assez heureux pour parvenir à Julienshaab, ils seraient traités par les employés danois de la meilleure manière, selon les circonstances et les arrangements de l'endroit; et qu'une relation, en ce cas, serait faite tout de suite à la direction royale du commerce du Groënland à Copenhague; et, par elle, à la légation française.

» Quoique je ne doute pas que l'inspecteur du sud du Groënland ne donne de suite des ordres au chef de la colonie Julienshaab, de surveiller s'il se trouve dans son district des traces du bâtiment naufragé, je ne manquerai pourtant pas, par la première occasion, de lui en adresser l'avis, non seulement pour que cet employé puisse, même avant l'arrivée de l'hiver et de la rupture des communications, faire les recherches nécessaires, mais surtout pour qu'il puisse trouver l'occasion, peut-être encore dans cette année, de mettre les habitants de la partie orientale du Groënland, qui visitent la colonie en automne, en connaissance de la perte de *la Lilloise*, et de leur donner les instructions nécessaires, dans le cas où ils feraient eux-mêmes ou leurs compatriotes, quelques découvertes. »

Aussitôt mon arrivée à Frederickshaab, j'écrivis à MM. Graah et Hollebul, l'un directeur et l'autre inspecteur-général du Groënland. Je leur fis connaître le but de ma mission, et les priai de vouloir bien me com-

muniquer leur manière de voir sur l'espoir que nous conservions encore de revoir un jour nos malheureux compatriotes. Je pouvais avoir leur réponse dans douze jours, et je résolus de les attendre. Mais, le 19, ayant appris que ces messieurs avaient quitté Goodhaab, et faisaient une tournée dans le nord qui les mettait dans l'impossibilité de recevoir mes lettres avant la fin d'août, je me déterminai à opérer mon retour en Islande, et priai M. Moller de m'adresser leurs réponses par la première occasion.

L'année dernière fut extrêmement rude sur cette côte : le bâtiment destiné pour Frederickhaab y fut bloqué par les glaces dès le mois de juillet, et forcé d'y passer l'hiver; celui de Julienshaab, après avoir attendu à Frederickhaab, pendant cinquante-cinq jours, que le passage fut ouvert, finit par se perdre avant d'atteindre sa destination.

Je profitai du séjour de *la Recherche* à Frederickhaab pour faire visiter sa carène. M. de Contenson, lieutenant de frégate, et le nommé Le Durier, maître calfat, qui, malgré une température à zéro, plongèrent plusieurs fois, me rendirent compte que l'étrave était fortement endommagée à six pieds au-dessous de la flottaison; qu'une échancrure de plus de deux pieds y avait été faite par la glace, et qu'elle s'étendait en profondeur jusqu'à la râblure, laissant à découvert les abouts des bordages. Dans l'impossibilité de réparer une avarie aussi grave dans un port dénué de tous les moyens nécessaires, je me contentai d'y appliquer un prélat lardé, espérant que le bâtiment, qui n'avait pas fait d'eau jusqu'à ce jour, continuerait à n'en pas faire.

Le 21, je quittai Frederickhaab, laissant à M. Moller le numéro des *Annales maritimes* dans lequel se trouve

insérée la loi qui accorde une récompense à celui qui ramènera en France tout ou partie de l'équipage de la *Lilloise*. Après avoir employé deux jours à traverser la banquise, que je trouvai heureusement peu serrée, je me dirigeai sur l'Islande, et j'atteignis Dire-Fiord le 7 août. Je passai quelques jours dans cette baie, afin de procurer quelques vivres frais à mon équipage; et, le 15, je repris la mer, et rejoignis les pêcheurs, que je ne trouvai plus qu'en très petit nombre sur cette côte, presque tous ayant profité d'un coup de vent du sud pour gagner la partie orientale, et être plus à même d'opérer leur retour à Dunkerque vers la fin du mois.

Le 20, me trouvant seul sur la côte occidentale, je me dirigeai sur Reikiaviig, où je mouillai le 21. M. Gaymard, retardé par la neige, n'arriva que le 28, ainsi que les membres de la commission. Toutes les dispositions pour le départ furent immédiatement prises, et, le 31, la *Recherche* aurait pu mettre sous voiles, sans la violence d'un coup de vent du nord qui ne lui permit de quitter Reikiaviig que le 3 septembre. Contrarié par des vents d'est à l'entrée de la Manche, ce ne fut que le 27 qu'il me fut possible d'atteindre Cherbourg. Pendant cette traversée, l'avarie de l'étrave s'est considérablement accrue; le bâtiment ne fait cependant pas d'eau.

M. Gaymard a exploré cette année, avec la commission scientifique, le sud, l'est et le nord de l'Islande. Ce voyage, long et difficile, dans lequel quatre cent soixante-quatre lieues ont été parcourues, a produit des collections très considérables en histoire naturelle, en objets d'arts et en livres islandais.

Pendant le cours de cette campagne, qui n'a pas été sans dangers réels, le zèle et le dévouement de l'état-

major et de l'équipage de *la Recherche* ne se sont jamais démentis. Comme l'année dernière, M. Miguet s'est occupé d'observations météorologiques ; MM. de Cornulier, de Contenson et d'Éclanches, ont utilement employé leur temps en peignant les glaces sous différents aspects.

La pêche a été bonne cette année. Je n'ai point eu d'actes d'insubordination à réprimer. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte du naufrage du dogre *la Jeune-Française*, et de la rencontre que j'ai faite à Reikiavik du reste de son équipage, que j'ai d'abord recueilli, et ensuite dirigé sur Dunkerque. Le dogre *les Jeunes-Sœurs*, dans un coup de mer qu'il a reçu, a perdu sept hommes qui se trouvaient sur le pont; les reste de l'équipage a été sauvé au moment où *les Jeunes-Sœurs* coulait bas. Ces sinistres, et plusieurs autres dont j'ai entendu parler sans pouvoir les constater, proviennent de l'arrivée trop prompte des pêcheurs sur la côte. Plusieurs s'abordent dans les premiers jours de mars, et, avec des nuits encore longues, sont exposés à essuyer les coups de vent si violents dans ces parages. Il serait donc à désirer que le moment de leur départ de France fût fixé; et, d'après ce que m'ont assuré plusieurs capitaines expérimentés, le 20 mars serait une époque favorable, et tendrait à améliorer la pêche, en empêchant la destruction du frai en même temps que celle du poisson.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

FORMATION D'UN MUSÉE GÉOGRAPHIQUE PRÈS DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 septembre 1836.

1° Il sera formé, par les soins de la commission centrale, un musée géographique où l'on déposera les objets d'histoire naturelle, d'art et d'antiquité, qui auront été offerts par les membres de la Société de géographie, par ses correspondants, par les savants et les voyageurs qui sont en relation avec elle.

2° Les envois qui seront faits pour le musée géographique seront distribués et classés en différentes séries, selon leur nature.

3° Deux membres de la Société seront chargés du classement et de la description de ces objets.

4° Le bibliothécaire de la Société aura également sous sa garde le musée géographique; il tiendra un registre de tous les envois.

5° Le musée sera ouvert, comme la bibliothèque, à tous les membres de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 septembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Warden communique une note sur plusieurs décrets du congrès de la Nouvelle Grenade, qui, dans le but de favoriser l'établissement d'un chemin de fer depuis l'extrémité navigable de la rivière de Chagres jusqu'à Panama, accorde des privilèges à M. Charles Biddle pour le transport des marchandises et des passagers à travers l'isthme de Panama, ainsi que pour l'établissement dans cette contrée de colonies composées de natifs et d'étrangers.

M. Jomard rappelle à cette occasion les travaux de M. Paredès pour établir une ligne de communication entre les deux Océans, et ses démarches pour obtenir de semblables privilèges.

Le même membre annonce qu'il vient de se former à Mexico une société archéologique, dont le but est de faire explorer les antiquités de l'Amérique centrale. Renvoi de cette communication au comité du *Bulletin*.

M. Alexandre Rosetti présente à la Société, de la part de M. Charles Rosetti, une carte manuscrite en langue française, de la Valachie et de la Moldavie, réduite de la grande carte levée et publiée en valaque, en 1831, par les officiers de l'état-major russe : l'auteur y a ajouté les forêts, montagnes, et il a corrigé la nomenclature des noms de lieux. M. Alexandre Rosetti prie la Société de vouloir bien se faire rendre compte de cette carte. M. le capitaine Peytier est chargé d'en faire un rapport.

M. Roux de Rochelle soumet à la délibération de l'assemblée plusieurs articles sur la formation d'un musée géographique dont il avait présenté et développé le projet dans les dernières séances : ces articles sont mis en discussion et adoptés. (Voir page 189.)

La nomination de deux membres chargés du clas-

sement des objets qui pourront entrer dans cette collection est remise à une autre époque.

M. d'Avezac lit une note géographique et historique sur le Daoumeh.

Séance du 16 septembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard communique une lettre de M. Vidal, datée de Marseille, dans laquelle il demande les instructions de la Société, pour le guider dans ses nouvelles explorations en Orient. M. Vidal se propose de suivre les traces du colonel Chesney, commandant de l'expédition anglaise de l'Euphrate. Des questions seront adressées à M. Vidal.

Le même membre annonce l'arrivée à Paris de M. Frédéric Waldeck, avec une nombreuse collection de dessins des monuments de l'Amérique centrale, et spécialement de ceux de Palenque et de la presqu'île de Yucatan.

M. d'Avezac communique l'extrait d'une lettre de M. T. Wright, qui lui annonce que désormais il notera avec soin toutes les anciennes cartes et les documents géographiques que ses recherches dans diverses bibliothèques d'Angleterre pourront lui faire découvrir. M. Wright annonce aussi qu'il publiera, de concert avec M. Francisque Michel, divers poèmes anciens sur les voyages de Saint-Brandan.

M. le secrétaire lit ensuite pour M. le vicomte de Santarem un mémoire additionnel à sa lettre à M. de Navarrete sur les voyages d'Améric Vespuce. Ce mémoire est renvoyé au comité du *Bulletin*.

M. Warden communique différentes notes extraites

des journaux de Monrovia sur la situation des divers établissements américains, fondés sur la côte occidentale d'Afrique. Il communique également une note sur la nouvelle expédition du capitaine Back dans les régions arctiques. Renvoi au comité du *Bulletin*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par l'*Académie royale des sciences de Berlin* : Mémoires de cette Académie, année 1852, 2^e partie, et année 1854. — Par *M. Rienzi* : Description de l'Océanie; tome 1^{er} et 14 livraisons du tome II, in-8°. — Par *M. Gaubert* : Traité des causes primordiales géographiques et historiques; 1 vol. in-18. — Par l'*Académie de Caen* : Mémoires de cette Académie pour 1836; 1 vol. in-8°. — Par *M. le baron de Hammer* : Weber Capitan Halls Duch : Schloss hainfeld; in-4°. — Par la *Société médico-botanique de Londres* : Address of earl Stanhope, for the anniversary meeting january 16, 1836; in-8°. — Par les auteurs et éditeurs : Plusieurs numéros des Nouvelles Annales des voyages, du Journal de la marine, de la Bibliothèque de Genève, du Journal asiatique, du Journal de l'Institut historique, du Bulletin de la Société élémentaire, du Journal des Missions évangéliques, du Mémorial encyclopédique, des Annales d'agriculture de la Charente, de l'Institut et de l'Écho du monde savant.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ÉTABLISSEMENT GÉOGRAPHIQUE
DE BRUXELLES.

MESSIEURS,

Vous m'avez invité à vous rendre compte de l'état du Musée géographique de Bruxelles; je vais m'acquitter de cette tâche et entrer dans les développements qu'il me paraît mériter.

Bruxelles renferme une institution d'une nature toute spéciale, dont, je crois, on ne trouve l'analogue nulle part, et d'autant plus remarquable que c'est un établissement privé, et que la Belgique ne compte pas parmi les grands États de l'Europe. Les sciences géographiques sont l'objet principal et la base de l'institution; mais les sciences naturelles y sont associées d'une ma-

nière presque intime. Sous un autre rapport, l'établissement de Bruxelles présente une singularité, c'est qu'il est à la fois, et un dépôt, un conservatoire des productions de la géographie, et un centre d'élaboration, où des cartes et toutes sortes de travaux géographiques se composent, se gravent et s'impriment; et enfin le même lieu rassemble encore une école nombreuse au sein de laquelle se forment des géographes en état de lever une carte, de la construire et de la rédiger, avec des dessinateurs et des graveurs de géographie. Tout ce *Musée* est l'ouvrage d'un simple particulier, M. Philippe Vander Maelen, membre des Académies royales de Bruxelles et de Turin, de la Société de géographie de France, et des Sociétés géologiques de Londres et de Bruxelles. Il faut entrer ici dans quelques détails pour faire apprécier le mérite et l'utilité de l'institution et pour en faire connaître toutes les branches.

En sortant de Bruxelles par la porte de Flandres, à droite, entre la petite Senne d'une part, et le canal de Charleroi de l'autre, est un vaste enclos orné de jardins et de constructions. L'entrée extérieure est sur le quai du canal; les jardins longent la route de Gand et la rivière. Un bâtiment spacieux, long de 95 pieds sur 77 pieds, s'élève non loin de celle-ci : il a trois étages : le rez-de-chaussée, où sont le musée, la bibliothèque, la salle de lecture et les ateliers de gravure lithographique, etc.; le *premier étage*, renfermant la salle d'instruction, les archives, les manuscrits, les salles des dessinateurs; et l'*étage souterrain*, contenant les imprimeries lithographiques distribuées dans cinq grandes salles, un laboratoire, et toutes les pièces nécessaires pour desservir l'imprimerie : je ne parle pas

ici des bâtiments des serres, qui occupent un emplacement encore plus spacieux, et qui ont aussi des pièces souterraines.

Les jardins sont plantés dans le genre des jardins chinois, disposés de la manière la plus pittoresque, et ornés de grandes pièces d'eau qui serpentent tout autour. On y voit en pleine terre des pivoines de la Chine et du Japon, parfaitement acclimatées, avec une foule de *magnolia*, d'*azalea*, de *kalmia*, de chênes et noyers du nouveau continent, qui ne sont pas le moindre ornement du lieu; des espèces nombreuses d'Amérique et d'Asie y viennent à fleur. Les plantes aquatiques étrangères occupent une pièce d'eau particulière. Deux jardins d'école ont été ménagés; l'un est distribué d'après la méthode de Linné, l'autre sera rangé par familles naturelles. La botanique et la physiologie végétales sont enseignées ici gratuitement, en présence d'un jardin de naturalisation qui renferme des richesses dont les plus beaux établissements publics pourraient se glorifier. Nous reviendrons, à la fin de ces observations, sur ce que les serres ont de particulier.

Outre les serres et le bâtiment principal, plusieurs points de vue pittoresques contribuent à la décoration du jardin, les eaux, les groupes d'arbres étrangers à port et feuillages variés, les pelouses, enfin une sorte de petit temple qui s'élève à gauche près de la route de Gand.

L'établissement qu'a conçu M. Vander Maelen était une sorte de création et n'avait pas de modèle. Il a donc pu y introduire des éléments nouveaux, même des parties que l'habitude et la routine seules empêchent encore de rattacher au domaine de la géographie. Assurément le fondateur est loin de penser que toutes les

connaissances rentrent dans le cercle de la géographie ; mais , arrivé au premier tiers du XIX^e siècle , après les principes émis par plusieurs esprits élevés et avancés , il était autorisé à considérer la géographie comme ayant cessé d'être une *science de mots*. Il a pu étudier en quoi consistait la philosophie de la science , et , en attendant qu'une haute intelligence vienne jeter les bases d'une géographie philosophique , il a pu chercher à rassembler tous les éléments positifs qui s'y rapportent ; sans admettre rien d'étranger , mais aussi sans exclure aucune des parties constituantes et essentielles. Considérée sous ce rapport , l'institution belge apparaîtra sous son vrai jour aux yeux des savants et des géographes éclairés , et , je n'en doute point , méritera leur approbation.

Ces réflexions préliminaires n'étaient pas inutiles pour prévenir une objection qui se présente au premier abord. En effet , beaucoup de branches diverses font partie de l'établissement , et on pouvait craindre quelque confusion , ou bien quelque empiètement sur le domaine des autres connaissances ; mais on peut classer toutes ces branches sous trois chefs seulement. Voici ces bases fondamentales : 1^o la *géographie* proprement dite et la topographie ; 2^o l'*ethnographie*, l'*anthropologie*, la statistique et l'histoire ; 3^o les *productions naturelles* des diverses parties du globe , rangées , soit géographiquement (ou par climats) , soit d'après les méthodes de classification.

Ainsi , tout ce qui regarde les formes extérieures du globe terrestre , ou la *géographie pure* ; ce qui a trait aux familles humaines répandues sur le globe , ou l'*ethnographie* ; et ce qui concerne les trois règnes de la nature , ou l'*histoire naturelle* considérée sous les rap-

ports géographiques , telles sont les trois grandes divisions générales auxquelles je rapporterai les objets qui composent l'établissement de Bruxelles, quoiqu'ils ne soient pas rigoureusement placés et distribués de cette manière, peut-être à cause de l'exigence des localités.

Première partie. La principale pièce où sont conservées les productions géographiques est celle de la bibliothèque des cartes, appelée aussi *mappothèque* à cause de sa destination : ce nom, proposé jadis par le savant baron de Zach, pourrait être adopté pour toute collection de cartes. Une multitude de tablettes mobiles reçoivent les meilleures cartes françaises, anglaises, allemandes, russes, polonaises, danoises, italiennes, portugaises, américaines, etc. ; il n'est pas nécessaire d'en faire l'énumération. Les grands ouvrages à figures, les voyages de circumnavigation les plus récents, les atlas maritimes, les atlas célestes, les atlas de géographie ancienne, historique, sacrée, ecclésiastique, remplissent la bibliothèque ; les cartes de géographie physique et d'orographie, les cartes minéralogiques, géologiques, phytographiques, zoologiques, les cartes statistiques et industrielles, les cartes militaires et de tout genre garnissent les tiroirs de la mappothèque ; enfin, le fondateur n'a pas oublié les *cartes-relief*, espèce de cartes si utile pour l'instruction.

Au milieu de la salle est un globe terrestre de la plus grande dimension ; on l'a comparé au globe de Cornelli, aujourd'hui à la Bibliothèque-Royale. Il en approche, en effet, pour la grandeur ; celui-ci a 34 pieds 6 pouces 6 lignes de circonférence, et le globe de M. Vander Maelen a près de 10 mètres, 30 pieds. L'enseignement géographique dont j'ai parlé est théorique et pratique ; il se compose de cours gratuits et d'une

école pratique qui reçoit cinquante à soixante élèves (1), âgés de quatorze à dix-huit et vingt ans : ceux-ci sont réunis dans une vaste salle où ils s'occupent, selon leur degré d'avancement, à copier des cartes, à les réduire, à les construire, à les projeter. Lors de ma visite, deux étaient occupés à porter, sur la nouvelle carte de la Belgique en neuf feuilles, toutes les lignes de chemins de fer adoptées et en cours d'exécution, avec les études et les profils. Les uns dessinent à la plume, les autres au pinceau; ceux-ci colorient les cartes, ceux-là écrivent la lettre; ces dessins sont exécutés avec une finesse et une pureté remarquables. On dessine sur le papier; on dessine et on grave sur la pierre lithographique; toutes les planches achevées sont portées à mesure aux presses dont j'ai parlé, et l'imprimerie est alimentée et entretenue avec une extrême activité. Je reviendrai sur les produits qui sortent des presses de l'établissement.

Deuxième partie. La seconde division de l'établissement n'est pas aussi complète que la première; mais c'est déjà une chose louable que d'avoir commencé à rattacher à la géographie une de ses branches les plus utiles. Tout ce qu'on fait pour connaître les formes du globe et ses productions ne doit-il pas, en effet, aboutir à l'homme? L'état de la société humaine n'est-il pas l'objet final de la géographie? n'est-ce pas là ce qui donne à la science toute son importance et sa dignité, et lui méritera un jour l'un des premiers rangs parmi les connaissances humaines? Connaître l'homme plus ou moins civilisé, plus ou moins barbare; ses tribus et ses races, sa physionomie physique et morale; ses

(1) On m'a dit que le nombre avait été porté jusqu'à cent.

arts, ses ouvrages, ses institutions, voilà le but que la science doit atteindre un jour, et il est dans sa destinée d'y arriver, puisque des esprits distingués, des intelligences supérieures, lui ont marqué ce but dans l'espace..... Et comme le progrès est aussi dans la destinée de l'homme, qu'il doit faire autant de pas, et plus peut-être qu'il n'en a déjà fait, l'histoire doit venir au secours de la géographie, lui apprendre par le passé quelles sont les chances de l'avenir, et lui enseigner à mieux décrire le présent. C'est sans doute pour cela que le musée géographique de Bruxelles renferme, avec les objets ethnographiques, quelques monuments anciens appartenant à divers âges, quelques pièces d'archéologie, même quelques médailles. Plus loin sont des armes, des ustensiles, des outils, des instruments de plusieurs peuples sauvages, des objets de vêtement et de toilette, etc. L'homme lui-même figure dans la collection par quelques crânes appartenant à diverses races. Il faudra encore bien des soins pour rendre cet ensemble utile; et, il faut le dire, ce n'est là qu'un faible commencement de musée anthropologique et ethnographique, mais c'est le noyau de la collection; on devra y joindre aussi une série de portraits, de peintures dignes de foi, faites par les voyageurs, et encore de figures en relief; car l'on sait que beaucoup de peuplades à peu près barbares ont eu et ont encore assez d'industrie pour représenter ainsi, en bois, en terre et en matières diverses, leur propre physionomie: tant les arts d'imitation sont partout naturels à l'espèce humaine!

Les peuples de l'Europe civilisée sont trop connus sous ces rapports pour introduire dans la collection

ethnogéographique leurs arts et leurs portraits. Mais le géographe doit une attention toute particulière à l'étude de leur population, à l'énumération des ouvrages de leur industrie, à la description statistique et cadastrale des royaumes et des provinces. M. Vander Maelen a donné tous ses soins à une statistique pareille de la Belgique. Aucun pays peut-être, ou du moins aucun particulier n'a rassemblé autant de documents authentiques, autant d'observations de détails et de résultats numériques, qu'il y en a de réunis dans son établissement. Pour les obtenir, il s'est donné la peine de composer des tableaux multipliés, tout prêts à remplir, et qu'il a fait circuler partout. Les réponses lui sont parvenues avec exactitude; ses tableaux ont été remplis par les bourgmestres et les officiers civils. Il a recueilli ainsi une quantité immense de documents officiels sur la population, sur le cadastre, sur l'agriculture, sur l'industrie et le commerce, sur l'hydrographie, sur les routes, les canaux et les voies de communications, sur les productions indigènes, enfin sur l'état de l'instruction. Des notes moins authentiques, mais non moins nombreuses, sont rassemblées chaque jour sur différents pays de l'Europe. A cet effet, une vaste correspondance a été ouverte avec l'Allemagne, la Suède, la Norvège, la Hollande et tout le nord de l'Europe, la Russie, la Prusse, la Bavière et l'Italie. Les sociétés savantes ont contribué à l'enrichir; cette masse de renseignements manuscrits forme à elle seule une sorte de bibliothèque. C'est à leur aide que l'établissement a publié ses neuf dictionnaires géographiques spéciaux pour chaque province de la Belgique, grand ouvrage dont la forme est peu scientifique, mais commode et

facile à consulter, et n'en renferme pas moins une foule de notions exactes qui n'existent pas ailleurs, ou qui sont éparses.

Troisième partie. Cette branche de l'établissement est, en petit, un musée complet d'histoire naturelle, du moins pour sa destination; il se partage en deux: 1° les collections des trois règnes rangées dans la principale salle du musée, grande galerie éclairée par en haut, longue de 65 pieds environ; 2° les serres et jardins pour les plantes vivantes. — *Géologie et minéralogie.* Les roches sont distribuées et graduées suivant l'ordre des transitions d'après Werner; les minéraux, suivant la méthode de Haüy. Les échantillons avec les fossiles de toute espèce; les roches avec empreintes de végétaux et animaux de tous pays; les roches volcaniques, etc., forment peut-être 7 à 8,000 pièces, toutes soigneusement étiquetées, et disposées avec clarté, ordre et élégance; il faut y joindre une série de modèles de cristaux minéraux. — *Zoologie.* Les différentes branches du règne animal sont représentées ici par un grand nombre d'espèces; plusieurs quadrupèdes entiers figurent dans la collection, ainsi qu'une certaine quantité de squelettes de mammifères. Il y a aussi des oiseaux et des reptiles; les animaux invertébrés y abondent, principalement les insectes, les papillons, les crustacés, les coquilles, les oursins, les polypiers, etc., provenant de toutes les parties du globe; on cite beaucoup d'objets rares dans cette collection. — *Phytologie.* La principale partie de la collection du règne végétal est vivante dans les jardins et les serres; cependant le musée renferme une collection de fruits qui n'est pas à dédaigner; plus, un herbier de 3,000 espèces qui augmente tous les jours.

J'ai déjà parlé des jardins en commençant, venons aux magnifiques serres; elles sont au nombre de trois : la grande serre, la serre basse, la serre ronde; les deux premières n'ont pas moins de 93 pieds de long; les plantes rares y sont si multipliées (mais avec ordre), qu'elles pourraient remplir aisément un emplacement double de longueur; chacune d'elles est divisée en deux par une cloison vitrée qui sépare deux températures; l'une de serre chaude, l'autre de serre tempérée d'environ 12 degrés. La grande serre a 25 pieds de haut et 22 de large; la serre basse a 9 pieds et demi de haut et autant de largeur. Ce n'est pas le lieu de faire la nomenclature de toutes les espèces et variétés de *camelia*, des *melaleuca*, des *banksia* de la Nouvelle - Hollande, des *metrosideros*, des *eucalyptus*, des *araucaria*, des *protea*, des *epimedium* du Japon, etc., qui enrichissent les serres tempérées; ni des plantes plus rares qui remplissent les deux serres chaudes, telles que les *palniers*, les *zamia*, les *chamærops*, les *musa*, les *arum*, les *pandanus*, les *bromelia*, les *strelitzia* surtout; les *urania*, les *dracæna*, qui ont donné fleur et fruit, le *crinum* du Brésil, le *tamus* du Mexique et un de plus de deux pieds de grosseur; les *cycas*; les plus beaux *cactus*, au nombre de 300; les *cereus*, les *opuntia*, le *littæa*, dont la hampe a donné 1,200 fleurs il y a deux ans; les *dillenia*, les *ardisia*; les *calanthe* de la Chine, les *clerodendron*, les *tillandsia*, et une multitude d'autres genres de toutes les parties du monde, dont les uns sont tout-à-fait nouveaux, et les autres comptent plusieurs espèces nouvelles. Ces serres contiennent donc beaucoup de plantes entièrement inconnues; elles proviennent de fruits qui arrivent de l'Amérique et qu'on fait germer

avec succès dans l'établissement à force de soins minutieux, en imitant la température et en quelque sorte le climat indigène du Mexique, ou du Chili, ou du Brésil. Dans le nombre sont une foule d'orchidées, remplissant une petite serre spéciale, qui produisent des fleurs d'une forme étrange et jusqu'ici non décrites. Outre les gros tuyaux d'eau chaude entretenus au bas de la serre, on a ménagé, dans la partie supérieure, des tuyaux où l'eau est maintenue bouillante, et percés de pores très petits, par où sort une vapeur chaude ou fine rosée, qui se répand sur les feuilles des plantes comme une poussière humide. J'ai observé là le thermomètre de Réaumur ; il y marquait 20 degrés. On admire ces ingénieuses dispositions qui rendent en quelque sorte leur patrie aux plantes tropicales. Qui les visite voyage, et c'est en quelque sorte de la géographie vivante. Les jeunes plantes y sont dans la mousse ; on a poussé la recherche jusqu'à établir des rochers et de vieux troncs où les plantes, suivant leur nature, rampent, grimpent ou s'attachent. On estime le nombre des plantes à 15 ou 20,000.

Les jardins de M. Vander Maelen sont parvenus à cet état de prospérité, en partie par le zèle intelligent de plusieurs anciens élèves de la maison, qui sont aujourd'hui établis au Mexique, et qui ont aussi les instructions de l'administration publique. Le magnifique Jardin-des-Plantes de Bruxelles, établissement du premier ordre, est enrichi par des relations du même genre ; on sait qu'il rivalise avec les plus beaux de l'Europe. En Belgique, le progrès des établissements d'horticulture est tel qu'ils donnent lieu, qui le croirait ? à un commerce de 8 millions et plus.

On doit savoir gré à M. François Vander Maelen, le

frère du fondateur, et sous la direction duquel est placée la partie botanique, du zèle ardent et éclairé qu'il prodigue à l'entretien des serres et des jardins; car cette branche ajoute beaucoup à la richesse de l'institution.

Un enseignement y a été joint, gratuit comme les autres; il consiste en leçons de physiologie végétale et de naturalisation des plantes: c'est une école expérimentale d'une utilité incontestable. Pour ne rien omettre, je mentionnerai ici en passant le dessin des plantes et des fleurs dont s'occupent une partie des élèves de la maison; ils apprennent à dessiner et à colorier les fleurs, d'après la nature, sur le papier et sur la pierre lithographique; l'établissement même publie une série de *tableaux méthodiques du règne végétal*.

L'instruction gratuite donnée dans l'établissement comprend plusieurs branches dont je n'ai pas parlé, savoir: 1° l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre; 2° le dessin du paysage; 3° les éléments de physique (1), d'histoire naturelle minérale et animale; 4° la gravure des cartes.

Tel est en aperçu le tableau de l'institution géographique: elle fait honneur au pays qui l'a vue naître, autant qu'à M. Ph. Vander Maelen. Quoique loin d'être arrivée à son terme, elle est déjà assez florissante pour mériter les égards et l'attention du public. Après six ans seulement d'existence, elle a produit plus d'un élève distingué et un grand nombre de publications dont les dernières surtout se recomman-

(1) Les sciences naturelles ayant besoin du secours de la physique, on donne des leçons de cette science, et l'établissement possède une collection d'instruments.

dent par la correction et l'exactitude, et sont très supérieures aux premières sous ces deux rapports.

Je ne citerai ici que la carte des rives de l'Escaut occidental, les dictionnaires géographiques spéciaux des neuf provinces de la Belgique (1), le plan géométrique de Bruxelles, par l'ingénieur du cadastre de la province de Brabant, le plan des environs de Bruxelles, en neuf feuilles, par le professeur H. Perkins (tous deux en publication), cartes dont la pureté et l'exactitude géométrique ne laissent rien à désirer; puis des globes d'une dimension inusitée, qui ont le grand avantage d'épargner une multitude de cartes différentes; sorte d'atlas universel où toutes les contrées sont à une même échelle, toutes également distinctes, et toutes avec leur figure vraie et leur véritable dimension; les plus grands de ces globes ont jusqu'à 2^m,50 ou 7 pieds 8 po. 6 l. de circonférence.

L'établissement de Bruxelles (indépendamment de sa partie purement commerciale que je n'ai pas ici à examiner) acquiert beaucoup de choses par voie d'échange; c'est ce qui donne l'explication de son progrès rapide. Les établissements publics, les géographes, et tous ceux qui auraient des doubles, trouveront là une facilité précieuse pour avoir sans frais les publications de la maison; elle accepte les plantes et les objets d'histoire naturelle et de curiosité archéologique, aussi bien que les cartes et les diverses productions littéraires et scientifiques relatives à la géogra-

(1) L'un de ces dictionnaires, celui de la province de Liège, publié en 1831, renferme un extrait de la correspondance étrangère de l'établissement en différentes langues, et plein d'intérêt. La France y figure peu. En tête du volume sont des réflexions judicieuses sur l'état de la science et sa destination.

phie. Je renvoie pour les détails à une notice de M. Drapiez qui a paru cette année, in-18, à Bruxelles.

Conclusion. Si les développements qui précèdent ont atteint le but que je m'étais proposé, et donné une idée juste du musée géographique de Bruxelles, on sera porté à conclure avec moi que cet établissement naissant mérite les encouragements des amis des sciences, et en particulier ceux des sociétés de géographie, qui doivent sans doute voir avec intérêt une sorte de palais élevé à la science qu'elles cultivent (1). Il est également utile et honorable aux institutions fondées pour le progrès des connaissances de s'entr'aider mutuellement par des communications libérales et suivies; c'est même à cette condition seule que les peuples civilisés parviendront à une entière et exacte connaissance du globe, des races qui l'habitent et des productions qui couvrent sa surface ou qu'il enferme dans son sein. La Société de Paris surtout verra avec satisfaction qu'un musée analogue à celui qu'elle vient de voter existe déjà dans un pays voisin, et elle s'applaudira d'avoir adopté la pensée féconde de notre honorable collègue M. Roux de Rochelle.

Principales publications de l'établissement.

Atlas de l'Europe, en 165 feuilles, à 1:1,600,000.

Atlas universel de géographie politique, statistique, etc., en 400 feuilles, à 1 ligne pour 1900 toises.

Carte industrielle et administrative de la Belgique,

(1) Voir les dessins pittoresques et les plans insérés au *Dictionnaire géographique de la province de Liège*.

en 4 grandes feuilles, renfermant l'hydrographie, les mines, les carrières, les routes, etc.

Carte industrielle et administrative de la Hollande, en 4 grandes feuilles.

Carte des rives de l'Escaut occidental.

Carte des environs de Bruxelles, par M. H. Perkins, d'après les documents du cadastre, en 9 feuilles, à 1:10,000.

Plan géométrique de la ville de Bruxelles, par M. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre, en 4 feuilles, à 1:2500, assujetti aux opérations géodésiques.

Carte topographique des frontières belges et hollandaises, d'après les documents du colonel Van-Gorcum, en 12 feuilles.

Suite de cartes muettes et écrites pour les écoles.

Globes terrestres de 2^m,50, de 1^m,50, et de 1 mètre de circonférence, montés diversement et exécutés avec soin par des moyens mécaniques qui permettent de les livrer à un prix modéré.

Dictionnaires géographiques spéciaux des neuf provinces de la Belgique, rédigés d'après des matériaux authentiques, par le docteur Meisser; 9 volumes grand in-8°, à 2 colonnes, accompagnés de tableaux; on y trouve des notions sur toutes les parties de la géographie physique et de la géographie politique.

On passe ici sous silence un grand nombre d'autres productions exécutées et publiées dans l'établissement, sur la population, l'industrie, le commerce et l'administration de la Belgique, ainsi que sur l'art militaire et sur les sciences naturelles.

N. B. L'établissement est administré par MM. Philippe et François Vander Maelen, et M. Dubois, capitaine du génie, ancien élève de l'École Polytechnique.

Les personnes attachées à l'établissement sont MM. le docteur Meisser, professeur de géographie physique et ethnographique à l'Université libre, chargé de la rédaction et de la correspondance; M. Scheidweiler, professeur de botanique et de physiologie végétale; le docteur Marinus, professeur d'hygiène; M. Lacourt, chargé des pièces d'anatomie comparée; M. Alex. Parys, chargé de la classification des insectes, à quoi il faudrait encore ajouter quatre ou cinq autres professeurs ou employés principaux. M. Galeotti, élève naturaliste de l'établissement, voyage au Mexique. Plusieurs autres en sont revenus avec de riches moissons de découvertes.

JOMARD.

10 novembre 1836.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

Extrait d'une lettre de M. A. Boué, membre de la Société de géographie.

M. Boué commence par faire remarquer que la géographie même de cette contrée est mal connue; que toutes les cartes, même les meilleures, sont d'une insuffisance et d'une inexactitude extraordinaires; qu'une foule de localités sont oubliées ou mal indiquées; que bien des routes y sont mal tracées, bien des rivières oubliées, comme par exemple la branche occidentale de l'Ibar supérieur, le cour inférieur de l'Égridère et celui de la Sukova; enfin, que la configuration des montagnes et des plaines est quelquefois tellement

fautive, qu'elle semble n'avoir été tracée que d'après l'imagination du dessinateur. Il donne ensuite les renseignements suivants sur cette contrée.

« Le milieu de cette chaîne centrale de la Turquie, dit-il, que tous les géographes figurent comme la partie la plus élevée, est, en général, la plus basse, et la portion occidentale du Rhodope a presque la hauteur des plus hautes sommités de la chaîne centrale. La géologie des chaînes turques semble être telle, qu'il n'est guère possible de séparer le Despoto-Dagh (Monts des Ecclésiastiques, à cause des couvents qui y sont) d'avec la chaîne centrale. Si les Alpes proprement dites sont composées de plusieurs chaînes, elles sont presque toujours dans un certain ordre; au contraire, les Alpes turques paraissent avoir été morcelées par divers phénomènes particuliers, de manière qu'elles forment bien plutôt plusieurs chaînes isolées qu'une seule crête.

» La partie occidentale de la chaîne centrale ou le *Tschardagh* (Skordus des anciens) est la portion la plus élevée, et s'étend depuis Uskub ou Kacsanik jusque vers Alessio ou Scutari; elle court presque N.-E. S.-O., et commence à l'est sans contre-fort par la pyramide de Liubeten, à l'ouest de Kacsanik. C'est une chaîne composée de schistes cristallins, surtout talqueux ou micacés, avec des couches courtes de calcaire compacte ou grenu, et des roches riches en feld spath. Vue des plaines albanaises, elle a toutes les apparences d'une chaîne alpine, à coupoles et cimes çà et là pointues, et à petites plaques de neige, même au gros de l'été. La hauteur des plus hauts sommets peut atteindre 7,000 ou même 8,000 pieds.

» La partie orientale de la chaîne centrale, l'Hœmus

ou les Balkans, forment une muraille continue depuis Sophie jusqu'à la mer Noire; elle s'abaisse à mesure qu'elle s'avance vers l'est; la partie occidentale, ou la plus élevée porte le nom de grand Balkan. Cette chaîne paraît surtout composée de roches primaires, ou ce qu'on appelle le terrain intermédiaire ancien, qui au sud s'associe avec des schistes cristallins, tandis qu'au nord il y a de grands contre-forts, en grande partie de molasse.

» Un peu plus de 3,000 pieds pourra bien être le maximum de hauteur de la partie occidentale de cette chaîne, à contours bien plus doux que le Tschardagh.

» La partie moyenne de la chaîne centrale s'étendant de Kacsanik à Sophie, n'est véritablement qu'un assez haut plateau, supportant çà et là des montagnes peu élevées ou des monticules. Le sol schisteux primaire (intermédiaire des auteurs), avec des masses calcaires, domine, et il y a aussi des gneiss et des granites dans certaines chaînes, ainsi que des roches doléritiques et des trachytes. Ces derniers paraissent former en particulier les sommités les plus élevées de cette partie de la chaîne centrale, l'*Orbelus* des anciens, qui serait situé un peu au nord de la route qui conduit d'Egri-Palanka à Kostendil ou Ghiustendil. L'aspect général de ces montagnes a un caractère tout particulier, par la quantité des cônes doléritiques ou des cimes plates et carrées de trachyte ou de calcaire, ainsi que par ses vallées-plaines. Je ne crois pas être loin de la vérité en assignant à ces montagnes un maximum de hauteur de 2 à 3,000 pieds, et en donnant 4,000 pieds à l'*Orbelus*, protubérance exceptionnelle dans cet assemblage de petits chaînons, courant les uns environ N.-S., et les

autres N.-O. S.-E., ou O.-N.-O. à E.-S.-E. Le plateau a peut-être 2,000 pieds d'élévation.

» Un fait bien curieux, c'est la facilité avec laquelle on traverse ces montagnes sans avoir presque à franchir aucun col. Ainsi, au sud de la vaste plaine alluviale et tertiaire de Kossova ou de Pristina, le partage des eaux se trouve sur un très petit plateau au sud de Babuch, qui s'élève au-dessus de la vallée de 50 à 60 pieds tout au plus, et au sud le lit du Pepentz, situé dans une de ces fentes environ N.-S., si fréquentes en Turquie, conduit le voyageur, par un faible plan incliné insensiblement, dans le bassin tertiaire du Vardar ou d'Uskub. D'un autre côté, on peut se rendre de Radomir ou de la plaine marécageuse du Strymon supérieur (en turc Karasu) dans la vallée du Sukova et à Scharkoë, en Bulgarie, presque sans passer un col; de Radomir, on monte insensiblement à Grlo ou Gerlo; une petite fente y donne passage à travers une crête de molasse redressée par des dolérites; puis on traverse une élévation insignifiante de molasse pour n'avoir plus qu'à descendre jusqu'à Scharkoë et au Danube, au moyen de plusieurs défilés ou fentes et de petits bassins. La route de Kamonava à Vrana, et surtout celle de Pristina à Vrana, ne passe presque sur aucune hauteur qu'on puisse appeler montagne ou col de montagne.

» La chaîne centrale de Turquie se subdivise donc en une haute muraille occidentale et en une basse muraille orientale, dont la plus grande largeur n'exige jamais plus d'un jour de route pour être franchie, et dont le passage est facilité singulièrement par des fentes courant souvent environ N.-S. Entre ces deux murailles est un plateau avec diverses très petites murailles qui ne font guère masse, et sur le bord méridional duquel

se trouve, au centre, la position importante et assez élevée de l'Orbelus, point de partage des eaux du Vardar et du Strymon, et clef de la route joignant la Turquie sud balkanique, ou la Romélie, avec la Macédoine supérieure et l'Albanie.

» Le Despoto-Dagh, ou Rhodope des géographes, est une chaîne bien plus large que la chaîne centrale; elle commence à Dubnicza, Rilo et Djumaha, et s'étend de N.-E. à S.-E., ou de O.-N.-O. à E.-S.-E. à la mer de Marmara, et continue en Asie-Mineure sous le nom de Taurus. La partie occidentale, qui porte les divers noms de *Rilo Planina*, *Samahov Planina*, *Stanimak Planina*, etc., et qui comprend le Perin-Dagh, situé au S.-E. de Djumaha, est la plus élevée; elle atteint certainement au-delà de 6,000 pieds; les plus hauts points peuvent bien aller à 7,000 pieds, et vue de loin elle fait un effet imposant, présentant extrêmement peu de bas contre-forts alluviaux ou tertiaires, au nord, et descendant plus insensiblement à la mer Egée. Cette chaîne diminue de hauteur à mesure qu'elle s'avance plus vers l'est.

» Près du couvent de Rilo, un entrelacement de granite et de calcaire rappelle les accidents de Glentilt en Écosse, de Brévig en Norwége, ou d'Auerbach sur le Rhin.

» Cette chaîne, en général très boisée, à sapins et mélèzes dans le haut et chênes dans le bas, est traversée de fentes, de manière à offrir des vues pittoresques et des défilés très faciles à défendre. Elle forme ainsi la position centrale la plus importante de la Romélie, surtout par sa liaison intime avec le grand système de montagnes porphyriques et trachytiques de Karatova, et au moyen de ces dernières avec l'Orbelus, appelé

par les géographes *Egrisudagh*, nom inconnu dans le pays.

» Les chaînes un peu plus basses du Pinde et de l'Olympe, quoique aussi à très petites plaques de neige au mois de juillet, paraissent toutes les deux des chaînes de schistes cristallins; mais le Pinde a de grands contre-forts de calcaire compacte. Vues de loin, ces chaînes paraissent former un arc de cercle ou les deux côtés d'un triangle. L'Olympe s'appelle en turc *Schele*; on en apporte tout l'été de la neige à Salonique.

» Entre Novibazar, Ipek, l'Heszegowine et la Bosnie méridionale, est un immense amas de montagnes; qui forme une chaîne particulière, portant divers noms; plusieurs rivières découlent de ce petit Saint-Gothard, qui ne paraît être composé que de calcaires jurassiques, comme celui des Alpes, avec un dépôt de trias, comme dans le Tyrol septentrional. La hauteur des plus hautes cimes doit aller au moins à 6,000 pieds. La chaîne court environ du N.-E. au S.-O.; elle est très peu connue, et mériterait une étude géographique approfondie. Il y a beaucoup de bois et des pâturages alpestres.

» En Bosnie, il y a des chaînes intermédiaires, et de calcaires probablement jurassiques ou de dolomie, qui sont au moins aussi élevées que celles situées entre Novibazar, Ipek, et l'Heszegowine, surtout au S.-E. de Mostar.

» La Servie n'est qu'un pays montueux et extrêmement boisé en bois de chêne; le sol intermédiaire récent a peine à se faire jour à travers les molasses, les argiles et les sables tertiaires; ainsi se sont formées, au centre du pays, des suites de petites hauteurs courant environ N.-S., et n'atteignant guère au-delà de

1,500 à 2,000 pieds. Dans la Servie méridionale, sur la frontière turque, s'élèvent de véritables grandes montagnes, à sommets dépourvus d'arbres et couverts de végétaux subalpins ou alpins : ce sont les montagnes de Jaztrebacz, le Plocsa et le Kopaunik.

» La Servie occidentale est plus montueuse que la partie centrale, et a, comme la Bosnie, des chaînes calcaires à galène, assez élevées. Dans la Servie orientale et la Bulgarie occidentale, j'ai trouvé une grande formation de *trias*, qui ressemble assez à celui des Alpes allemandes, et, en le poursuivant jusque dans le Bannat, j'ai eu le plaisir d'y trouver les preuves que c'était bien un représentant du trias de l'Europe septentrionale centrale.

» Néanmoins, la plus grande partie de la chaîne s'étendant environ N.-N.-O. S. S.-E., depuis le défilé du Danube à Sophie ou à l'Hoemus, est composé de calcaire compacte jurassique ; sur le versant oriental de cette chaîne, les masses supérieures sont remplies de fossiles, à peu près comme le corallrag. C'est dans cette formation, reposant distinctement sur le trias (S.-E. de Nissa, etc.), que se trouve ce canal antique, qui rappelle celui qu'on voit entre Annecy et Chambéry, et cela sur une grande échelle ; il forme la vallée à plusieurs défilés, qui conduit de Nissa à Sophie. La même formation calcaire paraît fort étendue dans le S.-O. de la Macédoine, ainsi qu'en Albanie et Bosnie.

» La hauteur atteinte par la chaîne calcaire de Bulgarie peut être estimée peu au-dessus de 3,000 pieds ; sa coupure la plus basse se trouve au S.-E. de Nissa, entre cette ville et la vallée de Timok ; néanmoins, je n'ai pas vu passer le sol tertiaire de molasse par dessus les cols les plus bas, quoique la molasse en approche.

fort près. Le Rtan, pyramide qui domine au nord cette partie basse, m'a offert, à son pied sud, un puits naturel au fond duquel il y a de la glace et de la neige en été; les gens du pays y viennent prendre de la glace pour les cafés de Widdin, de Nissa, etc. On m'a assuré que cette glace et cette neige disparaissaient en septembre, pour ne se reproduire que l'été suivant. J'ai descendu dans ce gouffre profond d'une quarantaine de pieds et j'y ai observé une température de 1 ou de 2° au-dessus du point de congélation, l'air extérieur étant à 23 ou 24° centigrades. J'ai vu aussi des gouttes d'eau gelée ou des stalactites de glace au plafond de l'espèce de caverne qui forme le fond. Voilà le fait tel que je l'ai observé en compagnie du prince Milosh et de ses ministres; si je passe par là en avril ou en octobre, je ne manquerai pas d'aller vérifier l'opinion du pays sur cette glacière naturelle.

» La grande formation crétacée, à nummulites et hippurites de l'Europe méridionale, s'étend de la Dalmatie dans la Bosnie occidentale et toute l'Albanie; nous l'avons vue s'avancant de Scutari jusqu'au milieu du bassin tertiaire du Drin blanc. Nous avons aussi rencontré des parties isolées de calcaire à hippurites, près de Belgrade, non loin de Novibazar, et des masses appartenant à ce dépôt très probablement, dans le S.-O. de la Macédoine.

» Des bassins tertiaires semblables à ceux de Hongrie, occupent beaucoup d'espace en Turquie, principalement dans les lieux suivans : la plus grande partie de la Serbie centrale, jusqu'au-delà de la Morava servienne; toute la plaine de la Valachie; tout le bord méridional du Danube en Bulgarie; la grande plaine de Sophie, au S. de l'Hœmus; le bassin du Maritza, celui du Stry-

mon supérieur ou de Dubnicza, Kostendil et Djumaha, celui du Vardar supérieur ou d'Uscub; celui du Vardar inférieur, sur le bord de la mer; celui du Drinblanc, en Albanie, celui de Scutari. Les roches sont principalement des molasses et des argiles ou des marnes, et peu de sables çà et là. Il y a aussi, surtout en Serbie, et vers le Danube, des calcaires coquilliers tertiaires; en outre, il y a plusieurs bassins subordonnés aux premiers, où il ne s'est déposé que des calcaires lacustres ou des travertins, comme dans le bassin servien de Rachina, les plaines de Kossova et de Radomir, à Istip, Komanova, Gafadartzi, Vodena en Macédoine, etc. Des lignites existent près de Sophie, de Dubnicza et sur le défilé du Danube.

» Le sol primaire (intermédiaire) de la Serbie et de la Bosnie, est, comme celui de Nassau, riche en eaux acides ou salines (Hassan-Pacha, Palanka, Bukova en Serbie, Lepenicza en Bosnie). Il y a beaucoup d'eaux thermales dans la Serbie orientale (Banja, près de Nissa), ainsi qu'au sud de la chaîne centrale (Banja sur le Vordar, Kostendil, Banja près de Kostanitz, Banja entre Kezanlik et Philippopolis, Aïdos, Novibazar). La plupart de ces eaux sont imprégnées de plus ou moins d'hydrogène sulfuré, excepté à Nissa et à Banja près Alexinitza, où l'on a peine à en trouver une trace par les réactifs. Il est à remarquer que ces eaux sourdent tout près de dépôts trachytiques, ou doléritiques, ou siénitiques. Ces eaux ont une température qui varie entre 55 et 58° 1/2 R.

» Quant à la direction des chaînes et des couches, la direction presque N.-S. est la prédominante dans la partie centrale des contrées visitées; celle N.-O. S.-E. se trouve dans la Turquie occidentale, jusqu'au Pinde

et des deux côtés du Tschardagh, qui court N.-E. S.-O. Puis on trouve de nouveau en Macédoine, en Romélie, à l'ouest et à l'est, les directions N.-S. et E.-O. La conformité entre les directions générales des chaînes et de leurs couches n'existe que dans la Servie centrale et dans certains lieux, comme près de Bitoglia, où les couches courent N.-S. Ailleurs la direction des couches coupe celle des chaînes sous un angle plus ou moins aigu. »

RAPPORT DE M. PAUL GAIMARD,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ISLANDE ET
DE GROENLAND, AU MINISTRE DE LA MARINE (1).

Reykjavik (Islande), le 31 août 1836.

AMIRAL,

J'ai l'honneur de vous annoncer que vos intentions ont été remplies, vos ordres complètement exécutés. La commission scientifique d'Islande a exploré cette grande île dans presque toute son étendue, et les matériaux en tous genres que nous rapportons dépassent même nos espérances.

L'histoire naturelle, la statistique, la médecine, la partie pittoresque du voyage, la météorologie, la phy-

(1) Voir le rapport de M. le capitaine Tréhouart, inséré dans le dernier numéro du *Bulletin*.

sique, l'astronomie, l'histoire, la langue et la littérature de l'Islande nous ont fourni de nombreux et précieux documents. Nos collections, tant en objets d'arts qu'en histoire naturelle et en livres islandais, ne remplissent pas moins de cent douze caisses ou barriques. Les seuls échantillons géologiques s'élèvent à plusieurs milliers, et comprennent les roches et les minéraux les plus intéressants, les plus précieux de l'Islande : le surtarbrandur ou bois fossile de Vopnafiördur et d'Hufavik, les produits des Geisirs du sud et du nord, l'obsidienne de Hrabntinuhriggur, le soufre de Krabla, le spath de Helgustadir, si recherché des physiciens, les coquilles fossiles, les ossements fossiles, et le bois pétrifié d'Hufavik, les stalactites des fameuses grottes de Burtshellir, le trachyte de Drangagil, etc. ; objets tous recueillis, en très grand nombre et en beaux échantillons, sur le lieu même de leur gisement, presque entièrement inconnus dans nos musées, et que bientôt, grâce à la munificence du ministère de la marine, le Jardin-du-Roi et les musées de nos départements pourront posséder.

Pour procéder avec ordre, dans la seule énumération des travaux exécutés par la commission d'Islande, et pour rendre à chacun de ses membres une justice complète, je vais avoir l'honneur de vous exposer avec quelques détails les résultats obtenus par chacun de mes compagnons de voyage.

PAR M. VICTOR LOTTIN. (Physique, Astronomie.)

A Reykiavik.

La latitude, par des séries de hauteurs circumméridiennes du soleil.

La longitude, par des séries de distances lunaires.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, conclue d'un grand nombre de séries d'azimuts astronomiques.

L'inclinaison de l'aiguille aimantée conclue d'un grand nombre de séries, dont une de vingt-quatre heures consécutives.

L'intensité magnétique, conclue d'un grand nombre de séries, dont une de vingt-quatre heures consécutives.

La variation diurne de la déclinaison, suivie pendant dix-huit jours consécutifs, simultanément avec l'observatoire royal (suivie précédemment huit jours à Paris et huit jours à Cherbourg).

Le plan détaillé de la ville de Reykjavik.

A Thingvellir.

La latitude, *la déclinaison*.

L'inclinaison.

L'intensité.

Le plan, la direction de l'*Allmannagja*.

A Skalholt.

Le plan (nous avons aussi le plan levé en 1734).

Au mont Hékla.

Au sommet et à la base, *l'inclinaison* et *l'intensité*.

A Bessastadir.

Le plan du collège.

Le plan de plusieurs maisons islandaises.

Au Geisir.

Le plan détaillé de la localité,

La température du grand Geisir, de Strockur et d'un grand nombre de Hver.

La latitude.

La déclinaison.

Météorologie.

Une longue suite d'observations du baromètre , thermomètre , vents , marées , etc.

PAR M. AUGUSTE MAYER. (Peintre et dessinateur.)

Deux cent sept dessins pittoresques à la mine de plomb , à la sépia et à l'aquarelle.

Douze études à l'huile.

En tout, deux cent dix-neuf dessins pittoresques ou études à l'huile, sans compter les pièces de détail, telles que : instruments, sculptures, ornements, quelques détails de costumes, etc., que nous possédons, et que M. Mayer dessinera à Paris.

PAR M. XAVIER MARMIER. (Histoire, Langue et Littérature de l'Islande.)

Je ne saurais mieux faire qu'en mettant sous vos yeux la note suivante, rédigée par M. Marmier lui-même, sur ma demande.

« Mon but, en arrivant en Islande, était d'étudier l'histoire, la littérature et la langue islandaise.

» Avant de commencer ce voyage, je m'y étais préparé par la lecture de plusieurs ouvrages français et étrangers. J'ai commencé par compléter ce premier travail. Je me suis fait un catalogue complet des livres anglais, danois, suédois, allemands, écrits sur l'Islande, et j'ai compulsé ces livres à mesure que je me les suis procurés, de manière à y prendre les nouveaux

aperçus, et à noter les lacunes ou les défauts de composition que je croyais y trouver.

» Le voyage que j'ai fait au Geisir, à Skalholt, à l'Hé-kla, en même temps qu'il me mettait en état d'observer quelques points historiques intéressants, me donnait une idée générale de l'aspect pittoresque du pays. J'ai écrit à M. Villemain deux lettres qui sont le résultat de ces diverses impressions.

» De retour à Reykiavik, j'ai repris mes études littéraires. J'ai étudié, l'un après l'autre, tous les principaux ouvrages d'histoire, et le petit nombre d'historiens littéraires.

» J'ai appris l'islandais de manière à lire couramment les Sagas dans l'original, chose qui me sera d'un grand secours, car la plupart de ces Sagas ne sont pas encore traduites, et c'est là qu'il faut chercher les documents authentiques et le tableau des mœurs anciennes de l'Islande.

» J'ai recueilli avec soin les œuvres islandaises les plus essentielles, les œuvres et les biographies des hommes vivants.

» Là où l'histoire m'a manqué, c'est-à-dire quand j'en suis venu à l'étude de la poésie et des institutions actuelles, j'ai cherché à suppléer aux livres imprimés par les notes que je rassemblais de chaque côté, par les séries de questions que j'adressais aux hommes les plus instruits.

» Comme résultat de ces diverses recherches, j'espère écrire prochainement deux lettres sur l'état actuel de l'instruction et de la littérature en Islande.

» Comme résultat de mes études philologiques, j'ai fait un recueil de plus de trois cents mots radicaux islandais (ce qui en suppose plus de trois mille composés),

comparés avec le suédois, le danois, l'anglo-saxon, l'allemand, le hollandais, l'anglais, pour indiquer la parenté étroite et l'origine commune de ces diverses langues. Dans l'ouvrage que nous nous proposons de publier, je compléterai ces recherches philologiques par des observations grammaticales, et ce sera là, si je ne me trompe, une partie importante de notre livre. »

PAR M. EUGÈNE ROBERT. (Géologie, Minéralogie et Botanique.)

Les collections géologique, minéralogique et botanique presque complètes des côtes méridionale, orientale et septentrionale de l'Islande, avec des observations et des dessins du plus haut intérêt pour la science.

PAR M. RAOUL ANGLES. (Météorologie.)

Une série d'observations météorologiques faites avec soin depuis Breidabostadur, sur la côte méridionale jusqu'à Eskifiördur, sur la côte orientale, où M. Angles est tombé malade, et où nous avons eu le chagrin d'être obligés de nous séparer de cet excellent compagnon de voyage.

De plus, de Reykiavik au mont Hékla, M. Angles avait constamment aidé M. Lottin pour les observations d'intensité et pour les séries de température.

PAR M. LOUIS BEVALET. (Préparateur et dessinateur d'histoire naturelle.)

La préparation, très habilement faite, et la conservation de tous les animaux que nous avons pu nous procurer.

De plus, un atlas médical et zoologique, composé de

trente-deux planches, la plupart relatives à la lèpre d'Islande.

Quant à moi, ainsi que vous me l'aviez prescrit, amiral, j'ai dirigé les travaux de la commission, le voyage dans l'intérieur de l'Islande, en me livrant plus spécialement à ce qui concernait la médecine, la zoologie, la statistique et l'histoire du voyage.

Si les matériaux que j'ai pu recueillir sont précieux par leur nombre et leur importance (en statistique seulement, j'ai plusieurs volumes in-folio), je le dois surtout à l'extrême obligeance de l'évêque, du gouverneur, des hommes les plus distingués du pays, qui m'ont généralement communiqué tous les documents que je pouvais désirer. Quelques uns de ces documents m'ont offert de curieux détails sur l'histoire d'Islande, depuis l'an 874, où elle fut peuplée par des Norvégiens, jusqu'à l'époque actuelle. Croirait-on que, sur une population de 50,000 habitants, il n'y a eu que quatre meurtres depuis 1786, et que, depuis l'an 1280, c'est-à-dire depuis près de six cents ans, l'Islande n'a pas subi la plus légère augmentation d'impôts? Ce dernier phénomène, relégué dans les régions polaires, me semble totalement inconnu dans le reste de notre Europe.

Le voyage que nous venons de terminer dans l'intérieur de l'Islande, et pendant lequel nous avons exploré, avec un soin tout particulier, le S., l'E. et le N. de cette grande île, offrait de sérieuses difficultés, même pour des voyageurs isolés, à plus forte raison pour une caravane de quinze personnes et de cinquante à soixante chevaux, surtout dans l'intention où j'étais, et que j'ai constamment réalisée, de recueillir et de conserver tout ce qui pourrait avoir de l'intérêt.

Nous avons eu à traverser des fleuves nombreux, larges, rapides et à fond mouvant; des plages de sable admirablement situées entre d'immenses glaciers et la mer, mais sans un brin d'herbe pour nos chevaux; de hauts montages, de vastes plateaux sans habitation, quelquefois sans un seul être animé, entièrement couverts de neige, sur laquelle nous étions obligés de camper; des champs de lave coupés de profondes fissures; des marais fangeux et profonds; et au milieu de ces obstacles, auxquels venaient s'ajouter parfois les pluies abondantes, la neige, la grêle, un froid rigoureux, nos travaux accoutumés s'exécutaient toujours avec la plus grande régularité. Plusieurs des beaux dessins pittoresques de M. Mayer ont été faits par une température de 0°, et je puis ajouter qu'au milieu de ces circonstances difficiles, tous mes compagnons de voyage redoublaient de zèle, de persévérance, d'activité. Une harmonie véritable n'a cessé de régner parmi nous; chacun voyait avec joie les travaux de ses collègues; et c'est là, selon moi, une des principales causes du succès que nous avons obtenu.

C'est à vous, amiral, que je dois rendre grâce de ce succès, puisqu'il est le résultat de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer, en me permettant de vous désigner les personnes qui devaient faire partie de la commission d'Islande.

Notre retour à Reykiavik a été accueilli avec une bienveillance parfaite. On ne croyait pas que nous viendrions à bout de notre entreprise; aussi les félicitations ont-elles été vives. On nous félicitait surtout d'être revenus en bonne santé et avec l'intégrité de nos membres. « *Lætor sane, vir præstantissime, te, ex difficili et periculoso itinere, valentem et integris membris rediisse,* »

m'écrivait, hier encore, le stiftprófastur M. Arni Helgason. J'ose espérer que vous voudrez bien me pardonner la citation latine en faveur de la singularité de la félicitation.

J'ai l'honneur de vous adresser, amiral, une carte sur laquelle sont tracées la route que j'ai faite avec M. Robert en 1835, et celle que j'ai suivie, avec la commission d'Islande, en 1836. Vous y verrez que près de 900 lieues ont été parcourues dans les deux voyages.

Nous avons élevé deux monuments à la mémoire des Français qui ont péri récemment sur les côtes d'Islande, et nous avons récompensé, par vos ordres, les Islandais qui avaient sauvé ou seulement secouru nos compatriotes naufragés.

Les cadeaux que j'ai remis, en votre nom et au nom du Roi, au gouverneur, à l'évêque, à la bibliothèque de Reykiavik, à l'école de Bessastadir et à quelques uns des hommes les plus recommandables de l'Islande, ont eu un grand retentissement dans ce pays. Vous le dirai-je ? j'ai vu aux deux extrémités du globe votre nom également honoré. Les Islandais, semblables aux Mauritien, bons et hospitaliers comme eux, ne parlent de vous, amiral, qu'avec un sentiment profond d'affection et de reconnaissance ; et parmi eux, je dois citer en première ligne le vénérable évêque, M. Steingrímur Jónsson.

Le gouverneur, M. de Krieger, m'écrivait dernièrement en ces termes : « Veuillez être mon interprète auprès de M. le ministre de la marine, et lui témoigner à la fois et mon respect et le sentiment de reconnaissance des Islandais pour toutes les marques de faveur qu'il leur a déjà données. »

Par les récompenses que vous avez accordées aux

Islandais, vous avez protégé la pêche d'une manière véritablement efficace; et il est certain que nos pêcheurs de morue, sur les côtes d'Islande, méritent cette protection. C'est toujours sous voile qu'ils se livrent à ce rude travail, tandis qu'ailleurs, ceux de Terre-Neuve, par exemple, le font à terre et à l'ancre. Cette différence dans la manière de pêcher indique tout d'abord la différence des résultats sous le rapport nautique. Les premiers, constamment à la mer, sont une pépinière de vrais et bons matelots. Je voudrais pouvoir en dire autant des seconds.

Je termine enfin ce long rapport par l'indication sommaire des principaux résultats obtenus, cette année, par la commission d'Islande :

112 caisses ou barriques contenant un grand nombre d'animaux divers; mammifères, oiseaux, poissons, mollusques, insectes et zoophytes;

La collection géologique et minéralogique des parties méridionale, orientale et septentrionale de l'Islande;

La flore presque complète de ces mêmes lieux;

207 planches de dessins pittoresques à la mine de plomb, à la sépia et à l'aquarelle;

12 études à l'huile;

32 planches de dessins de médecine et de zoologie;

150 ouvrages islandais, formant un total de 3 à 400 volumes;

Un très grand nombre d'objets d'arts, tels que bateau islandais complètement armé; vêtements et ornements d'un grand prix; vêtements et ornements ordinaires; colonne basaltique avec des caractères runiques; large table de surturbrandur ou bois fossile; sculptures anciennes; belles tapisseries du moyen âge représentant avec art des sujets religieux; selles remarquables par

le travail et l'ancienneté ; vases divers ; instruments d'agriculture , de musique et objets de curiosité : tous provenant d'Islande et destinés au musée naval ; deux habillements complets de femmes esquimaux ; deux habillements complets de pêcheurs esquimaux ; une grande pirogue groënlandaise (*kaïak*) avec tout son attirail de pêche ; une foule d'objets divers en peau de renne et peau de phoque , etc. , de la côte occidentale du Groënland , également destinés au musée naval ;

Huit animaux vivants (chevaux , chiens , moutons , renards) d'Islande et du Groënland ;

Et enfin de nombreux documents et des observations suivies sur l'histoire naturelle , la médecine , la statistique , la météorologie , la physique , l'astronomie , l'histoire , la langue et la littérature d'Islande. Plusieurs de ces matériaux sont déjà mis en ordre et réunis à ceux que nous avons recueillis l'année dernière , et que j'eus l'honneur de vous signaler dans mon rapport du 31 août 1835. Les dessins sont terminés , et la première livraison de la publication de notre voyage pourra paraître , ainsi que vous l'avez ordonné , dans les premiers mois de l'année 1837.

REMARQUES SUR LE TERRITOIRE DU WISCONSIN;

LUES A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DANS SA SÉANCE DU
7 OCTOBRE 1836.

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

MESSIEURS,

Une notice sur le territoire de Wisconsin vous a été offerte par M. Albert Lea, lieutenant de dragons des Etats-Unis; vous avez bien voulu m'inviter à vous en rendre compte, je vais le faire succinctement.

Les pays où le congrès a établi un gouvernement territorial, par un acte du 20 avril 1836, sont situés au nord-ouest des États actuels de la confédération; ils s'étendent d'orient en occident, depuis le lac Michigan jusqu'à la rivière White-Earth, l'un des affluens du Missouri; et ils s'étendent du midi au nord, depuis les frontières des États d'Illinois et de Missouri, jusqu'aux limites tracées entre les possessions britanniques et américaines, à l'exception toutefois des terres situées entre la Baie-Verte et le lac Supérieur, terres actuellement occupées par les Ménomenies, les Ottowais et quelques autres peuplades indiennes. La nation des Sioux, celles des Sawks et des Foxes, et plusieurs autres tribus, sont encore répandues dans les parties occidentales du territoire de Wisconsin; mais on peut prévoir leur éloignement graduel à mesure que la population blanche fera des progrès : elle était de plus

de vingt mille âmes au mois d'avril dernier, et l'émigration vers cette contrée s'accroissait de jour en jour; elle vient surtout des États du Missouri, de l'Indiana, de l'Illinois, du Kentucky, de l'Ohio, où un grand nombre de cultivateurs cherchent, après avoir formé un premier établissement, à exploiter des terres nouvelles dont le défrichement puisse augmenter leur fortune: il s'y joint d'autres essais d'Européens attirés par les mêmes espérances; et de nombreuses colonies se fondent ainsi de proche en proche, et assurent à la confédération américaine un accroissement de richesses et de puissance.

La fondation d'un nouvel État commence toujours par celle d'un gouvernement territorial, dont les éléments et les formes préparent les institutions définitives qui lui seront données dans la suite. Le congrès et le président des États-Unis, qui ont établi les bases de cette première administration, en surveillent l'exercice, et peuvent prendre les mesures nécessaires pour la maintenir dans la jouissance de ses droits et dans les limites de ses devoirs envers la confédération. Cet essai de gouvernement, qui s'accorde avec les intérêts du pays et avec ceux des autres États de l'Union américaine, le fait ensuite passer, par une transition naturelle, à l'exercice complet de la souveraineté et du droit de se gouverner lui-même, dès qu'il est admis au nombre des États, par un acte du congrès. Avant de faire la demande de son émancipation, il doit avoir une population de près de cinquante mille âmes, sans y comprendre les Indiens.

L'acte qui organise le territoire du Wisconsin confie le pouvoir et l'autorité exécutive à un gouverneur qui doit conserver son office pendant trois ans, à moins

qu'il ne soit éloigné par le président des États-Unis ; le gouverneur commande en chef la milice ; il accomplit les devoirs de surintendant des affaires des Indiens ; il approuve les lois de l'assemblée législative avant qu'elles reçoivent leur exécution.

Un secrétaire du gouvernement territorial est en exercice pendant quatre ans ; il recueille tous les actes de la législature et tous ceux du gouverneur ; il les adresse au président des États-Unis et à l'orateur de la chambre des représentants ; il remplace le gouverneur en cas de mort, ou d'absence, ou d'autre empêchement absolu.

Le pouvoir législatif réside dans le gouverneur et dans l'assemblée législative, qui se compose d'un conseil et d'une chambre des représentants. Le conseil est de seize membres, nommés pour quatre ans ; la chambre des représentants est de vingt-six membres, nommés pour deux ans. Chaque comté concourt à leur nomination, suivant la proportion du nombre de ses habitants ; et chaque homme blanc et libre, âgé de plus de vingt et un ans, et résidant sur ce territoire au temps de son organisation, a droit de voter dans les élections ; ce droit n'appartient pas aux Indiens, et il ne peut être exercé que par les citoyens des États-Unis.

Il est à remarquer que l'esclavage des noirs n'est pas introduit dans ce territoire. Le Wisconsin doit cet avantage à sa situation au nord de l'État du Missouri : la limite de la servitude est franchie ; on paraît en avoir fait une question de climat.

Le district de Jowa, qui fait partie du territoire, et auquel s'applique plus spécialement la notice envoyée à la Société de géographie, est situé à l'occident du

Mississippi supérieur; il se prolonge sur ce rivage : le fleuve devient le principal débouché de son commerce, et les mines de plomb, situées dans ses régions septentrionales, constituent sa principale richesse. On y trouve le long du Mississippi, des terres marécageuses, surtout depuis les rapides des Moines jusqu'à Rock-Island; mais les autres parties du sol sont généralement fécondes, et peuvent recevoir une grande variété de productions et de culture.

Ce pays avait été alternativement possédé par plusieurs tribus : les Sawks et les Foxes, qui l'occupaient en 1832, le cédèrent alors aux États-Unis, et s'engagèrent à l'évacuer au 1^{er} juin de l'année suivante. Ces peuplades se sont rejetées vers l'ouest : leur proximité permet de faire le commerce avec elles, et leur nombre est tellement réduit que l'on n'a point à craindre leurs hostilités contre les établissements européens.

La population du district de Jowa s'accroît si rapidement, que l'on prévoit déjà le moment où il pourra se séparer du territoire de Wisconsin pour former un nouvel État. Les nombreux émigrants qui viennent s'établir dans ce territoire paraissent choisir de préférence le côté occidental du Mississippi.

On y a commencé la fondation de quelques villes : l'emplacement de plusieurs autres est indiqué; et dans un pays où les villes qui viennent de naître ne tardent pas à s'agrandir, on peut croire que le district de Jowa offrira bientôt le même phénomène. Son éloignement des côtes de l'Océan, sa situation au centre même de l'Amérique, auraient autrefois rendu très longues et très difficiles ses communications avec les États du littoral; mais les chemins de fer et les bâtimens à va-

peur sont venus abréger toutes les distances. Les routes établies entre l'Océan et le lac Erié doivent aussi se prolonger jusqu'au Wisconsin, à travers les États de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois : la navigation des canaux et des lacs offrira les mêmes secours; et l'auteur de la notice que nous avons eue sous les yeux prévoit qu'il ne faudra bientôt que quelques jours pour se rendre de New-York aux rives du Mississipi.

Nous terminerons ces remarques en ajoutant que la rivière du Wisconsin, qui a donné son nom à ce nouveau territoire, fut découverte et parcourue en 1673, par deux Français, le P. Marquette, missionnaire, et Joliet, négociant du Canada. Tous deux s'étant embarqués sur le lac Michigan, entrèrent dans la Baie-Verte, remontèrent la rivière des Renards, et franchissant ensuite les hauteurs qui les séparaient du Wisconsin, ils parvinrent par la navigation de cette rivière jusqu'au cours du Mississipi.

Il serait digne du nouveau gouvernement du Wisconsin de rappeler par une inscription monumentale, placée près des rives de ce fleuve, le nom des hommes qui en firent la découverte. Quelle plus honorable récompense pourraient espérer les voyageurs qui ont tenté de pénibles explorations dans des contrées incultes et sauvages, que de prévoir qu'il laisseront un nom sur la terre, et que leur mémoire pourra être entourée de quelques hommages !

CHUTE DE TEQUENDAMA.

NOTICE COMMUNIQUÉE PAR M. FRANCIS LAVALLÉE.

Vice-consul de France dans l'île de Cuba , membre de la Société
de géographie.

Cette chute merveilleuse de la rivière de Bogota , dans la Nouvelle-Grenade , est un de ces prodiges de la nature dont on n'a point une idée assez générale , et qui mérite cependant une place distinguée dans les annales géographiques. Le coup d'œil en est sublime , et tous ceux qui l'ont visitée se sont éloignés , émerveillés de ce spectacle grandiose , distant seulement de 6 ou 7 lieues de la ville de Bogota , et très près du village appelé de *Suacha*.

Quand on parle de cataractes , on met toujours au premier rang celle du Niagara ; mais cette préférence s'est donnée plutôt par supposition que par comparaison. Il est vrai que le saut du Niagara doit être considéré comme une des plus grandes merveilles du globe , autant par le grand volume d'eau qui se précipite et va former le lac Ontario , que par son extension gigantesque ; mais si le grand mérite d'une cataracte est son élévation , il y a ici un avantage énorme en faveur de celle de Tequendama , étant cinq fois plus haute que celle du Niagara.

Cette cataracte est une des plus considérables du globe , et probablement la plus extraordinaire de son espèce , même dans cette partie du monde où la nature

se présente constamment sous des formes gigantesques et fantastiques. Quand on est parvenu au terrain le plus élevé, le pays se présente couvert d'arbres énormes et de diverses espèces d'arbustes d'une beauté spéciale. Un sentier long et tortueux conduit, par un bois très sombre, très près des bords du précipice. La rivière qui d'abord coule sur un plan peu incliné, s'étrécit ici, et forme un canal profond qui n'a pas plus de 45 pieds de largeur; les deux côtés de ce canal sont couverts d'arbres entre lesquels passe le courant, augmenté en raison de son rétrécissement. Étant placé sur le bord de l'abîme, qu'on s'imagine cette immense masse d'eau se précipiter à la profondeur de 750 pieds, avec une force et un bruit immenses, dans un lieu circulaire, entouré de rochers solides et perpendiculaires.

Quand cette puissante masse d'eau commence sa chute, elle forme une espèce d'arc d'une apparence brillante; un peu plus bas, elle présente une superficie couverte d'écume, et arrivée vers sa fin, elle apparaît sous la forme de mille jets tubulés, qui offrent l'image d'une multitude de fusées flamboyantes. La variété de ces jets d'eau, aussi belle que curieuse, est due probablement à la différence de gravitation et à la rapide évaporation que subit l'eau avant d'arriver au fond. Le bruit que cause la chute de cet immense corps est épouvantable, et de la superficie du précipice s'élèvent d'épaisses nuées de vapeur à une hauteur considérable, lesquelles se mêlant avec l'atmosphère, forment dans leur ascension les plus belles couleurs de l'arc-en-ciel.

Diverses expériences ont été faites pour obtenir quelques données sur la force prodigieuse de cette cataracte;

plusieurs fois on a obligé un taureau de s'approcher assez près du rapide pour être entraîné et précipité, et l'on n'a jamais retrouvé aucuns vestiges de l'animal, que quelques fragmens de ses os.

Pour rendre plus frappant et plus vrai l'effet de cette grande œuvre, il semble que la nature s'est plu à prodiguer ici tous ses trésors pour embellir la scène d'objets les chanteurs et les plus merveilleux. Non seulement les plus en bords du torrent sont ombragés d'arbres géants et d'arbustes ornés de fleurs très variées; mais les rochers qui semblent placés exprès et taillés par d'habiles ciseaux; les oiseaux de toute espèce qui, par leur chant mélodieux, enivrent les sens, un aspect sombre et montagneux, un air doux, unique dans ces climats, la vue des parois rocailleuses de ce précipice, couvertes de plantes multipliées à l'infini, lançant une innombrable quantité de filets d'eaux singulièrement diversifiés: tout enfin semble réuni pour faire tomber le spectateur dans une espèce d'extase et lui causer des sensations aussi agréables que difficiles à décrire, et contribuer ainsi au grand effet que cet admirable spectacle produit.

Si les communications de l'Amérique du Sud étaient aussi faciles et commodes que celles des États-Unis, combien de voyageurs iraient voir le saut de Tequendama, autant pour satisfaire une louable curiosité que pour jouir du délicieux climat des Cordilières de la Nouvelle-Grenade !

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

SUR LA CONTRÉE NORD-EST DE MOTITO.

Recueillis par M. LEMUE, missionnaire évangélique à Motito
(Afrique australe.)

Un natif de cet endroit, qui voyage une partie de l'année dans le pays des Kalliharri pour s'y procurer des peaux de chacals, m'a donné de bouche l'itinéraire suivant. De Motito, il s'est dirigé au nord, tant soit peu Est, entre le lever et le coucher du soleil d'hiver. Les endroits indiqués sont les stations les plus importantes. Il dit avoir marché trente-cinq jours avant d'arriver au terme de son voyage ; mais comme il n'a mis que seize jours à revenir, en supposant qu'il y ait quatre heures de distance d'une station à l'autre, il aurait, suivant ce calcul, pénétré à soixante-quatre lieues au-delà de Motito. Lorsque le nom d'un endroit a une signification, je l'ai mise entre parenthèse. De Motito il s'est rendu à

Moshaua (sable), nom du lit de la rivière de Takoun, à trois lieues de Motito; population, cent cinquante personnes environ.

Loloaning (pierre plate), trouvé de l'eau en creusant; habité.

Kuang, bu au moyen d'un roseau; habité.

Botobotobo (bourbeux), point d'eau; beaucoup d'habitants.

Morokoing (calcaire), passablement d'eau; habité.

Kongké, passablement d'eau; habité.

Setsabing, très peu d'eau ; habité.

Kibetloane, puits ; habité.

Maretloé (petit fruit sauvage) ; habité.

Molapo (rivière), autant de monde qu'il y en avait autrefois à Lattakou.

Mélachuane (vallées), eau de pluie ; beaucoup de monde.

Léniuno (fontaine très faible) ; habité.

Lotséning, plaine sans eau ; habité.

Sérochoane, plaine sans eau ; habité.

Lécha-eo-Pakale (mare des Pakale) ; beaucoup d'habitants.

Makoung, plaine sans eau ; habité.

Mahohaketloa, plaine sans eau, habité.

Nangnane, ce nom a un claquement ; le dialecte des habitants commence à différer beaucoup du sichuan.

Kopung (souche ou racine de roseaux), plaine sans eau ; inhabité.

Seyaseyakayane, puits ; habité.

Kuane, salpêtre, sans eau ; habité.

Ganaine (sans nom), salpêtre, sans eau ; habité.

Ochuo, salpêtre, sans eau ; habité.

Machualoé, puits ; habité.

Makopu, plaine sans eau ; habité.

Tiriri, point d'eau ; habité.

Lotlou-loa-Tutlua (fontaines des girafes), grande fosse ; habité.

Loschu-loa-gue (la mort de celui-là), salpêtre ; habité.

Mabu-a-schube (poitrine tuée), salpêtre, sans eau ; habité.

Manani (buissons), fosse ; habité.

Chauchaue, salpêtre ; habité.

Moabore, mare ; habité.

T'sane (puits creusés); habité.

Kaung, plaine sans eau; habité.

Limpu (salpêtre), point d'eau; inhabité.

Terme du voyage.

De *Limpu*, il est revenu par

Putukue, point d'eau; inhabité.

Onguabora (fils du Buschman), point d'eau; inhabité.

Matessème, puits; habité.

Motuane (petit homme), puits; habité.

Maleshe, puits; habité.

Lottakane (roseaux), point d'eau.

Mohupépé (terrain nettoyé), puits; habité.

Choé (mare d'eau salée), habité.

Yaning, point d'eau.

Molapo, la même rivière que celle mentionnée plus haut; point d'eau dans l'endroit où il l'a traversée en revenant.

Loshung (mort), beaucoup de buissons.

Pépané (point du jour), puits; habité.

Lîbilo (terre noire et luisante), vallée; habité.

Kaang (quel?), puits; habité.

Moschaua, mentionné en tête.

Motito.

Dès qu'un collaborateur sera arrivé, nous pourrons (*Deo volente*) visiter régulièrement les Barolong qui demeurent près d'ici, sur les bords de la rivière de Ta-koun ou Maschaua.

PROSPER LEMUE.

OBSERVATIONS

RELATIVES A DES CARTES CATALANES DES QUATORZIÈME
ET QUINZIÈME SIÈCLES,

Extraites ou traduites de deux lettres, dont l'une en langue catalane,
adressées par M. TABU à M. D'AVEZAC.

Paris, 8 novembre 1856.

« M. Huot, dans son premier volume du *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun, a fait usage des notes rédigées par M. Buchon sur l'Atlas cathalan de 1375. M. Buchon a poussé le zèle jusqu'à en faire faire un *fac-simile* : je veux croire qu'il est exact pour la forme matérielle du dessin hydro-géographique ; quant au texte, le précieux atlas a été assez mal lu et passablement mal compris ; le *fac-simile* de M. Buchon ne peut à l'avenir guère servir qu'à multiplier les difficultés pour pouvoir le lire ; et malheureusement, tel qu'il est aujourd'hui, le manuscrit original est en divers endroits indéchiffrable, et même usé à tel point que les mots écrits ont entièrement disparu.

» Si M. Buchon avait été initié plus avant dans la langue romano-cathalane, son travail serait aujourd'hui excellent à consulter : c'est encore le meilleur qui ait été fait.

» Lui du moins, M. Buchon, ne nie pas que le manuscrit soit cathalan, car il est on ne peut plus cathalan, vrai cathalan de Maillorque. (On sait que, lors

de la conquête de Maillorque sur les Sarrazins par Jacme 1^{er}, ce roi peupla la ville et toute l'île de Cathalans, *tots d'onrat loch*, comme dit Muntaner.)

» Il n'est pas écrit, il est vrai, dans la langue correcte et arrêtée des chancelleries de la couronne d'Aragon; mais dans cet idiome à l'usage des populations comprises dans le bassin formé par Limoges, s'étendant dans le sud-ouest, ayant pour bordure (*per margens*, comme dit le cathalan) l'Ebre, les îles Baléares, la Sardaigne, et dans l'est, un peu au nord et plus au sud, les Alpes; dans cette langue qu'écrivaient Ramon Muntaner, Jordi de San-Jordi, Ausias March, tous les rois lettrés du royaume d'Aragon, et les comtes de Barcelone, souverains de la Provence.

» Cette langue, subdivisée en des centaines de dialectes, ayant toujours pour base le latin ou le romane vulgaire (qui, à son tour, avait une extension plus vaste, car il suivait le grand empire romain); cette langue, dis-je, était parlée par les navigateurs de la mer intérieure; nul n'en pouvait prétendre ignorance : c'était la langue qui se parlait dans les treizième et quatorzième siècles, et qui s'était parlée bien des siècles avant ceux-ci.

» Sur la troisième feuille de notre atlas, tout-à-fait au sud-ouest, on voit un petit navire ayant le cap sur *Tenbuch*, monté par quatre hommes, naviguant à pleine voile sous pavillon cathalan (champ d'or et pals de gueules), cinglant vent en poupe vers la Sénégam-bie. Une légende à la hauteur de la voile latine dit ceci :

- Partich luxer deu Jac. Ferer per anar
- al riu de lor al gorn de sen Lorens qui
- es a x. de agost y fo en layn m. ccc. xlvj. •

» Comme s'il y avait, en cathalan moderne bien orthographié :

- Partigué l'uxer d'en Jac. Ferer per anar
- à l'riu de l'or, à l'jorn de Sant Llorens, qui
- es à 10 de Agost, y fo en l'any 1346. •

» Cet *uxer*, ou *uxel* en castillan, *uxerium* en latin, n'est autre chose qu'un navire portant ce nom cathalan, et dont il est question dans la chronique du roi de Castille (Pierre-le-Cruel, je pense), en 1359. (On croit que ce mot *uxer* ou *ussier*, donné à certains navires propres au transport des chevaux, vient du mot teuton *huis*, porte, parce que, lorsque les chevaux étaient embarqués, on fermait les sabords ou portes, afin que la vague ne pût les incommoder; de là aussi le mot cathalan *huxer*, huissier, portier.)

» C'était une sorte de galère qui avait été prise aux Maures du temps d'Alphonse XI, au siège d'Algéziras, en 1342; les Maures s'en servaient pour le transport des hommes de Ceuta à Gibraltar; il y avait une place ou un pont pour quarante chevaux. Le roi de Castille avait fait construire sur cette galère trois tours, une à la proue, une autre à la poupe, et une troisième au mât du milieu ou grand mât; il avait donné le commandement de ces trois tours ou castillets à Garci Alvarez de Tolède, à Arias Gonzalez de Valdès, et à Pedro Lopez Ayala. Elle avait 280 hommes d'armes ou de garnison, sans compter les rameurs et les gens pour la manœuvre. (Voyez Capmany, *Sur le commerce et la navigation de Barcelonne*, in-4°, tome III.)

» Il fallait à Jacme Ferer un navire solidement installé pour tenir la mer, et surtout en quittant la

Méditerranée pour aller sur la côte de Sénégambie : un *uxer* lui avait donc servi pour entreprendre son voyage. Le *riu de l'or* ne peut être autre que la rivière de Gambie, que les anciens durent appeler fleuve ou rivière de l'or, puisque ses sables en contenaient des parcelles, que la rivière laissait à la vue en se retirant.

» Ce voyage de Jacme Ferer produisit cet effet que produisent les voyages de grandes découvertes sur tous les navigateurs, car la même légende, écrite sur l'atlas de 1375, est répétée sur une carte manuscrite qui existe en Espagne; une note de mes savans correspondans de Madrid m'annonce que la carte est en une feuille de parchemin *in plano, de cinco palmos de largo y quatro de ancho*. (Je vous écrirai, mon cher ami, du lieu où elle est déposée, que j'ai compris dans mon itinéraire, et vous dépeindrai en détail cet objet curieux, écrit en cathalan, et que je saurai lire et comprendre, je l'espère.)

» Elle mentionne ainsi le nom de celui qui l'a dressée, dessinée et écrite à la fois, en langue *lemosina*, comme l'appellent les Castillans :

• MEGIA DE VILA DESTHS ME FECIT IN ANNO M. CCCC. XIII. •

» On croit que c'est un *Macià*, qui est la même chose que Mathias en maillorquin, mais on ne sait pas où est situé ce lieu d'*Estes*; moi, je pense que c'est tout bonnement un écrivain topographe italien, natif de la petite ville d'*Este*, dans la province de Padoue; ce qui me le fait supposer ainsi, c'est qu'il existe des portulans dessinés par des Italiens, entre autres celui qui doit se trouver à la bibliothèque de l'Arsenal. Je tiens celui-ci pour d'autant plus précieux, qu'il pourra servir à com-

pléter les noms géographiques qui ont été mal écrits par M. Buchon, ou qui auraient disparu de l'atlas de 1375. On pourra encore faire usage pour cela de l'atlas acheté, il y a deux ans environ, pour la bibliothèque du Roi (département des cartes et estampes).

Il serait bien surprenant, mais non pas tout-à-fait impossible, que le *Jacme Ferer* de l'atlas cathalan de 1375 fût le même que celui qui, en 1415, était le président et le chef de l'académie de navigation que forma à *Sagres*, village alors peu important de l'Algarve, sur le cap de Saint-Vincent, le prince Henri de Portugal, duc de Viseu. Cependant il faudrait se prêter un peu à la difficulté, car Henri, qui avait alors vingt et un ans (il était né en 1394), aurait choisi pour président un navigateur qui, en 1415, soixante-neuf ans après son voyage, aurait eu quatre-vingt-dix ans, en supposant qu'il n'en eût que vingt et un lorsqu'il l'entreprit. Henri, selon le bon sens, me paraît bien jeune, et *Jacme Ferer* un peu trop vieux; disons plutôt que le prince trouva tous les élémens de l'académie formés depuis plusieurs années, et qu'il ne fit que la prendre sous sa protection en 1415.

En lui laissant l'honneur de son protectorat, nous sommes obligés de lui enlever celui, plus brillant, d'inventeur des cartes géographiques et hydrographiques; l'atlas cathalan de 1375 est ici pour servir de preuve. En y ajoutant la carte *in plano* de 1413, écrite par *Mecia de Vila d'Este*, on sera convaincu que l'Infant n'était pas né lorsqu'on dressait la carte cathalane de 1375, et qu'il avait dix-huit ans lorsque *Mecia* écrivait la sienne. Don Juan Andrés ne connaissait donc pas nos monumens cathalans lorsqu'il disait: « Per la primera invencion de las cartas planas, la verdadera forma

» y la conveniente construccion de las cartas hydrográficas, son frutos de las atentas meditaciones y del ilustrado estudio del Infante Don Enrique y de sus maticos. »

» Voici un échantillon du contenu de la carte de 1413 ; voyez si ce n'est pas toujours la langue catalane ? Sur les contrées turques ou tartares, l'auteur a peint le prêtre Jean (*Unch-Chan III*), ou, selon les historiens Syriens, *Joukannan Malca*, ou, selon les Arabes, *Almallec Johanna*), avec une mitre dorée, et au bas cette légende :

• Peate Joan per la gracia de Deu fèrm en la fe de Jhs. Xt. e
• per instigatio et per molts miragles aqui fets per monsenyer
• S. Tomas apostol. al dia de vuy es honrada la sua sepultura e
• sapiats que el a tan gran poder que negu deci no li poria tenir
• camp sino quel el enbarg en desert de salvages que i es e altres
• montanies que li son entorn de la sua frontera en que stan
• moltes e divers bisties feres. »

• Ainsi, trente-huit ans après l'atlas de 1375, on écrivait dans la même langue, seulement le texte était un peu plus raffiné et l'orthographe un peu moins vague.

• Je finis en vous priant, mon cher ami et maître, de me donner vos ordres pour le midi de l'Europe, vous promettant de vous donner de mes nouvelles en temps et lieu, et de ne vous parler que de ce dont je serai certain, à moins que je ne vienne quelquefois invoquer votre savoir et votre indulgence, qui sont l'un et l'autre incontestables pour moi.

• J'aurai sans cesse devant les yeux ces belles paroles de mon poète Ausias March :

• No pens' algu que m'allarch en paraules,
• E que mos fets ab los dits enferresca ;

» Ans prech à Deu que de present peresca
» Si mon parlar ateyn en res à fautes. »

» A Deu siau !

» Joseph TASTU. »

Paris, 12 novembre 1836.

« En cherchant quelques papiers dont j'avais besoin pour mon voyage, voici le passage que je trouve dans une lettre de mon ami le révérendissime seigneur Torres de Amat, évêque d'Astorga, l'un des proceres d'Espagne, membre des académies de Madrid et de Barcelonne :

« La parte de la carta de Vm., que he leido con singularissimo interés, es la concerniente al atlas catalan, publicado por M. Buchon, el cual me regaló un ejemplar en su viaje, á Barcelona, hace algunos años. Cabalmente estaba yo quebrandome la cabeza en algunas voces que segun infiero estarán mal copiadas por el S^r Buchon. Por lo mismo me alegro mucho que Vm. trate de rectificar dicha copia. Mas de un siglo despues hubo un Catalan celebre cosmógrafo, de Blancs, pueblo de Cataluña, que dió en 1480, luces para el descubrimiento de la America; se llamaba Farrer, y tengo datos de que era nieto de el del atlas. »

« Je n'ai donné aucune suite à ce que me marque là le seigneur évêque; j'aurai soin d'écrire à ce savant ami pour obtenir de lui, au plus tôt, des éclaircissements sur un fait aussi intéressant, et vous pouvez

compter que je vous transmettrai , à peu de jours d'intervalle , tout ce qu'il m'aura appris de curieux.

» J'ai négligé de vous dire, touchant la carte de 1413, quelques particularités d'où vous pourrez tirer profit : l'ami dont je parle m'écrivait ce qui suit :

« Comprehende la dicha carta todo lo descubierto
» hasta aquel tiempo, es à saber : Las costas de Europa,
» y las de Africa hasta la Guinea, y los confines del
» Asia ; por el occidente, las Canarias e islas de Cabo-
» Verde. Las costas de España están mas demarcadas
» que las otras. Pinta tambien en su lugar algunas con-
» stelaciones celestes, y en cada reyno el escudo de
» sus armas, y en los de Africa y Asia sus reyes, con
» una noticia histórica sucinta de su poderio, costum-
» bres, etc. Por ejemplo, pinta al preste Juan con mitra
» dorada, etc., etc.

» En la descripcion de la Albania, dice las siguientes
» palabras, pertenecientes à la noticia de los perros
» albaneses :

« En aquest desert ha axi grans cans e forts de cors e de cor'e
» axi forts com'a toros e fan batala ab los leones els maten ¶ e lo
» libre de Aleexandri diu que li fo trames I. ca albanes e fo
» mes en batala ab I. leo e ab un porch sechalt e ab un alefant
» e en mens de temps hac sey tot vencut ¶ e sy tan be se veu de
» nit com de dia. »

» Le même ami énonce que la légende : **MBCIA DE VILA
DESTES** est en lettres onciales d'or.

« Joseph TASTU. »

LETTRE DE M. WILLIAM B. HODGSON,

ANCIEN CONSUL AMÉRICAIN A ALGER,

A M. D'AVEZAC,

Secrétaire général de la Commission centrale.

Paris, 29 septembre 1856.

MONSIEUR,

Permettez-moi d'offrir par votre intermédiaire à la Société de géographie, une liste des documents que je possède concernant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale. Ces documents sont le fruit de mes heures de loisir, pendant que je résidais à Alger, il y a quelques années, comme gérant le consulat des États-Unis. Le soin de recueillir et de mettre en ordre ces matériaux, dont quelques uns ont été publiés en Amérique et en Angleterre, a du moins fait mon occupation et mon plaisir. C'est avec satisfaction que je me le rappelle, surtout, monsieur, depuis qu'arrivé à Paris, j'ai trouvé dans vos savantes *Études de géographie critique sur une partie de l'Afrique septentrionale*, l'assurance que mes travaux n'avaient point été jugés inutiles : mon ambition se borne à être un *prolétaire* dans la carrière des sciences, et à fournir des matériaux à l'étude des esprits plus élevés.

Les documents dont la liste est ci-incluse se trouvent, malheureusement pour moi, actuellement à Smyrne, où je les ai laissés en 1834. Il y en a plusieurs que je m'honorerais d'offrir à l'acceptation de la Société géographique de Paris, comme un hommage de respect; mais il n'est point en mon pouvoir de dire en ce moment l'époque où je les recevrai. Quoi qu'il en soit, je me suis hasardé, monsieur, à communiquer la notice ci-jointe à la Société, pour lui faire connaître l'existence de ces matériaux, et j'espère que ses honorables membres auront l'indulgence de ne la point juger indigne de leur attention.

WILLIAM B. HODGSON.

Suit la liste des documents que possède M. W. B. Hodgson, de l'état de Virginie, touchant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale.

1° Une carte de l'Afrique septentrionale, et en particulier du Sahara et de ses oasis, avec les distances marquées en journées de route.

2° Un cahier de notes pour accompagner cette carte, contenant toutes les informations qui ont pu être recueillies des habitants de divers districts avec lesquels M. Hodgson a eu l'occasion de converser à Alger.

3° Un vocabulaire berber assez étendu, avec une collection de phrases.

4° Une grammaire berbère : elle n'est pas complètement terminée, mais elle développe quelques particularités remarquables de la structure de cette langue.

5° Une collection de chansons berbères; quelques

unes offrent une humble ressemblance avec les effusions galliques d'Ossian.

6° Une collection de contes et de proverbes berbères.

7° Un volume contenant la liste des tribus berbères ou kabayl de l'Atlas, avec le nombre des guerriers de chacune; ce volume contient aussi une relation, écrite en berber, par un taleb de Boudjeiah, sur les mœurs et coutumes des kabayls, avec quelques dessins explicatifs de la main du taleb.

8° Vocabulaires et désinences grammaticales du touarick, du tibbou, et autres idiomes des Soudan.

Les écrits déjà publiés par M. Hodgson, sur des sujets qui ont trait à l'Afrique, sont les suivants :

9° Une notice sur les Fellatahs, leur état actuel et futur, avec quelques remarques sur leur langage : cette esquisse a été publiée dans *l'Encyclopedia Americana*.

10° Lettres à M. Duponceau.

11° Les voyages d'Ebn-ed-dyn.

12° Une traduction des évangiles et du livre de la Genèse en langue berbère; un spécimen de cette traduction a été publié par la Société biblique anglaise et étrangère de Londres, et distribué sur la côte de Barbarie.

13° Une relation de voyages dans la province de Sous el acsa, dans l'empire de Maroc : cette relation a été composée en berber par un taleb de cette province, avec une version arabe. M. Hodgson a traduit l'arabe en anglais. Au mois de mars dernier, étant à Londres, en passant pour se rendre aux États-Unis, il présenta cette relation berbère, avec ses deux versions, à la Société asiatique, dans le journal de laquelle la traduction anglaise va être publiée.

Ce récit a fait connaître à M. Hodgson l'existence, parmi les Shellouhs, d'un livre en leur propre langue, relatif aux dogmes et aux devoirs de l'Islam ; il est appelé *Kitab-ebn-Naser*. Ebn-Naser était le principal marabout des Berbers, et résidait à *Tomgrut* ; sa juridiction spirituelle et temporelle était reconnue par toutes les tribus berbères du *Sous-el-Acsa*. M. Hodgson n'a pu se procurer ce manuscrit, pendant qu'il était à Maroc, malgré les peines qu'il s'est données et les dépenses qu'il a faites pour cet objet. Il espère néanmoins que ce livre est maintenant entre les mains du consul américain à Tanger.

14° Une brève esquisse biographique sur Mohhammet-Ali, pacha d'Égypte, publiée à Washington en 1835.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 octobre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Létang, commandant supérieur à Oran, écrit à la Société pour appeler son attention sur les entreprises géographiques qui pourraient être tentées dans cette partie de l'Afrique, et il lui annonce que, dans le but de concourir aux progrès de la science, il s'empresserait de favoriser, par tous les moyens à sa disposition, les recherches des voyageurs auxquels elle confierait une semblable mission. Des remerciemens seront adressés à M. le général Létang pour ses offres de service.

M. William Hodgson, ancien consul américain à Alger, communique à la Société, par l'intermédiaire de M. d'Avezac, une liste des documens qu'il possède

concernant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale.

M. Francis Lavallée, adresse, de la Havane, deux notices sur la chute de Tequendama et sur le Texas.
— Renvoi au comité du Bulletin.

M. Waldeck met sous les yeux de l'assemblée la belle collection de cartes et de dessins d'antiquités qu'il a rapportée de ses voyages à Palenqué et dans diverses parties de l'Amérique centrale. M. le président lui adresse les félicitations de la Société, et il désigne MM. Jomard, Larenaudière et Walckenaer, anciens membres de la commission spéciale du concours relatif aux antiquités américaines, pour faire un rapport sur cette intéressante collection.

Séance du 21 octobre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard présente quelques détails sur un ancien globe terrestre en cuivre doré qui lui est venu d'Espagne et paraît être du seizième siècle. Ce globe a quelques rapports avec la mappemonde de Jean Ruysch, quoique plus récent. Une notice sur ce globe sera insérée au Bulletin.

Le même membre appelle l'attention de la Société sur l'établissement géographique fondé, à Bruxelles, par M. Vander Maelen. Il donne de curieux renseignements sur cette institution qu'il a visitée dans toutes ses parties, et il propose de lui consacrer une courte notice dans le Bulletin de la Société, si elle n'a pas encore été décrite dans ce recueil. M. Jomard présente ensuite quelques détails sur l'état des chemins de

fer en Belgique, sur les lignes achevées et les lignes en cours d'exécution.

M. Roux de Rochelle lit une analyse qu'il a faite d'une Notice sur le nouvel État de Wisconsin, adressée à la Société par M. Lea. Cette analyse sera insérée au Bulletin.

Le même membre informe la Société de la perte douloureuse que M. d'Avezac, secrétaire-général de la commission centrale, vient de faire, dans la personne de sa belle-mère, et il demande qu'un membre du bureau soit prié de se rendre auprès de M. d'Avezac l'interprète des regrets de ses collègues.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 octobre 1836.

M. William B. Hodgson, consul américain.

M. J.-F. Waldeck, voyageur en Amérique.

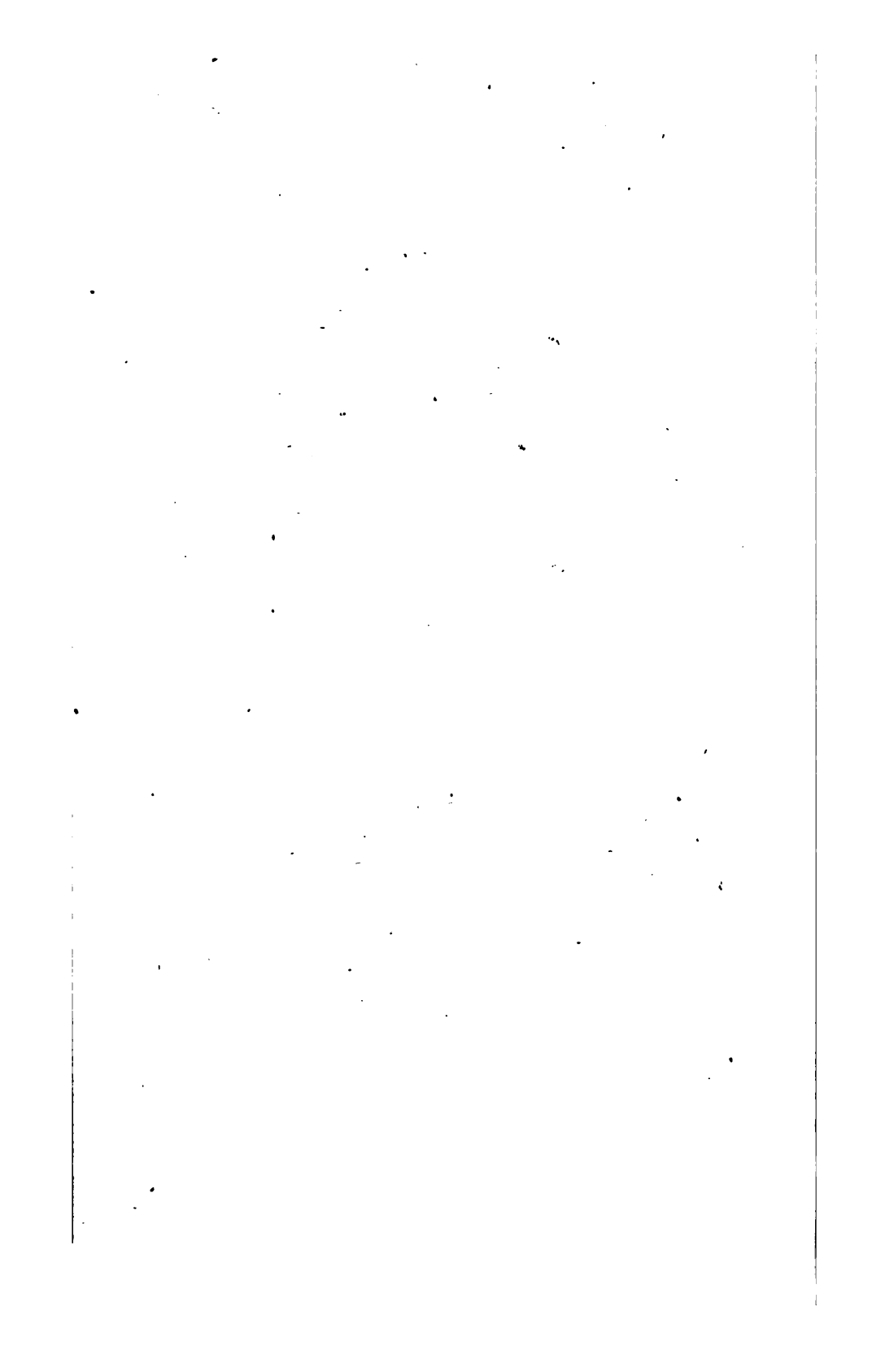
OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 octobre 1836.

Par M. Arthus Bertrand : La Turquie, ses ressources, son organisation municipale, son commerce ; suivis de Considérations sur l'état du commerce anglais dans le Levant, par D. Urquhart, traduit de l'anglais par X. Raymond, etc. 2 vol. in-8°. — Par la famille de l'auteur : Voyage dans l'Inde, par Victor Jacquemont

10^e liv. — *Par M. le baron de Chaudoir* : Corrections et additions à l'ouvrage du chevalier Sestini, intitulé : *Descrizione d'alcune medaglie greche del museo, des S. Barone de Chaudoir*, in-4°. — *Par la Société royale de Londres* : Transactions philosophiques pour 1836, 1^{re} partie in-4°. — *Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences* : Cinquième Rapport sur les travaux de cette Société. 1 vol. in-8°. — *Par M. de Larenaudière* : Coup d'œil sur les progrès et sur l'état actuel de la littérature anglo-saxonne en Angleterre, par M. Thomas Wright; traduit de l'anglais par M. L. 1 vol. in-8°. — *Par M. Ambroise Tardieu* : Carte historique pour l'histoire de France de M. Colart. — Portraits de Christophe Colomb, Réaumur, Pallas, Faujas de Saint-Fond, J. Banks, Olivier, Péron, Bory de Saint-Vincent, Léopold de Buch, et Clapperton. — *Par MM. Surville et Guillaume* : Du chemin en fer projeté de Paris à Versailles, desservant Auteuil, Boulogne, Saint-Cloud, Sèvres, etc. Description de son tracé, et résumé du système de locomotion appliqué à ce chemin en fer. 1 brochure in-8°. — *Par les auteurs et éditeurs* : Plusieurs numéros des nouvelles Annales des voyages, des Annales maritimes, du Journal de la marine, du Mémorial encyclopédique, du Voyage pittoresque en Asie, du Journal asiatique, du Bulletin de la Société élémentaire, des recueils des Sociétés d'agriculture de Versailles, Rouen et du Mans, de l'Institut, et de l'Echo du monde savant.





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 2 DÉCEMBRE 1836.

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ PAR M. LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL PELET,

Directeur du dépôt général de la guerre, Président de la Société.

MESSIEURS,

La science qui est l'objet de vos constants efforts et qui vous doit déjà tant de progrès, ne me paraît pas être appréciée autant qu'elle le mérite. Regardée généralement comme une branche secondaire de l'éducation, elle est souvent réduite à une simple nomenclature. Le monde n'y voit qu'une occupation agréable,

dans laquelle il cherche le récit attrayant des voyages lointains, la peinture de mœurs et de productions nouvelles, quelquefois aussi le romanesque intérêt des aventures nautiques.

Cependant la connaissance approfondie de la géographie est indispensable aux hommes d'étude et aux hommes d'État. Elle doit être l'objet de travaux sérieux de la part de tous ceux qui se destinent aux sciences et à la politique.

L'historien puise dans la géographie la connaissance des contrées et des nations dont il écrit les annales. Il doit pénétrer dans le cœur de l'homme pour y découvrir les causes de la plupart des faits ; mais il cherche dans les études géographiques, l'influence puissante du climat et du territoire qui maîtrise les événements. Un savant illustre a fait de cette vérité la principale base d'une histoire européenne. L'archéologue, comme l'historien, trouve dans la géographie les mêmes secours pour l'étude des monuments et des coutumes de l'antiquité.

Les sciences naturelles et mathématiques ne sont pas moins redevables à la géographie qui enregistre leurs conquêtes, qui prépare leurs succès. Dans ses descriptions, elle embrasse toutes les merveilles de la nature ; par ses rapports avec l'astronomie, elle lie la terre et le ciel. Aussi les ouvrages qui traitent de la géographie offrent-ils aux savants l'occasion de déployer une vaste instruction.

Il est, Messieurs, une science nouvelle, l'économie politique, plus particulièrement consacrée au bien-être de l'humanité et aux progrès de la civilisation. Cette science semble être l'application des connaissances géographiques et statistiques, qui devraient être con-

fondues. L'économie politique traitant de la production de la distribution et de la consommation des richesses territoriales, marche sans cesse éclairée par la géographie.

Enfin, la science que nous cultivons ouvre également ses trésors à la poésie et à la littérature. Les premiers poètes furent les premiers géographes. C'est dans Homère que nous retrouvons les plus anciens éléments de géographie. Nos poètes, nos écrivains célèbres, lui doivent souvent d'admirables tableaux. De nos jours, elle a créé une classe nouvelle de littérature, le *genre descriptif*; et un simple itinéraire a reçu d'un grand nom une haute illustration.

Si, dans ses travaux et dans ses spéculations, la géographie s'élève jusqu'aux régions célestes, elle domine aussi les sommités de la politique.

Les législateurs ont reconnu que le climat, la nature du territoire, l'état des populations, exercent une puissante influence sur les lois et les institutions d'un pays. Le premier de nos publicistes subordonne à ce principe la plupart des lois civiles et politiques. Les chapitres où il traite ces questions prouvent qu'il aurait pu en faire la base de son *Esprit des lois*.

La politique, comme science ou comme art du gouvernement, exige la connaissance spéciale du pays qu'elle régit et de tous les États avec lesquels il peut avoir des rapports. C'est sur l'évaluation des populations, des richesses, des forces militaires et maritimes; c'est d'après la situation respective et la configuration des territoires que les gouvernements règlent leurs projets, assurent le présent et maîtrisent l'avenir. Tous ces éléments constituent la puissance réelle des États et leur balance militaire; celle-ci offre seule des ga-

ranties de sécurité, à une époque où la moindre étincelle peut de nouveau embraser le monde.

Le diplomate doit étudier avec soin la géographie générale et celle qui concerne particulièrement les pays où il est envoyé. Une des parties les plus importantes de sa mission, est de recueillir des renseignements sur la situation des puissances. M. de Ségur raconte l'ingénieuse leçon de diplomatie qui lui fut donnée dans sa jeunesse par M. d'Aranda ; cette leçon n'était qu'un cours très sommaire de géographie politique.

La description complète des théâtres de la guerre est l'objet de la constante étude des militaires. Ils y trouvent le secret des hautes combinaisons, la voie la plus sûre pour les conquêtes, les moyens d'enchaîner la victoire sur les champs de bataille. Ils y apprennent aussi comment, sans courir les chances des combats, on peut occuper pendant la paix des positions importantes qui décident de la destinée des empires ; car la paix, ainsi que la guerre, a sa tactique et ses conquêtes.

Les études géographiques ont été particulièrement cultivées par le premier capitaine des temps modernes, par le grand homme qui porta, dans les affaires de l'État, le coup d'œil, la précision, l'ordre qu'il avait appliqués aux affaires de la guerre. Entouré de cartes et de documents géographiques, il préparait longuement les projets diplomatiques et les opérations militaires qu'il exécutait avec une merveilleuse rapidité.

Nous avons vu, Messieurs, commencer avec le siècle, la série de triomphes dans laquelle les études géographiques guidèrent les vastes combinaisons du génie. Aujourd'hui même, nous comptons le trente et unième

anniversaire d'Austerlitz, de cette mémorable victoire qui montra combien la tactique spéciale est liée à la configuration du terrain. Alors, simple ingénieur géographe, j'eus le bonheur de lire dans la pensée de Napoléon, et de juger comme lui ces champs sur lesquels il allait disperser les armées de la coalition.

La guerre favorise aussi les conquêtes de la géographie. Les armées françaises explorent maintenant les contrées dans lesquelles les voyageurs européens ne pouvaient pénétrer. L'an dernier, le prince royal portait l'étendard français sur les chaînes de l'Atlas, vers l'ancienne *Victoria*. Les officiers attachés à cette glorieuse expédition nous ont envoyé des levés, des reconnaissances, des paysages, tout ce qui peut faire connaître la Mauritanie césarienne, et nous donner les moyens de faire une excellente carte de la province d'Oran.

Dans ce moment, le second de nos princes accompagne l'illustre maréchal qui envahit l'ancien royaume de Massinissa, ce pays si intéressant pour la géographie générale, pour l'histoire de tous les âges, pour l'archéologie de divers peuples. Une brigade topographique, composée d'officiers habiles, nous promet une abondante moisson de cartes, de vues et d'inscriptions.

La marine, qui est elle-même une vaste science, rend à la géographie plus de services qu'elle n'en reçoit. Le navigateur s'élève au-dessus de tous les investigateurs géographes par l'étendue et la hardiesse de ses voyages. L'univers est son théâtre. Le marin affronte sans cesse tous les dangers. Suspendu entre les abîmes et le ciel, il est obligé de l'interroger à chaque instant pour y chercher sa route. C'est au marin que

nous devons un nouveau monde ; c'est de lui que nous recevons chaque jour les plus précieuses découvertes.

Cependant l'audace des marins vient d'être dépassée par les aéronautes anglais , qui , partis de Londres , sont venus descendre sur les bords du Rhin. Nous voyons dans cette enceinte l'un d'eux, M. Monck-Mason , qui consacre sa jeunesse à l'étude des sciences , et qui annonce le projet de faire le voyage d'Amérique avec son intrépide compagnon, M. Green. On ne peut assigner dans ce moment l'influence que les aérostats exerceront sur la géographie ; mais nous vivons à une époque où l'on ne saurait fixer des limites à la marche de l'esprit humain.

L'administration intérieure des États , moins brillante dans ses recherches , plus heureuse dans ses efforts , étudie avec détail les pays sur lesquels elle doit répandre les bienfaits de la civilisation. C'est ainsi que Pierre-le-Grand préparait , par ses études géographiques et par la construction des cartes de la Russie , la révolution qu'il produisit dans ses États.

Après tant de grands exemples , oserai-je vous parler , Messieurs , des travaux à la tête desquels m'a placé un heureux concours de circonstances ? Je manquerais , par mon silence , à ce que réclament de moi la haute capacité et l'infatigable activité de mes collaborateurs. Je dois dire que les travaux de la carte de France offriront à l'homme d'étude et à l'homme d'État tous les secours qu'ils pouvaient attendre d'une œuvre préparée depuis long-temps par les savants les plus distingués de l'Europe.

Nos travaux fournissent déjà les éléments nécessaires à la direction et à la construction des canaux , des routes , des chemins de fer. Les mémoires statistiques ,

historiques et militaires , annexés à chaque levé , forment une description complète du royaume. Les recherches historiques , portées sur le théâtre même des événements , les investigations archéologiques prolongées sur de grands espaces , fournissent journellement de précieux résultats. La géologie et la géognosie ne gagnent pas moins à ces travaux par l'étude des bassins et par la liaison que les reconnaissances établissent entre les diverses chaînes.

Des relations ouvertes avec les sociétés savantes répandues dans les départements , donnent à ces études une heureuse direction et de plus grands développements.

Les officiers d'état-major réunissent les matériaux topographiques des guerres que Louis XIII et Louis XIV ont soutenues dans les provinces frontières , et des combats que nous avons livrés à une époque qui fut mêlée de tant de gloire et de douleurs. Bientôt il nous sera permis d'achever les ouvrages préparés pour la *Défense générale* et pour l'*Organisation militaire* du royaume. Cependant , nos levés donnent déjà tous les éléments utiles à la défense du Nord et de l'Est, jusqu'aux Alpes.

Trente-six feuilles de la carte de France ont été publiées , avec les tableaux des hauteurs comparées. Une quatrième livraison de douze feuilles va être incessamment livrée à la publication. Ainsi , le quart environ de cette œuvre immense sera soumis au jugement de l'Europe. Les savants ont pu apprécier par le premier volume de la *Nouvelle description géométrique de la France*, les opérations qui ont servi de base à la nouvelle carte. Mes savants collaborateurs , MM. les colonels Puissant et Corabœuf , continuent cette description avec la plus grande activité. Le deuxième volume ainsi que les

livraisons suivantes ne se feront pas attendre longtemps.

Il serait facile de donner bientôt quatorze cartes départementales extraites de nos feuilles gravées. Au moyen des procédés autographiques employés depuis longtemps au Dépôt général de la guerre, ces cartes pourraient être livrées au public à un prix assez modique. Il serait fort avantageux que les Conseils généraux se concertassent avec la Direction de la carte de France, pour améliorer et coordonner les travaux de géographie et de géologie exécutés dans plusieurs départements.

Je ne crois pas, messieurs, exagérer l'importance d'une science qui a occupé une partie de ma vie, mais que j'ai étudiée sur les champs de bataille et dans le maniement des affaires, plus que dans les livres ou au milieu des sociétés savantes.

La plupart des hommes qui cultivent la géographie choisissent quelque une de ses branches qu'ils confondent bientôt avec les travaux auxquels ils se sont plus particulièrement consacrés. Le faisceau des connaissances géographiques étant ainsi rompu, la science disparaît : il n'en reste que les simples éléments. C'est à vous, Messieurs, qu'il est donné de reconstruire le faisceau, et de rendre à la géographie l'unité et l'importance qui lui appartiennent.

NOTICE

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DU PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT L'ANNÉE 1836,

PAR M. D'AVEZAC,

Secrétaire-général de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Je dois aux suffrages dont pendant trois années consécutives votre persistante indulgence s'est complue à m'honorer, de venir, aujourd'hui encore, exposer devant vous pour la troisième fois le compte annuel de vos travaux. A cette histoire de vos efforts pour l'avancement des sciences géographiques, se trouve intimement liée celle de leurs progrès, puisque vous y avez concouru de votre zèle, de vos vœux ou de vos applaudissements, et que votre plus douce tâche est de les constater. La mission de votre secrétaire-général est donc de passer en revue toutes les parties du cycle qu'elles constituent, pour relever les données nouvelles qui y ont pris place dans l'année qui vient de s'écouler; tel a été deux fois le but que j'ai essayé d'atteindre, tel celui que je me propose aujourd'hui : et chaque fois le sentiment profond de mon insuffisance, devant un horizon si vaste et si varié, m'impose le besoin de faire appel à une indulgence plus grande encore que toute celle dont votre amitié m'a donné tant de gages. Plus que jamais je la réclame de vous en ce moment.

Voici le quinzième anniversaire de votre existence : reportant mes regards en arrière jusqu'au jour où quelques hommes éminents conçurent l'ingénieuse pensée de fonder une association dont la science constituerait à la fois et le lien et l'objet, je voudrais mesurer d'un coup d'œil rapide le long sillage du vaisseau que vous osâtes les premiers aventurer sur la ténébreuse mer des doutes et des problèmes géographiques ; j'aimerais à faire ressortir l'étendue des progrès qui se sont depuis lors accumulés sous votre impulsion persévérante. Mais le temps qui fuit et nous entraîne, a fixé d'avance à ce simple discours des bornes étroites, où je suis forcé de me restreindre, et l'espace est déjà bien court pour y récapituler tous les travaux d'une seule année.

Ces travaux, d'autres associations formées à votre exemple les partagent maintenant avec vous. La Société royale géographique de Londres, acquérant chaque jour de nouveaux droits à notre affectueuse gratitude, accroit de volume en volume le nombre des mémoires d'un si haut intérêt qu'elle sait recueillir et mettre en valeur : outre le complément du tome cinquième qui parut à la fin de l'année passée, le tome sixième tout entier de la précieuse collection qu'elle intitule du simple nom de *Journal*, est venu nous doter cette année d'une riche moisson de documents dont la nouveauté rehausse encore le mérite. À l'échange mutuel de vos publications et des siennes, s'était dès long-temps ajoutée, comme un lien de plus, l'amicale correspondance des deux secrétaires : l'intimité de ces rapports n'est ni moins étroite ni moins cordiale, depuis que le capitaine Maconochie, envoyé dans un autre hémisphère, a été remplacé à Londres par le capitaine Washington, dont le voyage à Marok avait déjà été ac-

cueilli par vous avec un intérêt tout particulier. Dans les publications de la Société métropolitaine vient se fondre le tribut de celle de Bombay, qui ne lui est encore qu'une succursale; mais ce tribut est assez abondant déjà pour faire entrevoir une émancipation prochaine; et vous avez reçu la courtoise assurance de l'empressement avec lequel cette institution lointaine vous ferait parvenir, dès qu'elle les publierait, ses transactions particulières. Quant à la Société de géographie de Berlin, vous avez sous les yeux le troisième compte annuel de ses travaux, rédigé encore cette fois par le savant professeur Ritter, de la bouche duquel nous aimons à apprendre quelle part est à faire à la docte Allemagne dans ce tableau de tous les efforts qui concourent à l'œuvre commune.

N'est-ce point ici, tout auprès de ces associations exclusivement vouées à l'encouragement des études géographiques, que doit prendre rang l'établissement magnifique que le zèle et l'industrie privées ont élevé à Bruxelles? Notre confrère M. Jomard, qui est allé récemment visiter le palais consacré par M. Van der Maelen aux diverses applications pratiques de la science, vous en a rendu un compte plus précis et plus détaillé que ne l'avaient encore fait ceux de nos collègues qui l'avaient devancé dans cette espèce de pèlerinage, et la description laudative qu'il vous en a donnée a justement éveillé toute votre sympathie.

Renfermés dans des spécialités géographiques diverses, le Bureau des longitudes, les Dépôts généraux de la marine et de la guerre, continuent de nous enrichir de leurs éphémérides, de leurs mémoires, et de leurs excellentes productions graphiques. M. de Navarrete vous a annoncé l'envoi de plusieurs cartes et

ouvrages publiés sous sa direction, au Dépôt hydrographique de Madrid; mais leur réception parait ajournée par des causes indépendantes de votre volonté comme de la sienne. Les relations auxquelles vous a conviés le Lycée naval des États-Unis n'ont point encore porté les fruits que le développement successif de cette institution vous donne lieu d'en espérer.

Sans concourir aussi directement à l'objet de vos études, les corporations académiques étrangères les plus distinguées accordent souvent dans leurs transactions une part plus ou moins large à des matières géographiques, et cette circonstance donne un nouveau prix aux honorables relations qu'entretiennent constamment avec nous les premiers corps savants des deux mondes : l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, les Académies royales de Berlin, de Turin, de Lisbonne, d'Édinburgh, la Société royale de Londres, l'Académie américaine de Boston, la Société philosophique de Philadelphie, veulent ici être nommées à ce titre. L'Association britannique pour l'avancement des sciences vous a fait parvenir le volume, si étendu et si plein, qui résume les travaux du cinquième congrès, tenu à Dublin l'année dernière, et qui offre de savants mémoires sur les plus hautes questions de la physique terrestre. La Société royale des Antiquaires du Nord, à Copenhague, a doublé l'intérêt géographique de ses fouilles dans l'ancienne littérature septentrionale, en les dirigeant sur les écrits islandais relatifs aux découvertes lointaines des navigateurs normands du dixième siècle. Les Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta continuent à nous révéler l'Orient. Enfin, la Société géologique de Pensylvanie et la Société médico-botanique de Londres complètent l'inventaire des compa-

gnies savantes qui sont inscrites sur le tableau de vos relations à l'étranger.

Le nombre est encore plus grand des sociétés nationales qui vous font hommage de leurs publications : et parmi elles, les unes rendent à la géographie des services spéciaux plus ou moins étendus, telles que la Société asiatique, celle des Missions évangéliques, celle de Géologie, celle de Statistique universelle, l'Institut historique, et toute nouvelle sur notre liste, la Société de l'histoire de France. L'accession empressée des autres, moins utile sans doute à l'objet de vos travaux, vous est du moins un flatteur témoignage de la juste considération que s'est acquise au-dehors votre association : vous comptez dans cet honorable cortège, à Paris, la Société d'instruction élémentaire, la Société polytechnique polonaise, l'Académie de l'industrie, l'Athénée des arts, la Société philotechnique; et dans les départements, les Académies royales de Caen, de Lille, de Rouen, de Bordeaux, de Dijon, et celle d'Amiens qui figure nouvellement à côté d'elles; puis la Société d'émulation d'Abbeville, celle du Jura, et celle de Rouen, nouvelle aussi dans cette énumération; enfin, les Sociétés d'agriculture de Versailles, de Caen, d'Évreux, de Rouen, de Troyes, de Valenciennes, d'Angoulême, et celle du Mans, qui est venue nouvellement encore s'ajouter aux précédentes.

Le concours des efforts individuels prête un aide non moins puissant à votre œuvre : il en est d'ailleurs qui, s'appliquant à recueillir et rapprocher des productions détachées, des observations éparses, offrent à quelques égards les avantages des travaux collectifs. Les *Annales des Voyages*, déjà si recommandables par leur longue existence sous la direction de MM. Eyriès et de Lare-

naudière, ont acquis, pour remplacer le grand nom de Klapproth, que la mort était venue effacer de leur titre, deux noms dont le retentissement n'est pas moindre, ceux de nos illustres confrères MM. Walekenaer et Alexandre de Humboldt. Les *Annales maritimes et coloniales* de M. Bajot, la *Bibliothèque universelle* de Genève, le *Mémorial encyclopédique* de MM. Bailly de Merlieux et Julien, l'*Institut* de M. Eugène Arneult, l'*Écho du monde savant* de M. Boubée, le *Journal de la marine et des voyages* de M. Montrol, le *Journal général de la littérature française et étrangère*, le *Recueil polytechnique* de M. Moléon, les *Archives du Commerce et de l'Industrie* de M. Heinrichs, les journaux de Constantinople, de Smyrne et du Caire, continuent de vous être régulièrement adressés par les éditeurs, au fur et à mesure de leur apparition périodique.

Les publications détachées ont, de leur côté, l'avantage de traiter avec plus de détail et d'étendue les questions moins nombreuses et moins variées auxquelles est restreint le cadre de chacune d'elles. Parmi les donateurs étrangers dont j'ai à rappeler ici les libéralités de cette nature, le premier rang demeure à M. de Humboldt, bien moins pour la magnificence matérielle de ses livraisons que pour la science et l'érudition exquisés dont elles étalent les trésors. Les noms de MM. de Krusenstern, Ritter, d'Oesfeld, Twining, Lütke, Straszewicz et Lelewel, Vander-Maelen et Meisser, de Hammer, Adrien Balbi, Petter, Rosetti, de Balbe, de Macedo, Fray Francisco de San Luiz, Botelho, Ramon de la Sagra, Naxera, du Ponceau, Lea, Redfield, Walsh, Porter, Tanner, Woodbridge, Reynolds, Brisbane, Back, se pressent sur la même liste; et votre gratitude leur renouvelle par ma

bouche, en cette occasion solennelle, le tribut de remerciemens qu'elle s'est complue à leur décerner individuellement.

Les ministres de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères et de l'Instruction publique ouvrent dignement la liste, plus longue encore, des donateurs nationaux qui doivent trouver ici un témoignage public de votre reconnaissance pour leur généreux empressement à enrichir votre bibliothèque; il me faut accumuler ici les noms de MM. Jacquemont, Berthelot et Webb, Baradère et Saint-Priest, Buret et Desor, Leroux et Reynaud, Brayer, Chaho, Cadavène et Breuvery, Boblaye, Eyriès, d'Orbigny, Roux, Rienzi, Albert-Montémont, Richelot, Jardot, Gaubert, Reinaud, Marcus, Jubinal, Larenaudière, Bajot, Denaix, Ansart et Lebas, Piquet, Buchon, Cortambert, Hersant, Henri Ternaux, Arthus-Bertrand, Monin, Ambroise Tardieu, Arbanère, du Chaudoir et Maffioli.

Il est des donations d'un autre genre dont il convient de faire une mention toute spéciale : je veux parler d'une collection d'antiquités de l'Amérique centrale, dont M. le colonel Galindo a doté votre cabinet. Déjà s'y trouvaient déposés quelques échantillons d'armes, ustensiles et autres produits industriels de certains peuples lointains, hommage successif de divers voyageurs qui avaient trouvé accueil au milieu de vous. M. Roux de Rochelle a puisé dans cette circonstance le germe d'une idée féconde, qui a obtenu de vous un assentiment unanime : celle de former, de la réunion de tous ces objets, le noyau d'une galerie, d'un *musée* géographique; et lui-même y a versé son propre tribut.

Les communications épistolaires sont venues appor-

ter leur contingent à la masse d'informations que vous mettez vos soins à rassembler : MM. de Humboldt , Reinganum , de Hammer , Jackson , Bonafous , Van Wyk Rœlandszoon , Taitbout de Marigny , Fontanier , Pallegoix , Francis Lavallée , Jubelin , Woodbridge , Hodgson , Maconochie Wright , Washington , Duperrey , Langlois , de Grandpré , Vallot , Beylet , Tastu , nous ont adressé par cette voie des renseignements ou des considérations de l'intérêt le plus varié. Et dans la vue de multiplier les avantages de ces utiles relations , vous avez inscrit quatre noms de plus sur le tableau de vos correspondants étrangers : vos suffrages ont décerné ce titre au professeur Carl Ritter , la plus grande célébrité géographique de l'Allemagne ; à M. le conseiller Da Costa de Macedo , secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Lisbonne ; à M. Peter-Stephen du Ponceau , l'un des plus zélés promoteurs des recherches ethnologiques aux États-Unis , et au colonel Don Juan Galindo , qui entretient depuis long - temps avec la Société des relations suivies.

Enfin , messieurs , vous avez entendu , dans vos réunions semi-mensuelles , des communications orales et des lectures qui doivent aussi tenir une place honorable dans cet inventaire général des matériaux qui sont venus s'offrir à votre appréciation et à votre étude. Plusieurs voyageurs vous ont entretenus de leurs propres explorations , et votre curiosité attentive s'est pluë à recueillir de leur bouche les détails que lui ont ainsi tour à tour révélés MM. Adam de Bauve , Édie , Vidal , Rüppel , Hodgson , Waldeck. Plus souvent les rapports , les mémoires ou les notices de quelques uns d'entre vous ont fait l'occupation de vos séances , et MM. Eyriès , Jomard , Desbuc , Noël Duvergès , Rienzi , Lafond ,

Bérard, Montémont, d'Abadie, Cadalvène, Santarem, Roux, Warden, Amédée Jaubert, ont su respectivement exciter votre intérêt; j'ai moi-même bien des fois été écouté avec cette bienveillance dont votre amitié m'a fait une si douce habitude.

Après cette indication sommaire des sources nombreuses qui ont accumulé leurs tributs sur le fertile champ de la géographie, parcourons d'un pas rapide le vaste domaine qu'elles ont fécondé, pour dresser l'inventaire des produits variés que la science y a recueillis cette année. Leur nombre, leur diversité, m'oblige à les ranger par groupes successifs : le premier sera consacré à ces portions plus relevées de l'étude de la terre qu'on pourrait appeler d'un seul nom, *géographie scientifique*; le second aura pour objet la *géographie dans ses rapports avec l'histoire*; et le dernier appartient à la *géographie descriptive*.

Il est, dans les hautes questions dont s'occupe la Physique générale du Globe, deux aspects distincts qui captivent à divers degrés l'attention du monde savant : d'une part la détermination précise et complète des phénomènes, de l'autre la découverte des causes et des lois qui les expliquent; en deux mots, l'observation et la théorie. En rédigeant les instructions que l'Académie des Sciences a préparées l'année dernière pour l'expédition de la corvette *la Bonite*, et qui ont été imprimées dans l'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1836, aussi bien que dans les Annales maritimes, M. Arago a signalé, avec cette lucidité d'exposition qui lui est familière, les services que la science demande encore aux observateurs qui consacrent leurs

efforts à assurer ses progrès. L'Association britannique, de son côté, appelle également l'expérience à la vérification des théories.

Celle de la chaleur terrestre a été considérée par quelques mathématiciens dans l'hypothèse de son développement et de ses modifications sous l'influence exclusive de la température diverse des régions de l'éther successivement occupées par notre globe : M. Duhamel et M. Saigey ont respectivement soumis à l'Académie des Sciences les principes généraux qui leur paraissent régir la distribution de la chaleur dans des sphères, soit homogènes, soit formées de couches hétérogènes concentriques, eu égard à la température fixe ou variable des milieux dans lesquels elles sont plongées. Mais à côté de cette hypothèse persiste, avec non moins d'autorité, celle de l'existence d'un foyer central qui n'a point emprunté sa chaleur à des influences étrangères. M. Jean Reynaud a exposé les notions acquises, les propositions débattues, et les incertitudes multipliées où est aujourd'hui parvenue notre étude de ces matières, dans un article remarquable de l'*Encyclopédie moderne*, où il a traité de la chaleur terrestre avec cette vigueur de talent qui a ses racines au cœur de la science.

La théorie du magnétisme terrestre flotte également entre deux hypothèses diverses : d'une part, celle de deux axes avec quatre pôles distincts, due à Wilcke et développée par Hansteen ; d'autre part, celle des deux pôles d'un axe unique, soutenue par M. Duperrey, dont vous avez en ce moment les belles cartes sous vos yeux. En l'une d'elles sont indiquées toutes les observations de déclinaison recueillies sur les différents points du globe, et ramenées uniformément à une

même époque thématique; et ces indications elles-mêmes déterminent la direction des méridiens magnétiques ou lignes des déclinaisons convergentes; en rassemblant ainsi, dans un tableau synoptique, les données du problème et la solution qui en est proposée, notre ingénieux confrère fait saisir d'un coup-d'œil l'ensemble des faits observés qui militent en faveur de son opinion contre celle du savant danois; vous entendrez avec un vif intérêt les considérations qu'il a développées à ce sujet dans le mémoire spécial qu'il se propose de vous communiquer. La question ne peut manquer d'être de plus en plus éclaircie au moyen des observations simultanées, faites avec des instruments de choix, en des observatoires permanents convenablement répartis dans les diverses régions du globe, grâce aux efforts concertés de MM. Arago, de Humboldt et Kupfer, qui ont su donner une vive impulsion aux investigations de ce genre. En attendant; M. Davies et M. Morlet ont continué d'entretenir respectivement la Société royale de Londres et l'Académie des Sciences de Paris de leurs recherches sur quelques points de la théorie mathématique du magnétisme.

Quant à celle des marées, elle a besoin d'être re-fondue sur la masse des observations nouvelles, collectées avec une intelligence et un ensemble qui avaient manqué jusqu'ici; M. Lubbock et M. Whewell en Angleterre, et chez nous M. Daussy, mettent leurs soins à fixer, avec toute la précision désirable, les conditions du problème que la géonomie est appelée à résoudre. La détermination du niveau moyen de l'Océan avait présenté à notre savant confrère une particularité remarquable, que l'examen de nouvelles observations lui ont permis de reconnaître avec certitude : je veux

parler d'une oscillation corrélatrice à la pression atmosphérique, indépendamment de l'action des vents, dont l'influence n'est pas moins remarquable sur le baromètre lui-même que sur les eaux de l'Océan.

La météorologie n'a point encore de théories générales : on n'a pas réuni d'assez nombreuses séries d'observations sur chacun des phénomènes qui rentrent dans son domaine, pour en déterminer les causes et les lois; sous ce point de vue, les observateurs d'aujourd'hui travaillent pour un autre siècle; mais leur zèle est grand, et les données se multiplient. Nous devons, à cet égard, une mention particulière à notre confrère M. Morin, dont les efforts s'appliquent avec une activité et une persévérance digne d'éloges, à rassembler et enregistrer les résultats que lui fournit une correspondance étendue, uniquement entreprise pour cet objet; un nouveau mémoire, qui sera le septième de sa collection, est près de s'ajouter à ceux qu'il a déjà publiés. MM. Schouw, de Humboldt et Herschell ont respectivement constaté une dépression sensible de la hauteur moyenne du baromètre dans les régions équinoxiales. M. Redfield vous a fait hommage d'un écrit sur les vents et tempêtes de l'Océan atlantique occidental; M. Boussingault a envoyé d'Amérique, à l'Académie des sciences, d'intéressantes considérations sur les pluies des tropiques; et M. Everest s'est livré dans l'Inde à de curieux rapprochements entre les phases de la lune et les observations météorologiques recueillies à Calcutta pendant huit années consécutives; et il en a conclu une corrélation probable entre les fluctuations atmosphériques et l'influence luni-solaire qui produit les marées océaniques.

Le perfectionnement des instruments est une des conditions du progrès des sciences qui les emploient. Nous devons à M. Walferdin et à M. Danger d'heureux essais pour remplacer d'une manière avantageuse, par des thermomètres à déversoir d'une construction facile, les thermomètres à curseurs à l'emploi desquels on était réduit pour l'observation des *maxima* et des *minima* de température des milieux profonds ou éloignés : les causes si fréquentes d'erreur ou de dérangement, qui rendent peu sûres les indications de ces curseurs, sont évitées dans le nouveau système. Un horloger de Copenhague, M. Jürgensen, a exécuté une montre thermométrique qui peut être considérée comme plus curieuse qu'utile. M. Whewel a présenté à l'Association britannique le modèle d'un anémomètre destiné à procurer l'indication complète de tous les mouvements atmosphériques qui se font sentir en un lieu et dans un temps donnés; et M. Stevelly a communiqué à la même assemblée le projet d'un baromètre à cuvette mobile, traçant lui-même, au moyen d'un pinceau, sur un papier mu par un mouvement d'horlogerie, la courbe continue de ses oscillations diurnes, mensuelles, et même annuelles, sans donner au possesseur l'embarras de fréquentes et minutieuses observations.

A côté de tous ces instruments qui appartiennent à la météorologie, j'en dois citer un que revendique la géodésie; c'est le sextant de M. Rowland, qui, s'aidant d'un second sextant plus petit, superposé au premier dans une position renversée, peut servir à mesurer des angles dont l'amplitude s'élèverait jusqu'à 260 degrés, ce qui dépasse les besoins usuels; mais une double opération et une double lecture sont alors né-

cessaires; et il semble que l'ancien sextant à trois miroirs et double graduation de Troughton, d'ailleurs plus simple et moins lourd, est fondamentalement préférable en ce qu'il n'exige qu'une seule mesure d'angle et une seule lecture.

Beaucoup de travaux géodésiques particuliers ont été exécutés ou entrepris cette année; presque tous se résolvent en perfectionnements chorographiques dont l'indication appartient à la revue successive des acquisitions de la science distribuées par cercles d'exploration. Cependant je mentionnerai spécialement ici les calculs de M. Lenz pour la détermination des niveaux relatifs de la mer Noire et de la mer Caspienne, d'après ses propres observations barométriques, comparativement aux résultats qu'avaient fournis celles de MM. Parrot et Engelhardt, et en dernier lieu celles de M. Gœbel. La générosité impériale a mis récemment à la disposition de l'Académie de Saint-Petersbourg une somme de cinquante mille roubles pour faire procéder à un nivellement trigonométrique entre les deux mers, et cette opération a été confiée aux talents de MM. George Fuss, Sabler et Savitch, qui recevront les directions supérieures de M. Struve.

La géologie, cultivée partout avec une sorte d'entraînement, récolte d'amples moissons de faits épars, de descriptions locales, qu'elle synthétise et coordonne pour les rendre, élaborés, à la géographie physique. Le cours professé au Collège de France avec tant d'éclat et de talent par M. Élie de Beaumont est venu offrir un magnifique résumé de l'état où sont actuellement parvenues les études et les théories qui ont pour objet la constitution géognostique de la croûte terrestre. Le *Guide du géologue voyageur*, de M. Ami Boué, est un

manuel pratique dont vous appréciez le mérite et l'utile destination , à laquelle ne suffisait plus le trop court *Agenda* de Saussure. Les nombreuses publications de M. Boubée, l'espèce de propagande scientifique à laquelle il dévoue un zèle si chaleureux, ont droit à une mention particulière. Sans prétendre arrêter ici votre attention sur des faits géologiques de détail, il en est qui se rattachent à la géographie d'une manière à la fois si directe et si intime, que je ne saurais me dispenser de les mentionner : je veux parler de ces mouvements du sol qui témoignent d'une action souterraine, tels que l'abaissement insensible du Groënland, qui a fait l'objet d'une communication de M. Pingel, de Copenhague, à la Société géologique de Londres; l'exhaussement subit du Chili, dont M. Freyer et M. Alizon ont respectivement entretenu la même compagnie, tandis que M. Caldcleugh transmettait ses propres observations à la Société royale; l'exhaussement très sensible qui, d'après les renseignements transmis à l'Académie des sciences par M. Virlet, est près de faire apparaître une île nouvelle dans l'archipel grec, à l'entrée du golfe de Santorin; et enfin l'exhaussement graduel de la Scandinavie, au sujet duquel des mémoires ont été envoyés par M. Virlet à la Société des sciences naturelles de Paris, et par M. Keilhau à celle de géologie; un projet a, dit-on, été soumis à l'Académie impériale de Saint-Péterbourg, par M. Nordenskiöld, de Helsingfors, pour instituer des observations suivies sur différents points, à l'effet de vérifier l'abaissement du niveau de la Baltique.

La palæontologie, la botanique et la zoologie ne me donnent guère cette fois à enregistrer de ces tableaux plus ou moins vastes de la diffusion des êtres organisés

à la surface des contrées terrestres ; cependant je ne veux point omettre de signaler, parmi les ouvrages généraux, l'*Essai d'un tableau géognostico-botanique de la Flore du monde primitif*, du comte de Sternberg, publié à Leipzig par livraisons in-folio, et les *Principes de la géographie des plantes* publiés à Berlin par M. Meyen ; et parmi les œuvres spéciales, un intéressant travail de M. Alphonse de Candolle, sur la distribution géographique des plantes alimentaires, inséré dans la Bibliothèque universelle de Genève ; un mémoire lu à l'Académie de Berlin par M. Ehrenberg relativement aux caractères distinctifs de la Flore commune à l'Afrique septentrionale et à l'occident de l'Asie ; un volume de M. Cottrell Watson sur la distribution géographique des plantes de la Grande-Bretagne ; et enfin un mémoire adressé par le colonel Sykes à l'Association britannique, sur l'habitat spécial de certains oiseaux communs de l'Europe et de l'Inde.

L'ethnologie, qui s'occupe de l'homme sous le point de vue de la distinction mutuelle des races, nous a fourni quelques opuscules d'un grand intérêt, tels qu'un mémoire de M. Victor Courtet *Sur les diversités physiologiques des peuples dans leur rapport avec les diversités des systèmes sociaux auxquels ces peuples appartiennent* ; et une notice *De l'homme considéré sous le rapport de ses caractères physiques*, par le docteur Garnot, qui a inséré dans ce trop court écrit les lumières personnelles qu'il avait recueillies dans son voyage autour du monde, à bord de la *Coquille*. Le docteur Broc a récemment publié un *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomique et philosophique*, où l'auteur, bien qu'il ait voyagé lui-même, n'a fait que reproduire des faits et des opinions déjà exposés

avant lui. Le docteur Saucerotte vient de donner un *Tableau synoptique des races humaines, montrant leur origine, leur distribution géographique, etc.*, où l'on ne peut voir qu'une esquisse élémentaire. Il n'en est point ainsi de l'*Essai zoologique sur le genre humain*, œuvre véritablement originale d'un observateur ingénieux et sagace, dont le colonel Bory de Saint-Vincent vient de publier une édition nouvelle, et dont le mérite est dès longtemps incontesté.

Mais si les caractères physiologiques sont d'une haute importance pour la délimitation mutuelle des races, les langues jouent aussi un grand rôle dans la classification des peuples, et Balbi en a même fait l'argument exclusif de son Atlas ethnographique; du moins faut-il reconnaître, avec Prichard, que c'est un élément diacritique puissant, et vous leur accordez à ce titre un intérêt tout spécial. Les beaux travaux de Venture sur la langue des Berbers ont souvent occupé votre attention, et votre désir de les voir publiés ne s'est point affaibli; vous avez reçu, avec une bienveillance marquée, le petit vocabulaire berber de M. Delaporte fils, aussi bien que les études étymologiques et grammaticales de M. Hodgson sur ce curieux langage, qui acquiert pour nous chaque jour un nouveau degré d'importance; M. Hodgson s'est acquis de nouveaux titres à votre gratitude, en vous destinant une collection de documents relatifs au même objet, qu'il a recueillis en Barbarie, et qui sont temporairement déposés à Smyrne; ses notices sur le peuple Fellâtah et sur quelques autres nations africaines ne vous seront pas moins agréables. M. Manuel Naxera, de Mexico, vous a fait hommage d'une dissertation sur la langue othomi, dont vous avez également apprécié le mérite

particulier. Enfin, vous avez appris avec satisfaction que M. Sjogren a reçu, de l'Académie de Saint-Petersbourg, la mission spéciale d'aller étudier pendant deux années, dans le Caucase, la langue et les mœurs de ces curieux Yasses ou Ossètes, qui représentent, suivant toute probabilité, les ancêtres des Asses d'Odin le conquérant et le dieu de la Scandinavie.

L'intérêt qui s'attache à l'étude ethnologique des sociétés humaines acquiert encore un nouveau degré de force, alors qu'à cette considération des types et de l'emplacement des nations actuelles s'ajoute la curieuse recherche de leurs migrations et de leurs établissements antérieurs; aussi la géographie historique a-t-elle le privilège d'être accueillie avec un empressement plus général que n'en peuvent exciter les portions plus sévères et plus froides de la science. Je ne saurais accorder une simple mention fugitive au cours qu'a fait cette année, à la Sorbonne, notre confrère M. Guigniaut : cette chaire, qui pendant deux générations eut la garantie du nom de Barbié du Bocage, n'a point été enlevée à la spécialité géographique; et le nouveau professeur, entrant à son tour dans la carrière, a, dès l'abord, mesuré le cercle entier des connaissances entre lesquelles une part seulement est attribuée à la Faculté des lettres. pour déterminer avec précision le cadre dans lequel il doit à la fois étendre et renfermer son enseignement; puis, choisissant une des grandes divisions de ce vaste sujet, c'est à la géographie dans son union la plus intime à l'histoire et à la critique qu'il a voulu consacrer en premier lieu ses leçons, et la géographie ancienne a dû naturellement occuper le premier plan du tableau. Toujours dominé par cet es-

prit de philosophie synthèse qui seul peut réunir en un corps de doctrine les portions diverses d'une étude successive, il s'est proposé de traiter tour à tour chacune des quatre périodes auxquelles il a attribué les dénominations de *mythique*, d'*historique*, d'*alexandrine* et de *romaine*. Son premier cours n'a embrassé que la période mythique, et personne ne s'étonnera que le docte commentateur de la Symbolique de Creuzer se soit complu à fouiller encore ces poétiques traditions, où les peuples et les pays ont aussi une place comme les héros et les dieux : il y avait là une page intéressante à rétablir au livre des origines géographiques ; cette page a été remplie ; les livres sacrés, les traditions primitives de l'Inde et de la Perse en ont fourni les premiers matériaux : puis, à défaut de sources babyloniennes et phéniciennes, les notions des Hébreux, et ensuite les légendes de la Grèce, ont été passées en revue, leur valeur discutée, leur date véritable recherchée ; et ceux d'entre vous qui ont assisté à ce premier cours rendent témoignage de la haute érudition que notre savant confrère y a déployée. Son deuxième cours, près de s'ouvrir, ouvert peut-être déjà, conduira cette étude des sources antiques jusqu'au siècle d'Alexandre.

Se bornant à cueillir la fleur de ces laborieuses investigations sur les pays et les peuples anciens, M. Roux de Rochelle nous a lu, récemment encore, quelques nouveaux fragments de l'esquisse rapide où sa plume élégante a décrit les grandes phases géographiques de l'histoire grecque et romaine.

M. Reinganum vous a envoyé de Berlin un mémoire sur les îles qui, d'après les témoignages de l'antiquité, ont été jadis soulevées du fond de la mer, comme na-

guère l'île Julia ou Ferdinandia dans la Méditerranée; et M. Noël des Vergers, revêtant le rôle modeste de traducteur, vous a fait apprécier, par une version fidèle, tout l'intérêt de ce morceau.

Quelques observations sur l'ancien commerce maritime de l'Inde, lues à la Société géographique de Bombay par le lieutenant Dickinson, ont été imprimées dans le *Journal* de celle de Londres.

M. Straszewicz vous a fait hommage de sa traduction française d'une savante dissertation de Lelewel sur *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*; ce mémoire ne vous a été offert que comme préludant à une édition française complète des travaux du célèbre Polonais sur l'histoire et la géographie des anciens: la réputation de l'auteur, et le haut mérite de l'échantillon qui est sous vos yeux, ne peuvent que faire désirer vivement l'importante publication qui est annoncée.

M. Walckenaër a inséré dans les *Annales des Voyages* une petite carte des Iles-Britanniques, réduite d'une plus complète dressée pour la lecture des historiens anciens; et il y a joint une analyse telle qu'il serait à désirer d'en voir toujours annexer aux délinéations graphiques, comme pièce justificative indispensable; là se trouve résumé en quelques pages tout ce que nous ont légué de notions sur la Bretagne et l'Hibernie, les Romains, les Grecs et les Phéniciens.

De même, mais sur une plus grande échelle, M. Bo-blave, réunissant à une belle carte de la Morée, tout un volume de recherches géographiques sur les ruines disséminées à profusion en ce sol classique, a produit un excellent ouvrage, auquel accorderont une haute

estime tous les amis des études consciencieuses et approfondies.

M. Guérard a enrichi l'*Annuaire* de la Société de l'histoire de France d'un curieux relevé des provinces et pays du royaume, où plus de huit cents noms représentent, pour la plupart, ces peuplades gauloises si nombreuses, si morcelées, dont l'individualité s'est fondue avec le temps dans la nationalité commune sans laisser d'autre trace que la persistance de quelque dénomination géographique.

Un concours ouvert par l'Académie des Inscriptions nous a valu trois ouvrages sur la domination passagère des Vandales en Afrique; vous avez devant vous celui de M. Marcus, terminé trop tard pour être présenté à l'Académie, mais publié avant les travaux de M. Pappendorft et de M. Miller, qui tous deux ont été couronnés par l'Institut, et dont le dernier mérite surtout de vous être signalé, à raison du développement que l'auteur a donné à la partie géographique de son mémoire.

L'Institut a aussi compris parmi ses lauréats M. Prieur, dont les recherches archéologiques dans l'État d'Alger, ont amené d'intéressantes découvertes, notamment celle d'une inscription où l'existence du titre de *colonie* semble autoriser à croire que l'ancienne colonie de Saldæ répondait à la moderne Bougie, où l'inscription a été trouvée.

Avant de quitter le champ de la géographie ancienne, je ne puis laisser en oubli les conquêtes nouvelles que lui ménage la paléographie : déjà Champollion avait reconnu, sur les cartouches hiéroglyphiques de l'Égypte, quelques noms des peuples et des pays tributaires du vieil empire des Pharaons; M. Eugène Bur-

nouf, qui se livre avec bonheur au déchiffrement des écritures cunéiformes, vient d'apercevoir, sur une inscription de Darius, l'énumération des contrées soumises au sceptre des grands rois de la Perse antique, et il nous promet un travail spécial pour éclaircir et constater une si curieuse découverte. Ainsi, dans ce perpétuel échange de secours que les sciences diverses entretiennent mutuellement pour leur commun avantage, il semble qu'une part privilégiée soit réservée à la géographie dans le résultat des recherches qu'elle éclaire de son flambeau.

Si l'antiquité eut ses légendes, le moyen âge eut aussi les siennes : vous devez à M. Achille Jubinal une édition de plusieurs textes, latin et français, des fabuleux voyages de saint Brandan d'Irlande ; MM. Wright et Francisque Michel en vont publier à leur tour d'autres textes, français, latins, et allemands. Peut-être des notions imparfaites et grossières empruntées à une géographie réelle se cachent-elles sous ces fictions, comme aussi dans le Miriani géorgien traduit par M. Brosset, dans le Kamroup hindoustany publié par M. Garcin de Tassy, ou encore dans le récit arabe des voyages de Sindbad le marin, où l'érudite sagacité de M. Walckenaer a su les démêler.

N'est-ce point également parmi ces fabuleuses légendes qu'il faut ranger les voyages des frères Zéni à la terre d'Estoliland ? c'est du moins l'opinion soutenue, avec tous les avantages d'une judicieuse critique, par M. Zahrtmann, de Copenhague, dont M. Eyriès a reproduit l'intéressant mémoire dans les *Annales des Voyages*. Il est difficile, après avoir lu ce morceau, de conserver encore quelque croyance à la navigation de ces nobles Vénitiens jusqu'en Amérique ; nous sommes

instruits cependant que notre confrère M. Graberg de Hemsø conteste l'exactitude de l'hydrographe danois dans l'adhibition des témoignages qu'il emprunte à l'Italie : *adhuc sub judice lis est*. Les prétentions des marins du Nord à la première découverte du nouveau continent sont-elles mieux fondées ? c'est un problème digne d'une investigation sérieuse, mais qui ne peut être résolu avec connaissance de cause qu'en présence des documents islandais allégués en leur faveur : aussi la Société royale des Antiquaires du nord rendra-t-elle un éminent service à la géographie en publiant, ainsi qu'elle l'a annoncé, tous les écrits islandais qui ont quelque connexité avec cette grande question. M. Henri Ternaux, qui est parvenu à réunir une des plus riches collections qui soient au monde, en livres curieux et rares sur l'Amérique, vient vous offrir à la fois sa *Bibliothèque américaine* renfermant le catalogue de tous les ouvrages relatifs à cette partie du monde qui ont paru depuis la découverte jusques au commencement du XVIII^e siècle ; et les prémices de son intéressant recueil de *Voyages, relations et mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, publiés pour la première fois en français, et dont il donne aujourd'hui trois volumes comprenant les voyages de Federman en 1525, de Hans Staden en 1547, et la relation de Magalhães de Gandavo, qui date de 1576.

De son côté, M. de Humboldt continue son beau livre sur l'histoire critique de la géographie du nouveau monde : une seconde édition déjà commencée dans le format in-octavo contribuera à répandre ce savant ouvrage, que la somptuosité de l'édition originale concentrait en trop peu de mains. M. de Humboldt a de

plus consigné dans une note spéciale les résultats chronologiques de ses recherches sur le premier emploi du nom d'Amérique dans les livres et sur les cartes du seizième siècle. Nous devons en même temps à M. de Santarem de curieuses vérifications qui font toucher au doigt l'absurdité des prétentions au moyen desquelles Vespuce obtint l'honneur d'attacher son nom à l'Amérique.

Ainsi vous avez recueilli de nombreuses richesses sur l'histoire de la géographie américaine. L'histoire du continent lui-même tient une place dans les communications qui vous été faites. Sans parler des *Antiquités mexicaines* décrites par Dupaix et éditées par M. Baradère ; sans parler non plus des belles publications de M. Nébel, ni même des mémoires et dessins inédits qui vous ont été remis par le colonel Galindo, je ne veux mentionner ici que M. Waldeck étalant devant vous les trésors de son portefeuille : à côté d'une exacte représentation des bas-reliefs si fortement caractérisés de Palenque, il vous montre les profils qu'il a saisis sur la nature vivante, et dont les traits semblent calqués sur ces antiques bas-reliefs. Mais il vous réserve des rapprochements plus curieux encore : il déroule à vos yeux les dessins qu'il a rapportés d'Itzalan ; et vos yeux peuvent croire à peine à leur propre témoignage, en reconnaissant, dans ces sculptures de ronde bosse qu'un peintre fidèle a copiées sur la terre d'Amérique, au Nouveau-Monde, non plus ces imitations vivement accusées d'une nature toute spéciale, toute indigène, mais la reproduction de ce que la statuaire égyptienne a pu produire de plus parfait ; ou plutôt il semble que l'art grec soit venu dépouiller de la roideur égyptienne ces admirables caryatides. De tels monuments appel-

lent des recherches nouvelles, des vérifications multipliées qui ne puissent laisser aucune ouverture au moindre doute, et peut-être même alors douterait-on encore, tant paraît merveilleuse cette palingénésie de la Méropide antique et de l'Atlantide disparue.

Il faut reconnaître qu'en général, avant la date officielle de la découverte des terres lointaines, par des explorateurs ayant pris ou reçu mission expresse à cet égard, des entreprises moins solennellement proclamées avaient obscurément atteint le même but; et si la gloire de Colomb lutte encore avec avantage contre les indices d'une découverte antérieure de l'Amérique, il n'en est plus ainsi de la renommée de l'infant don Henri de Portugal quant aux navigations africaines. Toutefois, notre érudit correspondant, M. de Macédo, essaie d'établir que cette renommée, dont le prince Henri avait recueilli l'héritage, était du moins légitimement acquise à la dynastie de Portugal; et il vient d'ajouter un supplément étendu au mémoire que, dès 1816, il avait communiqué à l'Académie de Lisbonne sur cette intéressante question. On ne peut douter, en présence des preuves qu'il allègue, que des expéditions aux Canaries n'eussent été accomplies dès la première moitié du xiv^e siècle, non pas, il est vrai, par des marins portugais, mais au nom des rois de Portugal par des navigateurs florentins et génois, parmi lesquels la cour de Lisbonne trouvait depuis long-temps les amiraux, les capitaines et les pilotes de ses vaisseaux.

Des mers équinoxiales remontons vers les mers du Nord; en vous offrant le premier fascicule de ses *Anglo-Saxonica*, M. de Larenaudière vous a annoncé qu'une place était réservée à la géographie dans la suite

de ce recueil : le savant éditeur se propose d'y insérer prochainement le périple d'Œther avec un commentaire. Votre intérêt est assuré d'avance à cette publication.

Vous venez de recevoir de M. Reinaud, son livre des *Invasions des Sarrasins en France*, œuvre consciencieuse, où l'ethnographie puisera d'utiles lumières contre certaines erreurs, accréditées en quelques localités, sur l'infusion d'un élément sarrasin dans la population nationale.

À l'histoire géographique du moyen âge se rattache aussi un fragment où notre confrère M. Rey revendique pour les Français la découverte de la boussole, en s'appuyant de la description qu'en donne Guyot de Provins dès la fin du douzième siècle, et de la figure d'une fleur-de-lis universellement adoptée pour marquer le nord sur la rose des vents.

Vous possédez aujourd'hui un exemplaire du *fac-simile*, encore inédit, de la carte catalane de la Bibliothèque du Roi, si connue de tous les amis de la science pour l'un des plus précieux monuments géographiques que nous ait légués le quatorzième siècle; cet exemplaire, vous le devez à l'obligeant empressement de M. Buchon, qui a préparé, sur le contenu de ce beau manuscrit, une notice détaillée, dont la publication *in-extenso* ne saurait être suppléée par le résumé succinct qu'en a transcrit M. Huot à la suite de l'indication erronée qu'avait donnée M. de Brun et que le nouvel éditeur a oublié d'effacer; M. Paulin Paris en a tout récemment inséré un aperçu sommaire dans son *Histoire des manuscrits* grand in-folio de la Bibliothèque royale; mais il n'a tenté qu'avec une juste défiance le déchiffrement du texte, d'ailleurs peu correct, écrit

dans un dialecte roman, qui ne compte que de rares adeptes. Parmi ceux-ci, le plus habile peut-être, M. Tasty, nous a fourni d'intéressantes lumières pour la parfaite intelligence des légendes dont la valeur historique est la plus importante ; et près d'aller à l'étranger étudier quelques anciens monuments de son idiome maternel, il nous a promis l'exacte transcription d'une carte analogue à celle-ci, datée de l'an 1415, dont l'existence et quelques particularités saillantes lui ont été signalées.

M. Thomas Wright, auquel vous devez déjà d'intéressantes communications destinées à prendre place dans votre *Recueil de Voyages et de Mémoires*, nous a promis, de son côté, de tenir pour nous une note exacte de toutes les cartes manuscrites du moyen-âge que lui feront rencontrer ses fouilles dans les bibliothèques et les archives de l'Angleterre, qu'il explore avec un zèle infatigable.

Quant aux cartes éditées, la traduction améliorée de l'Atlas historique de Kruse, donnée par MM. Ansart et Lebas, a été terminée cette année; l'Atlas physique, politique et historique de la France, qui forme la troisième partie du Cours de géographie comparative de M. Denaix, se poursuit avec la double garantie d'une rédaction préparée par un homme de talent et de science, et d'une exécution matérielle confiée aux artistes les plus habiles du Dépôt de la guerre;

La transition est trop naturelle pour ne point nous laisser entraîner, de ces atlas où domine l'élément historique, aux atlas où l'histoire n'a plus que la moindre part : la nouvelle édition de celui de M. Lapié est en cours de publication; de son côté, M. Piquet se livre à

la révision successive des cartes de l'atlas de Brué, dont les plus usuelles ont été réunies en une collection spéciale pour l'enseignement de Saint-Cyr et de Saint-Denis; il revise pareillement, pour les mettre à jour, les belles cartes en quatre feuilles construites par Brué, et vous avez devant vous sa mappemonde augmentée des derniers relèvements de Ross et de Back; acquéreur en outre d'un atlas élégamment exécuté par M. Dufour, M. Picquet en soumet aussi les cartes à une soigneuse révision, pour les livrer, en collections diversement graduées, à l'enseignement des collèges royaux. M. Tanner vous a fait parvenir le complément de son Atlas universel; et vous savez que trois livraisons de celui que Grimm publie à Berlin ont déjà mis en circulation dix-huit cartes.

J'arrive ainsi de proche en proche aux traités de géographie générale. Un nouveau tirage de l'édition que M. Huot a donnée du Précis de Malte-Brun, a été divisé en livraisons multipliées, pour mettre ce bel ouvrage à la portée d'un public plus nombreux. Il s'en imprime au Caire une traduction arabe, faite sur le texte de l'édition originale, par notre confrère le scheykh Réfa'h, si empressé de faire jouir sa patrie des œuvres utiles les plus notables parmi celles de notre pays.

Quant à l'*Erdkunde* de Ritter, la traduction française due au zèle de MM. Buret et Desor est complète, aujourd'hui pour l'Afrique, et les trois volumes qui forment cette première partie sont déposés dans votre bibliothèque. Quelques portions de l'Asie ne tarderont sans doute point à les suivre, pour nous initier graduellement à la richesse croissante de ce beau talent qu'admire l'Allemagne, et dont l'œuvre magnifique dépasse, à chaque volume nouveau, l'attente qu'avait

autorisée le précédent volume. Le tome cinquième de l'Asie, qui est le sixième de l'ouvrage entier, dans l'édition allemande, vient de paraître à Berlin; et complète à la fois la description de l'Inde et celle de l'Asie orientale.

Il faut descendre des hauteurs où nous élève ce grand et beau livre, pour donner attention à des œuvres plus modestes : M. Richelot nous a adressé de Nantes un Abrégé de géographie industrielle destiné à présenter, sous un aspect approprié à un auditoire spécial, les éléments d'une science qui peut être envisagée sous tant de points de vue divers. M. Cortambert vous a fait hommage d'un volume qu'il a intitulé *Physiographie* ou description générale de la nature pour servir d'introduction aux sciences géographiques; essai utile, trop plein peut-être pour sa destination. Vous avez reçu de M. Gaubert un petit livre qui, sans avoir la haute valeur à laquelle semblent prétendre et la forme sententieuse du style et la pompe du titre (*Traité des causes primordiales géographiques et historiques*), possède le mérite très réel d'envisager la science sous un point de vue méditatif, qui conduit, au moyen de l'étude comparative des faits, à la perception de certains rapports constants entre des circonstances données, de manière à ce que l'indication d'une seule puisse suffire à la détermination de toutes celles qui gravitent dans le même cercle de corrélation; on s'est peu occupé jusqu'ici de reconnaître et constater les lois empiriques de ces corrélations mutuelles, et vous ne pouvez qu'applaudir aux efforts qu'a tentés M. Gaubert pour remplir cette lacune.

L'Univers pittoresque, histoire et description de tous les peuples du monde, de leurs religions, mœurs;

coutumes, etc., constituent une sorte de géographie ou plutôt d'éthnographie générale; qui ne peut être oubliée ici; il compte parmi tous plus d'un collaborateur, et le soin apporté à la rédaction des diverses parties déjà publiées ou en voie de publication, lui donne un caractère plus sérieux et plus durable que ne paraîtraient l'annoncer les dehors littéraires dont cette entreprise est parée. Parmi les fascicules qui vous ont été présentés, votre attention a particulièrement été appelée sur le travail de M. Roux de Rochelle, qui a pour objet les États-Unis d'Amérique, et sur celui de M. de Riem, dont la tâche, embrassant l'Océanie entière, a déjà fourni plus de quarante livraisons.

L'*Encyclopédie nouvelle*, dont la rédaction se poursuit sous la direction philosophique et grave de MM. Leroux et Reynaud, offre pareillement, dans les articles nombreux et étendus qu'elle réserve aux matières géographiques, un corps de doctrines et de notions descriptives qui marquent la place de ce recueil à côté des traités généraux de géographie: il a complété cette année son deuxième volume, et dépassé la moitié du troisième; les derniers cahiers qui ont été mis sous vos yeux vous ont offert l'article sur la chaleur terrestre, que j'ai déjà rappelé à votre attention.

M. Albert Montémont vient de terminer sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, que trois années lui ont suffi à produire, et dont il dépose en ce moment devant vous le quarante-sixième et dernier volume.

Il me reste en la place de l'intéressant recueil des *Lettres* du comte Carlo Vidua, écrites, on le peut dire, de tous les coins du monde, où l'amour de la science avait conduit cet érudit et studieux explorateur des pays et des peuples; le comte Césaire Balbo s'est acquis

des titres à la gratitude du monde, avant en mettant au jour cette narration épistolaire d'un long voyage que la mort est venue terminer si brusquement à Amboine.

J'arrive à cet endroit de ma tâche où, portant sur les contrées de la terre une intuition plus immédiate, j'appelle votre esprit à les parcourir avec moi sur la trace des voyageurs qui les ont en dernier lieu visitées, complétant ainsi par une périégèse rapide, le tableau, esquissé à grands traits, des notions nouvelles dont l'année qui s'achève a enrichi le domaine des sciences géographiques.

L'Europe n'est point un champ de découvertes : le caractère particulier des travaux géographiques qui la concernent, c'est la spécialisation d'aspect dans l'étude de ses parties : quelques contrées, que leur excentricité de position ou de mœurs place sur les marges du cadre commun, ont presque seules le privilège de fournir à des explorations d'ensemble. Ainsi une commission scientifique sous la direction de notre confrère M. Gaimard, est allée compléter cette année en Islande une investigation commencée l'année dernière, et dont les résultats constitueront sans doute les matériaux d'une publication d'un haut intérêt. Ainsi nos ingénieurs géographes sont allés poursuivre, sous les ordres de notre confrère M. Peytier, le relevé géodésique de la Grèce, et nous ont rapporté cette année les éléments d'une description complète de cette terre, où l'antiquité classique a répandu sur chaque parcelle du sol le charme des vieux souvenirs, jalonnés dans la succession des âges par des ruines sans nombre, dont nos officiers ont pieusement relevé tous les indices ; des rectifications importantes résultent de leurs opérations pour la chorographie de la Phocide

et surtout de l'Eubée. A côté de leurs travaux, il faut citer le beau livre où M. Martin Leake a consigné les résultats de quatre voyages successifs dans les provinces septentrionales de la Grèce, pour faire suite à son *Voyage de Morée*.

Les ouvrages que j'ai à mentionner ensuite, offrent tous, dans leur objet ou dans la circonscription territoriale qu'ils considèrent, la spécialité monographique qui est l'attribut particulier et naturel des études consacrées à cette Europe sur laquelle peut s'étendre notre investigation directe : telle est la condition où se renferment, à des titres divers, les *Neuf années à Constantinople* du docteur Brayer; *la Turquie et ses ressources*, de MM. Urquhart et d'Eichstal; les informations positives sur l'orographie et la constitution géognostique du même pays, écrites sous la dictée de ses propres vérifications, par notre savant confrère M. Ami Boué; la relation manuscrite d'un *Voyage au Danube jusqu'à Ismail*, que nous a envoyée d'Odessa M. Taibout de Marigny; l'intéressant *Voyage sur le Danube* de M. Quin, dont nous devons la traduction à M. Eyriès; le *Compendio geographico della Dalmazia, con un apendice sul Montenero*, de M. Petter; l'*Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne* et sur la monarchie autrichienne en général, du conseiller impérial Adrien de Balbi; les tableaux historico-géographiques du major d'Oesfeld sur la Suisse; le *Dictionnaire géographique de la Flandre occidentale* de MM. Van der Maelen et Meisser; le *Voyage en Norvège et en Suède* de M. Twining; les *Souvenirs d'Espagne* de M. Cornille; le *Voyage en Navarre* de M. Chaho; enfin la *France pittoresque* de M. Abel Hugo, dont il vous a été fait hommage par M. Momin, auteur des cartes qui l'accompagnent.

Les publications topographiques les plus remarquables qui se soient produites cette année sur les divers États de l'Europe consistent en quelques feuilles ajoutées à chacune des grandes cartes qui sont en cours de publication : ainsi la *Carte de France* du Dépôt de la guerre a livré douze nouvelles feuilles ; l'*Allemagne* de Reynemapp en a fourni onze , celle de Stieler cinq , celle de Klein une , celle de l'état-major prussien deux ; la *Prusse* d'Engelhardt s'est augmentée de deux feuilles ; le *Hanovre* de Papen en a donné neuf ; la *Saxe* de Schlieben , sept ; les cartes officielles de *Hesse* et de *Wurtemberg* en ont respectivement offert , la première quatre , et la deuxième sept. La belle carte d'Angleterre , connue sous le nom de *Carte de l'Ordonnance* , compte aujourd'hui soixante-neuf feuilles : on a commencé celle de l'Irlande , mais à une échelle beaucoup plus grande , puisqu'elle n'est pas moindre de six pouces anglais par mille. M. Dufour , qui chez nous a entrepris un atlas de l'*Espagne* par provinces , a publié cette année la carte des Baléares et celle de l'Estrémadoure.

Quittons l'Europe pour l'Afrique , cette terre classique des explorations aventureuses. Le général l'Étang , qui commande à Oran , vous a fait , dans l'intérêt de la géographie , des offres de services et de concours que vous avez agréées avec autant de gratitude que d'empressement ; et notre armée , dans ses marches vers Constantine , nous recueille des itinéraires nouveaux au cœur de l'ancienne Numidie. Un voyageur naturaliste , M. Picart , allant aux côtes de Guinée , a demandé à la Société des directions , pour rendre aussi utiles que possible à la géographie les excursions qu'il avait projetées dans l'intérêt spécial des sciences naturelles.

D'un autre côté, le capitaine Alexander a mandé du Cap qu'il se dispose à faire une tentative pour pénétrer chez les Damaras, qui habitent au nord-ouest, sur la rive septentrionale du Gariep.

Quant aux notions que nous ont déjà procurées les documents recueillis depuis l'année dernière, il faut reconnaître et proclamer qu'elles sont, pour la majeure partie, renfermées dans le volume dont la Société géographique de Londres vient d'achever l'impression. M. Davidson, qui a résolu de faire un voyage à Ten-Boktous par la voie de Marak, se trouve arrêté à Ouâdy-Noun, d'où l'on a eu de ses nouvelles jusqu'au 14 juillet dernier : ses lettres contiennent quelques détails intéressants sur les lieux où il est forcé de séjourner. Son guide est le nègre Abou-Bahr el-Sadyq, naguère esclave à la Jamaïque, natif de Ten-Boktous, élevé à Gény, et de la bouche duquel le rév. M. Renouard avait recueilli, sur l'intérieur de l'Afrique occidentale, des informations d'autant plus curieuses que c'est à la Côte d'Or qu'il avait été vendu comme esclave, après une série de voyages qui l'avaient successivement conduit à Kong, Ghonah, Dabéhyah, Hhaqusa et Komay : la véracité de notre voyageur Caille trouverait encore, si elle pouvait être mise en doute, une nouvelle confirmation dans les renseignements fournis par le voyageur africain. Un autre nègre, Lemen Kebe, sarakonloh né dans le Foutah-Gjalo, et qui depuis trente ans est esclave aux États-Unis, a pareillement fourni à M. Théodore Dwight, sur son pays et sa nation, d'intéressants détails qui ont été publiés par M. Woodbridge.

Revenons sur le littoral. Les relevements nautiques du lieutenant Arlett ont fourni, la Société géographique de Londres, une carte et un mémoire qui nous

conduisent jusqu'aux Canaries, à l'égard desquelles nous recevons les livraisons successives du bel ouvrage de MM. Berthelot et Webb. Les communications de M. Warden nous ont signalé quelques collisions fâcheuses entre les colons et les indigènes dans les établissements américains de la Sénégambie. Plus loin, une expédition mercantile dirigée par M. Becroft nous appelle, sur ses traces, au fond du golfe de Guinée, pour remonter avec lui le Niger jusqu'à Adacado, près du confluent du Tchady.

Pour l'Afrique australe, nous avons, en première ligne, un rapport sommaire des résultats de l'expédition du docteur Smith, qui, sans s'avancer aussi loin que quelques-uns de ses hardis devanciers, n'en a pas moins rassemblé de précieux matériaux pour la géographie de ces contrées. Nous possédions déjà une esquisse graphique, envoyée à la Société des missions évangéliques de Paris, par M. Lemue, et donnant un aperçu de la route suivie en 1854 par M. Hume; le même missionnaire a récemment transmis l'itinéraire fourni par un indigène, d'un voyage à seize journées au nord de Lattakou; et ses compagnons d'apostolat, MM. Arhousset et Daumas, viennent de faire parvenir la relation et la carte d'une reconnaissance qu'ils ont eux-mêmes effectuée dans le pays des Lighoyas, au nord-ouest de celui des Bassoutos. Le capitaine Edie, l'un des compagnons de voyage du docteur Smith, ayant été ramené en Europe par ses blessures, est venu au milieu de nous, et nous a donné oralement d'intéressants détails sur les Zoulahs qui avoisinent l'établissement anglais du Port-Natal, et sur lesquels son camarade, le capitaine Gardiner, ainsi que M. Natha-

niel Isaacs viennent de publier respectivement leurs propres relations.

M. Xavier Botelho, qui déjà nous avait donné un premier aperçu des possessions portugaises dans l'Afrique orientale, nous a fait parvenir le volume qu'il a consacré à une description statistique de ces établissements, travail doublement intéressant, à raison des connaissances personnelles de l'auteur, et de la pénurie où nous étions de documents nouveaux sur cette portion de l'Afrique. On doit au capitaine Locke Lewis une notice sur la nation et le pays des Ovahs de Madagascar, et le lieutenant Wellsted, auquel on est redevable d'une description détaillée de Socotora, que je vous ai déjà signalée l'année dernière, m'en a envoyé à la Société géographique de Londres une note digne d'attention sur la carte donnée par Bruce, des côtes de la mer Rouge.

Nous avons possédé au milieu de nous M. Rüppel, et les aperçus qu'il nous a communiqués sur son exploration de l'Abyssinie ne peuvent que nous faire ardemment désirer la publication de son voyage, dont il s'occupe en ce moment à Francfort, et dont M. Desor, d'accord avec lui, doit nous donner une traduction française.

MM. de Cadavène et de Breuvery nous ont vivement intéressés par la relation de leur voyage d'Égypte et de Nubie, qui forme les deux premiers volumes d'une publication dont les deux tomes suivants sont réservés à la Syrie et à la Turquie; au volume de la Nubie est annexée une curieuse esquisse du Dâr-Four et des sources du Nil, dessinée par le sultan détrôné Téima, pour M. Kœnig, qui l'a communiquée à nos voyageurs.

A côté du tableau qu'ils ont tracé avec indépendance, des effets du gouvernement de Mohammed-A'ly sur les populations soumises à son sceptre ; à côté de ce tableau, dont la sévère tristesse est en parfaite harmonie avec la peinture que nous a de son côté donnée M. Hoskins, vient se placer un écrit qui a pris pour épigraphe *vires acquirit eundo*, et pour titre celui de *Coup d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte comparé à sa situation antérieure* : cet écrit avait excité l'attention avant que l'auteur se fût nommé, et l'importance en a encore mieux été sentie depuis que l'on a appris que cet auteur est M. Jomard, qu'on sait initié fort avant dans tout ce qui intéresse l'administration actuelle de l'Égypte. Le beau volume de M. Wilkinson, presque exclusivement consacré à la topographie de Thèbes et à l'exploration archéologique du pays, contient aussi une relation de son voyage jusqu'à Semneh, avec ses routes dans le désert, dont il avait déjà paru un fragment en 1832 ; le haut mérite de l'ouvrage, justement proclamé par M. Letronne, ne permettait point de l'oublier ici.

Avant de quitter l'Afrique, annotons encore la publication, à Berlin, d'une belle carte lithoglyptique de Renner, qui rappelle à beaucoup d'égards celle de Berghaus, bien que le prix en soit fixé à un taux beaucoup moindre.

Maintenant passons en Asie, et le nom de Berghaus que je viens de prononcer y doit être cité des premiers pour son bel Atlas asiatique préparé par l'étude critique et la discussion consciencieuse des éléments réunis sur chacune des parties de cette immense portion du globe : deux livraisons, parues cette année, ont mis en circulation six nouvelles cartes, donnant la Syrie, l'Arabie

avec la région du Nil, l'Inde en-deçà du Gange, une carte spéciale de l'Himalaya, et deux feuilles de celle de la mer de Chine; les deux premières et celle de l'Himalaya sont accompagnées de mémoires spéciaux destinés à en expliquer et en justifier la construction.

M. Eyriès a entrepris la rédaction d'un Voyage pittoresque de l'Asie, pour l'intéressante collection commencée sous les auspices de deux célèbres explorateurs, nos confrères M. d'Urville et M. d'Orbigny : pour tant de contrées diverses réunies dans le cadre imposé au nouveau rédacteur, il fallait une érudition complète des itinéraires qui ont sillonné toutes les parties de l'Asie, et nul ne pouvait remplir cette condition fondamentale aussi bien que M. Eyriès, si riche à la fois et de ses immenses lectures et des notions spéciales qu'a dû lui révéler la longue intimité de Klaproth. Il commence son voyage sur les pas de M. Adolphe Ermann, qui, de 1828 à 1850, traversa d'ouest en est toute la Sibérie, pour revenir en Europe par l'Océan, et dont la relation originale, publiée à Berlin, n'a encore fourni que deux volumes, s'arrêtant à l'embouchure de l'Oby. La partie sud-est des mêmes régions a été graphiquement tracée par M. George Fuss, en une carte hypsométrique dont l'Académie impériale de Saint-Petersbourg a décidé l'insertion dans ses mémoires. La grande carte de l'Asie centrale, en quatre feuilles, à laquelle Klaproth avait consacré tant d'années, devenue la propriété de l'artiste qui l'avait gravée, sera prochainement sans doute livrée à l'empressement de ceux qui depuis si long-temps en désiraient la publication. Aux lumières qui lui ont servi de base, il s'en est récemment ajouté de nouvelles : la Société asiatique de Calcutta a reçu de M. Wathen, interprète du gouverne-

ment de Bombay, un mémoire sur la Tartarie chinoise et le pays de Khoten ; et du capitaine Wade , une notice géographique et politique sur l'État d'Iskardob, au Petit-Tibet , d'après les informations recueillies de la bouche d'un envoyé d'Ahhmed-Schâh , souverain du pays. Le général Allard , si bien placé pour favoriser l'exploration de ces contrées , vous a promis d'aider de tout son pouvoir les tentatives qui pourraient être faites pour la reconnaissance des sources de l'Indus , et lui-même a accepté de vous un baromètre destiné à mesurer l'altitude des points qui seront visités. Nous jouirons , en attendant , des renseignements nouveaux que vient de rapporter en Europe le baron Charles de Hügel ; qui , dans un voyage de cinq années en Orient , a parcouru la Syrie , l'Égypte , l'Inde orientale , l'Océanie , la Chine , le Bengale , et en dernier lieu le Kaschmyr , dont il a envoyé une courte notice à la Société géographique de Londres.

A l'occident , M. Texier continue son exploration scientifique de l'Asie-Mineure ; M. James Brant , consul anglais à Erzeroum , a communiqué , à son retour à Londres , un compte-rendu de son voyage à travers l'Arménie et l'Anatolie ; et M. Frédéric Dubbis , dont les *Annales des voyages* nous ont fait connaître une excursion aux rapides de l'Araxe , a mis sous les yeux de la Société géographique de Berlin les cartes et dessins qu'il a rapportés d'un voyage de plusieurs années dans les pays de Caucase. On a récemment publié en Angleterre , d'après les manuscrits laissés par l'ancien résident à Bagdad , James Rich , si connu par sa description des ruines de Babylone , une relation de son séjour dans le Kourdistan et sur l'emplacement de l'ancienne Ninive , avec le récit de son voyage en des-

cendant le Tigre jusqu'à Bagdad, et celui d'une excursion à Schyraz et à Persépolis. L'expédition du colonel Chesney sur l'Euphrate a été contrariée par des accidents qui ne l'ont cependant point empêchée de se poursuivre; notre confrère M. Vidal, né Français sur la terre d'Orient, et que trente années de voyages en ces contrées ont si bien familiarisé avec elles, est allé revoir sa lointaine patrie, et refaire, sur les traces de l'expédition anglaise, une nouvelle exploration de l'Euphrate dont il nous a promis une relation.

L'Inde nous offre à mentionner les livraisons successives du beau voyage de Victor Jacquemont, les livraisons plus lentes de celui de Bélanger, et surtout le volume, déjà annoncé, où Ritter a complété la description de cette vaste région. Nous avons reçu de M. Pallegoix d'intéressants détails sur le Laos, devenus plus intéressants encore par les annotations qu'y a jointes M. Langlois, ancien missionnaire au Tong-King; et M. Newbold a communiqué à la Société asiatique de Calcutta une relation du pays de Sangy-Agjong, un des états intérieurs de la presqu'île de Malacca. On doit au lieutenant Wood une brève notice sur l'archipel des Lakdives; M. Oliver a publié à Rotterdam la relation de son voyage dans celui des Moluques; et M. de Rienzi vous a lu une description succincte de trois petites îles situées au sud-ouest de Bassilan dans l'archipel de Soulou, et qu'il croit avoir visitées et fait connaître le premier. Enfin pendant que M. de Siebold continue à Leyde la publication de sa description du Japon, dont MM. Eyriès et Landresse nous ont promis une édition française, M. Hendrick Doeff a donné à Harlem des *Souvenirs du Japon*, seul reste des nombreux documents qu'il avait recueillis pendant sa longue

résidence dans cet empire, et qu'un naufrage a anéanti.

En traversant l'Océan pour gagner l'Amérique, nous avons à tenir note des expéditions prochaines que la France et les États-Unis y doivent respectivement envoyer. L'auteur du *Voyage de la Favorite*, M. Laplace, va refaire, sur l'*Arthémise*, une campagne de trois années qui nous vaudra sans doute une relation non moins attachante que la première. En même temps, mais en suivant une direction contraire, M. Du Petit-Thouars va aussi faire le tour du monde sur la frégate la *Vénus*; et s'il ne suffisait de son nom pour garantir l'intérêt scientifique qu'il saura donner à son voyage, nous ajouterions qu'un de nos ingénieurs hydrographes, M. Dortet de Tessen, le compagnon naguère de M. Bérrard sur la côte barbaresque, doit faire partie de l'expédition, avec cet avantage de spécialité que son collègue M. Darondeau offre de son côté dans l'expédition de la *Bonite*. Nous n'avons encore que peu d'informations sur celle que préparent les États-Unis, envoyée, dit-on, pour vérifier l'existence de quelques îles signalées par des baleiniers américains et contestées par les hydrographes, ainsi que pour explorer les mers antarctiques; nous savons du moins qu'elle emploiera une frégate, deux bricks, une goëlette, et qu'un crédit de 1,500,000 francs a été voté par le Congrès de Washington, pour l'exécution d'une entreprise dont une telle libéralité proclame assez haut l'importance.

En attendant ces résultats à venir, nous ne manquons point de résultats acquis à enregistrer. Sans vouloir oublier les informations de détail que le gouvernement anglais a reçues de M. Wedge et de l'ingénieur-général Mitchell sur l'intérieur de l'Australie, ni celles que vous

a transmises M. Van Wyk Roelandszoon sur la découverte du détroit de la Princesse-Marianne, qui sépare au sud-ouest l'île Frédéric-Henri de la grande terre des Papous ou Nouvelle-Guinée ; sans oublier non plus la communication que vous a faite M. Lafont, de la part du capitaine Denis, sur la reconnaissance d'une île nouvelle dans le groupe des îles de la Société ; j'ai surtout à vous signaler des travaux qui embrassent ou sillonnent, dans toute son étendue, la surface du grand Océan. Le premier rang appartient au docte amiral de Krusenstern, pour qui l'hydrographie générale de l'Océanie est devenue une sorte de domaine scientifique dont il a soin de tenir à jour l'exact inventaire : il vous a envoyé cette année un volume de supplément à joindre à son grand ouvrage. Le contre-amiral Lütke vous a, de son côté, soigneusement fait parvenir les diverses parties de la relation de son voyage à bord du *Séniavin* ; son récit est précédé d'une introduction où sont énumérées jusqu'à douze expéditions russes qui se sont succédé dans l'Océan Pacifique en autant d'années, et dont cinq seulement, y compris la sienné, ont été plus ou moins complètement publiées ; peut-être encore, sur ce nombre, les relations de Kotzebue, de Bellinghausen et du nouveau narrateur, soit-elles seules parvenues dans notre Europe occidentale : je ne suis que votre interprète, sans doute, en exprimant ici le vœu que les navigateurs russes, à qui notre langue est si familière, en fassent, pour le récit de leurs explorations, un usage qui assurerait la diffusion, dans toutes les parties de l'Europe, des résultats dont leur zèle vient doter les sciences géographiques.

A côté des relations éditées, j'en ai à citer dont la publication se prépare : vous avez appris avec joie que

M. de Bougainville avait enfin livré à l'impression la partie historique du voyage de *la Thétis* ; c'est un exemple que nous serons heureux de voir imiter, pour le voyage de *la Coquille*, par notre confrère M. Duperrey.

Le *Journal* de la Société géographique de Londres nous fournit, sur les campagnes successives de *l'Adventure* et du *Beagle*, un rapport plein du double intérêt d'un récit attachant et d'une ample moisson de résultats scientifiques ; nous aimons à constater que ce n'est là que le prospectus d'une relation détaillée, dont paraît s'occuper le capitaine Fitz-Roy, et qu'un tel échantillon recommande d'avance à nos applaudissements.

Hâtons-nous de gagner l'Amérique du Sud, autour de laquelle se dessine le multiple sillage des hydrographes anglais ; si nous nous arrêtons avec eux à l'embouchure du Rio-Négro de la Patagonie, nous pourrions en remonter le cours sur les traces, déjà vieilles de plus de cinquante ans, du pilote-major don Basilio Villarino, dont M. Woodbine Parish a nouvellement communiqué le récit original à la Société géographique de Londres. Les livraisons successives du beau voyage de M. Alcide d'Orbigny nous appellent dans la république de la Plata et dans celle de la Banda-Oriental, qu'a aussi parcourues M. Arsène Isabelle. La relation du docteur Rengger, récemment publiée à Aarau, nous conduit de là au Paraguay, qu'il a visité de 1818 à 1826. Au Pérou, le général Miller nous fait le récit de ses excursions, tant au nord qu'à l'est de Cuzco, et chez les Chunchos indigènes. Nous descendons ensuite l'Ucayali et l'Amazone avec le lieutenant Smyth et M. Lowe, en traversant le Brésil, que M. Ferdinand Denis est en ce moment occupé à nous décrire dans

l'Univers pittoresque ; puis retrouvant au Para la trace de M. Adam de Bauve , nous le suivons , par le Rio-Négro et l'Essequibo , dans la Guyane anglaise , où M. Schomburgck nous offre , à son tour , les résultats de sa propre exploration.

Le colonel Galindo nous attire dans l'Amérique centrale , dont il a entrepris une esquisse complète , bornée quant à présent à une introduction générale et à la description de la province de Costarica. C'est la plus voisine de la Nouvelle-Grenade , où la chute de Téquendama nous est décrite par M. Francis Lavallée , qui d'un autre côté nous a transmis une notice sur le pays de Texas dans l'Amérique du Nord , cette province flottante que le Mexique voit lui échapper , et que convoitent les États-Unis. Elle touche à la Louisiane , où nous arrivons sur les pas du duc Paul-Guillaume de Wurtemberg , dont le voyage aux États-Unis a été depuis peu imprimé à Stuttgart , de même que le voyage de M. Joseph Burkhart au Mexique , de 1825 à 1834. Nous poursuivons notre course sur les traces de M. Ramon de la Sagra , qui vous a fait parvenir le récit de son excursion de cinq mois dans les États du nord-est de l'Union-Américaine ; le livre remarquable de M. Michel Chevalier sur le même pays ne peut non plus être oublié. Quant aux territoires du nord-ouest non encore compris dans l'Union , les Annales des Voyages nous ont donné une notice de M. Van Quikemborne , sur les tribus répandues à l'ouest du Missouri ; nous devons à M. Albert Lea une description du Wisconsin ; et M. Warden nous a communiqué une lettre de M. Featherstonhaugh , qui fait connaître la région du Haut-Mississipi ainsi que les tribus qui y sont cantonnées.

Pressé d'achever ce long inventaire, je ne jette qu'un regard lointain sur les contrées plus boréales, pour y découvrir les traces de Back courant à de nouvelles découvertes vers ces régions arctiques sur lesquelles la géographie lui doit déjà une si belle page; et je me hâte de terminer ma course.

J'ai encore à vous rappeler aujourd'hui les couronnes qu'à votre dernière assemblée générale vos suffrages ont décernées : la plus belle de toutes fut remise à M. Callier par l'officier-général qui nous présidait alors, qui nous préside encore aujourd'hui, et dans la bouche duquel un juste éloge avait un double prix pour le jeune officier placé sous ses ordres : espérons que l'excellent travail qu'il a couronné recevra sous ses auspices une publicité pour laquelle font des vœux tous les amis de la science.

Nul n'emporta la palme que vous aviez promise pour la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale; mais de magnifiques publications avaient été faites, de nobles efforts avaient été tentés, et en prorogeant le concours à une autre année, votre justice décerna d'honorables témoignages de la valeur qu'elle attachait aux travaux soumis à son appréciation : trois médailles d'argent et deux médailles de bronze constatarent votre haute estime pour les deux beaux ouvrages publiés à Londres et à Paris, pour les communications du colonel Galindo, et pour la longue persévérance de MM. Waldeck et Corroy.

Il me reste à vous parler encore de vos publications: la présentation vous est faite aujourd'hui même du cinquième volume, entièrement terminé, de votre *Re-*

cueil de Voyages et de Mémoires; c'est l'œuvre spéciale de M. Amédée Jaubert, qui livre ainsi à notre curiosité une version fidèle des trois premiers climats de la géographie complète de l'Edrysy. Pour le tome quatrième, l'impression a déjà dépassé les deux tiers de son étendue, et la relation de Rubruck, soigneusement collationnée par MM. Francisque Michel et Wright, est comprise en entier dans les feuilles qui sont devant vous : l'achèvement de ce volume sera pressé avec d'autant plus d'activité, que la traduction d'Aboulfeda, destinée à remplir un volume nouveau, est dès ce moment fort avancée, car le savant traducteur a déposé sous vos yeux une version complète des prolégomènes généraux, ainsi que des chapitres consacrés à l'Arabie et aux deux grandes divisions de l'Afrique; et déjà son travail a entamé l'Europe.

Quant à notre *Bulletin* mensuel, il n'a peut-être point acquis encore ce degré d'homogénéité et de vigueur scientifiques que vous voudriez lui voir atteindre; mais votre zèle, votre persévérance éclairée, parviendront, n'en doutons pas, à le lui procurer.

Nous devons chaque année, à M. Ambroise Tardieu, ainsi qu'à MM. Selves et Bineteau, un tribut de remerciements à raison de leur empressement désintéressé à mettre à notre disposition leurs ateliers de gravure et de lithographie pour l'exécution des cartes et planches qui accompagnent nos volumes : c'est une dette que je ne saurais négliger de leur payer ici.

Je termine enfin ces pages, trop longues peut-être; puisse l'indulgence que vous m'avez accordée lorsque j'en ai commencé la lecture me suivre encore après les avoir entendues !

NOTE

SUR LES TRAVAUX GÉODÉSIQUES ET TOPOGRAPHIQUES

EXÉCUTÉS DANS LA GRÈCE CONTINENTALE ET L'EUBÉE
PENDANT LES ANNÉES 1833, 1834 ET 1835,
PAR DES OFFICIERS DU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR.

Et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays.

PAR LE CAPITAINE PEYTIER.

MESSIEURS,

Votre président, qui prend un si vif intérêt aux progrès de la géographie, et qui dirige tous les travaux exécutés par les officiers du corps royal d'état-major, vous avait annoncé que des officiers de ce corps étaient en Grèce, occupés du levé de l'Eubée, l'Attique, la Béotie, la Phocide, etc. Ayant eu la direction spéciale de ces levés et exécuté les opérations géodésiques auxquelles ils sont assujettis, j'ai pensé que vous entendriez avec intérêt un exposé de ce qui a été fait pendant les années 1833, 1834 et 1835, ainsi que des principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne de la Grèce.

Les travaux géodésiques étant la continuation de ceux de la Morée, il n'a pas été nécessaire de mesurer une nouvelle base, ni de faire de nouvelles observations astronomiques. Le premier travail a fourni les bases

de départ pour le nouveau réseau trigonométrique et les données nécessaires aux calculs.

Quant au nivellement, comme il était facile d'avoir un nouveau point de départ, ce qui procurait une nouvelle vérification, j'ai choisi un massif hellénique situé à l'entrée du port du Pirée et dont j'ai mesuré directement la hauteur au-dessus de la mer. J'ai calculé en partant de ce point plusieurs hauteurs déjà obtenues par la triangulation de la Morée, et l'accord des résultats confirme ce qui avait déjà été déduit de ce premier travail, que le niveau de la mer est le même dans les golfes d'Égine, de Corinthe, de Nauplie, de Marathonisi et vers les îles Ioniennes. C'est une donnée de plus pour la grande question du niveau des mers, et cela démontre la fausseté d'une opinion assez répandue, que la mer est plus élevée dans le golfe de Corinthe que dans celui d'Égine, opinion occasionnée sans doute par l'illusion que produit le figuré du terrain. L'isthme de Corinthe, dans sa partie la plus étroite, a environ une lieue et demie, et le point de partage, élevé d'environ 60 mètres, étant très près du golfe d'Égine, la pente vers ce golfe est très forte, tandis qu'elle est très faible vers celui de Corinthe. On se figure alors qu'on n'a pas sensiblement monté lorsque, venant du golfe de Corinthe, on arrive au point de partage, et la forte pente que l'on a à descendre fait supposer le golfe d'Égine plus bas que celui de Corinthe.

J'ai déterminé par ce nivellement fait avec les instruments géodésiques les hauteurs des montagnes les plus remarquables et de quelques lieux intéressants. Ce travail m'a fait voir que le Parnasse qui passait pour la plus haute montagne de la Grèce, n'est que la troisième. La plus élevée est le mont Guiona; dont je ne connais pas

encore le nom ancien; la seconde est le mont Vardoussia, dont je ne sais pas non plus le nom ancien. Les hauteurs de ces trois montagnes sont : Guiona 2511^m, Vardoussia 2492^m, Parnasse 2459^m, la hauteur de l'Hélicon est de 1749^m; celle du Delphi qui est la plus haute montagne de l'Eubée, est de 1745^m.

Ces travaux géodésiques qui s'étendent jusqu'au méridien, passant par les hautes montagnes de l'Étolie, et jusqu'à la frontière vers Zitoun, couvrent une surface de plus de 800 lieues carrées, et ont fourni aux levés topographiques environ un point par lieue carrée. Ils auraient été poussés au-delà dans la Grèce occidentale, sans les maladies qui ont régné dans le pays en 1835, et sans les bandes de voleurs qui ravageaient l'Étolie et l'Acarnanie; et ce n'est pas sans de grands dangers que les opérations ont pu être exécutées dans les environs de Salone, où la bande de Cossada coupait des nez et des oreilles pour inspirer la terreur.

Les levés topographiques qui sont assujettis à la triangulation dont je viens de parler, ont été exécutés à l'échelle de $\frac{1}{50000}$ qui comporte tous les détails intéressants; le terrain a été figuré avec soin, à l'aide de quelques cotes de niveau; les ruines anciennes de toutes les époques ont été indiquées, et certaines contrées sont si riches en ruines helléniques, qu'on sera peut-être fort embarrassé pour leur trouver des noms.

Ces levés sont limités à une ligne partant de Galaxide, passant par Salone, suivant le chemin de Salone à Zitoun, jusqu'à la chaîne de l'OEta et allant joindre la mer vers les Thermopyles. En comprenant l'Eubée; ils couvrent une surface de 700 lieues carrées environ; il en reste à peu près 600 pour terminer la Grèce continentale.

Il existe en outre une bande de reconnaissances à l'échelle de $\frac{1}{1,500,000}$ faites sur toute la frontière, partie en Turquie, partie en Grèce, par les officiers qui ont fixé les limites des deux États.

Je vais maintenant, Messieurs, vous dire quelques mots sur les principales améliorations que ces travaux apporteront à la géographie ancienne et moderne de la Grèce.

En commençant par l'Eubée, qui était la province la moins connue; en examinant les meilleures cartes, vous verrez qu'elles n'indiquent que quarante villages, tandis qu'il en existe environ deux cent trente. Le contour des côtes n'y est pas non plus très exact, particulièrement dans le nord, où elles n'indiquent pas une baie assez profonde près de l'ancienne *Ædipsos*, où se trouvent des eaux thermales. L'île est très étroite au fond de cette baie, et réduite à $\frac{1}{4}$ de lieue de largeur. Le figuré du terrain laisse aussi beaucoup à désirer; les cartes indiquent une chaîne régulière d'une extrémité de l'île à l'autre, tandis qu'il en existe plusieurs, formant un ensemble irrégulier.

Les positions des villes anciennes sont tout-à-fait hypothétiques sur ces cartes, tandis que nos matériaux les fixent d'une manière exacte. L'île n'est pas très riche en ruines helléniques, mais elle l'est assez en ruines vénitiennes, châteaux-forts, tours, aqueducs, etc. Ces documents seront d'une grande ressource pour les recherches relatives à cette époque.

L'Attique était une des provinces les mieux connues et les mieux rendues sur les cartes; nos matériaux en amélioreront cependant considérablement la topographie, tant sous le rapport du figuré du terrain, que sous celui de la position des villages modernes et des

ruines anciennes, dont un certain nombre manque sur ces cartes.

Nos levés indiquent une ligne de tours helléniques, paraissant destinées à des signaux partant des montagnes au nord de la plaine de Marathon, et aboutissant aux portes de *Thisbé* et d'*Égosthène*, dans le golfe de Corinthe.

Après l'Attique, la Béotie était la province la mieux connue, et ses principales villes anciennes avaient été visitées par les voyageurs. Cependant quelques unes avaient échappé à leurs rapides recherches, particulièrement dans la partie comprise entre Thèbes et l'Euriepe et dans les environs des lacs. Le nombre des villages indiqués sur les cartes est aussi trop faible, et le figuré du terrain laisse beaucoup à désirer, particulièrement le long du cours de l'Asope, et sur la chaîne de l'Hélicon, où l'on a confondu en un seul les monts Palœovouna et Zagara.

La Phocide, quoique visitée par un assez grand nombre de voyageurs, n'était pas encore bien connue. Les cartes indiquent un trop petit nombre de villages et de ruines anciennes. Le terrain n'y est pas très bien figuré, particulièrement la masse du Parnasse. Plusieurs voyageurs ont parlé de Lycoréa comme leur ayant été indiquée existante dans la partie élevée du Parnasse; mais ils ont dû être induits en erreur, car j'ai traversé cette montagne dans deux directions, j'ai questionné les habitants des villages de Kastri, qui est sur l'emplacement de Delphes, d'Arakhova et autres sur le Parnasse, sans qu'aucun ait pu m'indiquer de ruines helléniques sur la montagne, et M. Terrasson, qui est resté une semaine sur le Parnasse pour en faire la topographie, n'a pas été plus heureux que moi.

Ceux qui fondèrent cette ville n'avaient d'ailleurs pas besoin de monter sur les hauts sommets du Parnasse pour échapper à l'inondation qui eut lieu du temps de Deucalion, car elle ne pouvait être occasionnée, dans cette contrée, que par la crue des eaux du lac Copais, et si ces eaux s'élevaient seulement de 50 mètres au-dessus de leur niveau actuel, elles trouveraient un débouché vers la mer au golfe de Larymnes, par un col qui n'est pas élevé de 50 mètres au-dessus du lac; et les villes de Daulis, Tithorée et Élatée ne seraient pas même submergées.

C'est surtout vers la limite des deux Locrides et vers les hautes montagnes de l'Étolie que se trouvent les plus grandes erreurs des cartes. Elles font remonter le Céphyse de Béotie jusqu'à Lidoriki, et jusqu'aux montagnes entre cette ville et Karpenitzé, tandis que cette rivière ne remonte pas au-delà de la ligne qui joint l'OËta à la montagne de Guiona, ce qui diminue de beaucoup le cours indiqué sur les cartes.

Malheureusement, les levés ne s'étendent pas encore à ces hautes montagnes, et c'est du sommet de la montagne de Guiona que j'ai reconnu la configuration de cette contrée.

L'OËta, qui forme l'extrémité et en même temps le sommet le plus élevé d'une chaîne commençant près de l'Euripe au mont Messapius, et se dirigeant au N.-O., se réunit par deux contre-forts aux monts Guiona et Vardoussia, appartenant à la haute chaîne qui, partant du Parnasse, va joindre la chaîne du Pinde. C'est entre ces deux contre-forts que commence la vallée de Lidoriki, qui va déboucher près de Lépante, et qui est excessivement profonde et escarpée entre les monts Guiona et Vardoussia.

Il est probable que l'Étolie et l'Acarnanie qui ont été si peu visitées sont encore moins bien rendues sur les cartes que les autres provinces. Ce qui tend à le prouver, c'est que les reconnaissances des officiers démarcateurs ont considérablement changé le cours de l'Achéloüs dans la partie qui avoisine la frontière, et que les erreurs des cartes, d'après lesquelles on avait tracé les protocoles relatifs à la délimitation de la Grèce, ont donné lieu à de grandes difficultés entre le commissaire turc et ceux des autres puissances.

Il faut cependant rendre justice à M. le colonel Lapie, et convenir qu'on est étonné qu'avec des matériaux aussi incertains que ceux qu'il a pu avoir à sa disposition, il ait pu produire une carte comme celle que nous possédons de lui.

Je terminerai cet exposé par la rectification d'une erreur accréditée par les récits de quelques voyageurs qui parlent des neiges perpétuelles des hautes montagnes de la Grèce. Je puis certifier que les neiges fondent entièrement pendant l'été, puisque, étant monté en septembre 1834 sur la montagne de Guiona, la plus haute de la Grèce, je n'y ai pas trouvé la moindre trace de neige, quoique j'en aie cherché pour la convertir en eau. D'ailleurs, d'après les observations connues sur la limite des neiges perpétuelles, cette limite doit dépasser 3,000^m pour la latitude moyenne de la Grèce, tandis que la plus haute montagne de ce pays n'a que 2511^m.

VOYAGE D'EXPLORATION

DE MM. T. ARBOUSSET ET F. DAUMAS DANS LE PAYS DES
LIGHOYAS, AU NORD DES BASSOUTOS (1).

Morija, 18 juin 1836.

Notre voyage a duré deux mois moins deux jours, temps pendant lequel nous avons régulièrement tenu un journal détaillé de notre marche, ainsi que de nos observations, soit géographiques, soit religieuses ou autres. Ce journal doit vous être envoyé, par extraits, au fur et à mesure qu'il sera rédigé, et nous l'accompagnerons de quelques dessins, et de six à sept portraits de sauvages, dont a bien voulu se charger un de nos amis. En attendant, messieurs, nous venons vous présenter une carte du voyage, dressée avec toute l'exactitude et tout le soin dont nous sommes capables. Nous y joignons un aperçu général de notre petite expédition à la fois missionnaire et géographique, dont nous vous prions de vouloir bien vous contenter, jusqu'à ce que nos importantes et nombreuses occupations pastorales nous permettent de faire mieux.

Stations wesleyennes.

Sur notre route de Morija chez les Mantaetis, nous

(1) Cette intéressante relation et la carte qui l'accompagne ont été adressées à la Société des missions évangéliques de Paris, et elles sont extraites du dernier numéro du Journal publié par cette Société



avons visité trois établissements, appartenant à la Société des Missions wesleyennes, *Platberg*, *Oumgoum-kani* et *Mérabing* (1). Les pieux ouvriers de la première de ces stations étaient absents, de sorte que nous nous sommes vus privés du plaisir de les voir; mais ceux des deux autres occupaient leur poste, et nous avons passé dans leur société quelques jours à la fois bénis pour notre âme et pour notre œuvre.

Voyage d'exploration dans les montagnes Bleues.

Le missionnaire de *Mérabing*, en particulier, s'est empressé d'ajouter aux nombreuses marques d'affection chrétienne que nous avons déjà reçues de lui en maintes occasions, plusieurs nouvelles preuves de son amour. Il nous a généreusement fait part de ses lumières sur l'origine, l'histoire et le caractère de la tribu à la tête de laquelle il est placé; et même sa grande bonté l'a déterminé à nous accompagner, pendant la première partie d'une excursion pleine d'intérêt, mais très fatigante, que nous avons faite à cheval dans les montagnes Bleues. Là, nous voyagions de jour, avec la curiosité naturelle à des Européens, à travers les hauteurs et les enfoncements des superbes *Malontis*, et le soir nous redescendions dans la vallée, où nous venions chercher, dans quelque kraal voisin, le repos de nos corps. C'est alors que l'esprit, ébranlé par la grandeur des scènes imposantes et variées dont nous avons été frappés pendant la journée, et entourés de sauvages auxquels nous étions étrangers, et que nous ne pouvions nous empêcher de considérer sans une espèce d'émotion, nous nous sentions bien autrement

(1) Voir pour ces trois points, ainsi que pour tous les autres dont il sera fait mention par la suite, la carte de ce voyage.

disposés, qu'à notre ordinaire à proclamer aux oreilles des païens, et sous la voûte étoilée des cieux, le Dieu de la nature et de l'Évangile.

Cannibales Béchouanas et Métébélés.

Une demi-semaine s'était ainsi écoulée en courses d'explorations, dans les premiers escarpements des montagnes Bleues, quand deux à trois considérations particulières ont obligé notre petite troupe à se diviser. La plus grande partie est revenue à Mérabing, tandis que l'un de nous, accompagné d'un guide seulement, a été engagé par ses compagnons de voyage à pousser jusqu'au haut des Maloutis, en remontant le Calédon. — Il a d'abord visité, aux environs d'*Intlouanachouana*, quelques villages béchouanas, dont les habitants étaient naguère ou sont en partie actuellement encore *cannibales*; puis, gravissant le sommet de la chaîne, il est arrivé chez les *Bamacacamas*, ou cannibales métébélés, plus terribles que les premiers encore. Des cannibales au sud de l'Afrique!.... Ce fait ne nous était pas entièrement inconnu; cependant, la vue de pareilles créatures n'en produisit pas moins sur nous une inexprimable sensation. Mais il faut renvoyer à un autre temps, et le récit d'une telle impression, et l'histoire de cette race d'hommes sur le continent africain. Considéré sous le rapport géographique seulement, combien n'est-il pas intéressant, le point qu'occupent les cannibales métébélés!...

Mont aux Sources.

Là, le voyageur s'arrête avec étonnement devant l'imposant *Mont aux Sources*, plus haut que tous les autres monts voisins, et des larges flancs duquel s'é-

chappent, comme d'un immense réservoir, deux beaux fleuves et trois des plus considérables rivières de ces contrées; savoir, du côté du sud, l'*Orange*, qui arrose la partie orientale du sud de l'Afrique, depuis le sommet des Maloutis jusque chez les Namaquois; du côté de l'orient, le *Létouélé* et le *Monouénou*, qui baignent les terres de Dingaan, jusqu'à la mer; du côté du nord, le *Namagari*, qui parcourt près de deux cents lieues au nord et à l'ouest avant de retrouver les eaux de l'*Orange*; du côté de l'ouest, enfin, le *Calédon*, qui fructifie le pays des Mantaetis et des Bassoutos. Ce point est vraiment unique dans l'histoire de la géographie.... Mais, au reste, sachons nous restreindre à cette rapide description pour le moment; différons également de jeter un coup d'œil sur la côte orientale des Maloutis; nous n'avons promis présentement qu'un aperçu général du voyage, et il faut nous hâter de remplir notre tâche. C'est assez vous donner à comprendre, messieurs, que nous allons descendre des sommets des pics africains et pousser plus avant notre route.

Départ de Mérabing; première ville des Lighoyas.

Après notre réunion complète à Mérabing, et quelques jours de repos utilement passés dans cet établissement, nous avons repris, avec nos voitures, notre marche dans la direction nord, en suppliant le Seigneur de vouloir bien encore accompagner nos pas et les bénir. Pendant une journée entière, nous avons voyagé à travers la tribu des Mantaetis, peu populeuse, mais très ramassée, et le lendemain, de bonne heure, nous avons atteint *Racébatane*, première ville des Lighoyas. Le chef de cet endroit, l'un des plus puissants du pays, a fort bien compris le but de notre arrivée, et nous a

priés d'écrire à nos amis d'Europe, « qu'ils lui envoient un blanc pour l'instruire, lui et ses sujets, dans la crainte de Dieu. » Ces paroles d'un prince païen ont fortement ému nos cœurs ; et pourquoi, nous sommes-nous écriés au dedans de nous-mêmes, pourquoi la France ne pourrait-elle pas bientôt répondre à ce touchant appel ?

Autres villes des Lighoyas.

De Racébatane, poussant huit à dix lieues plus loin, nord-est, nous avons trouvé sur notre route plusieurs nouveaux villages, situés à des distances respectives les uns des autres, et appartenant tous à la tribu des Lighoyas. Les sauvages habitants de ces lieux retirés prenaient d'abord la fuite à notre approche, puis ils se rassuraient peu à peu, et venaient à nous avec moins de frayeur, et en laissant paraître même un certain air de confiance ; de sorte que l'on peut dire, à proprement parler, qu'ils ne se sont pas mépris sur les motifs de notre visite, et qu'ils nous ont reçus, au contraire, pour ce que nous sommes véritablement, c'est-à-dire comme des hommes de paix, leurs amis et leurs bienfaiteurs.

Contrée entre les Maloutis et les Fransch-Bergen.

Rivière Lékoua.

Cependant, nous étions parvenus, sans pouvoir presque en croire nos yeux, aux premiers chaînons des Maloutis. Déjà, avant d'arriver à Sétlopo, nous avions une fois perdu de vue ces belles montagnes, et de Sétlopo à la jonction du Namagari avec le Lékoua, nouvelle et très considérable source du fleuve Orange, notre fourgon a paisiblement roulé, pendant huit jours de suite, sur un pays plat, monotone et silencieux, Adieu l'agréa-

ble variété des pics africains; adieu l'intéressante population qu'ils recèlent! Ce n'est plus désormais que plateaux uniformes, que collines fertiles; il est vrai, mais désolées; au lieu de villes épaisses et populeuses; on trouve des ruines; au lieu d'hommes, des crânes humains jonchant le sentier!... Cependant, même ici, au sein de ces solitudes en deuil, la curiosité du voyageur est satisfaite, et il trouve une compensation à ses fatigues; l'histoire des tribus qu'il a visitées, ou de celles qui en sont voisines, se déroule sous ses yeux; et, d'ailleurs, il conçoit la douce espérance que ces terres qu'il foule aux pieds, à la fois si riches en bons pâturages et si bien arrosées, se repeupleront un jour, alors que l'affreuse guerre aura fait place à d'heureux temps de paix.

Tribu des Lighoyas, traversée du nord au sud.

Parvenus à la jonction du Namagari avec le Lékoua, nous n'étions plus qu'à deux ou trois journées de marche (sud) des avant-postes de Moussélékatsi. On apercevait déjà distinctement au nord les premières éminences d'une petite chaîne de montagnes (*les Fransch-Bergen*, dont il sera fait une mention plus particulière dans le journal), dans laquelle vivent les sujets du roi des Zoulas. Nous avons jeté un coup d'œil curieux sur ces nouveaux monts; mais ne jugeant pas convenable d'en approcher davantage, nous avons dès lors changé de direction, et suivi la ligne sud-ouest, jusqu'à Tab-Ounchou. De cette manière nous coupions le pays des Lighoyas par le milieu. De nombreux kraals, appartenant à cette tribu, se sont naturellement trouvés sur notre route; nous les avons visités et bien examinés, faisant entendre à leurs habitants la bonne parole du

Dieu qui nous envoie ; et , grâces à ce bon Dieu , nous n'avons que des sujets de le bénir , en considérant comment sa bonté a admirablement bien disposé à l'avance les esprits en notre faveur. Les sauvages nous ont partout bien reçus , malgré la fâcheuse crainte que leur inspirait , au premier abord , l'arrivée d'une nouvelle espèce d'hommes au milieu d'eux. *Makwana* , en particulier , chef principal des Lighoyas , paraît avoir le mieux compris nos intentions , il les approuve ; et voilà une nouvelle tribu tout entière qui crie à nos Eglises de France : *Malheur à vous si vous ne nous évangélisez !*

Une fois que nous eûmes atteint Thaba-Ounchou , nous touchions presque au terme de notre voyage ; aussi nous tardait-il extrêmement de rentrer à Morija ; nous n'avons donc passé que très peu de temps dans l'agréable société de nos chers frères wesleyens ; et , prenant congé d'eux au plus tôt , malgré leurs instances , en moins d'une semaine de marche , nous nous reposions déjà sous notre paisible toit de Morija.

Note. Il y aurait un mot à dire sur les latitudes de Philippolis , de Kourouman , de Motito et de quelques autres lieux semblables , plus ou moins mal placés dans plusieurs précédentes cartes du sud de l'Afrique , soit françaises , soit anglaises. A cet égard , nous avons suivi la plus récente et la plus accréditée dans ces contrées , ou de nouveaux renseignements , plus corrects , d'après lesquels nous avons fait diverses altérations qui nous ont paru nécessaires.

Dans l'orthographe des noms indigènes , nous avons été soigneux de ne pas nous éloigner de leur vraie prononciation , tout en suivant , autant que possible , l'alphabet français.

COMPTE-RENDU

DES REGETTES ET DES DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ
pendant l'exercice 1835-1836.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1834-1835;
intérêts des fonds placés; renouvellement
des souscriptions annuelles, et produit
des diplômes délivrés aux nouveaux mem-
bres; vente du Recueil des Mémoires et du
Bulletin. , ... , 10,126^f 42^c

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de
loyer; frais de publication du recueil des
Mémoires et du Bulletin; prix et mé-
dailles décernés en 1836. 9,908 51

En caisse le 1^{er} décembre 1836. . 163^f 61^c

D'après une décision de la Commission centrale, le
Capital de la Société qui était placé sur le Mont-de-
Piété a été converti, le 6 janvier 1836, en une in-
scription de sept cents francs de rentes 5 p. o/o.

*Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par
l'Assemblée générale.*

Signé, CHAPPELLIER,

Paris, le 2 décembre 1836.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 novembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le professeur Carl Ritter, de Berlin, remercie la Société du titre de correspondant étranger qu'elle lui a conféré dans une de ses dernières séances, et il promet de coopérer à ses utiles travaux. Sa lettre est accompagnée de diverses notices sur la mesure du méridien dans l'Inde; sur la distribution géographique du Lion et du Tigre; sur la culture de l'opium, et sur le *ficus indica*.

M. d'Avezac offre à la Société, de la part de M. Buchon, un *fac-simile* de la carte catalane de la Bibliothèque du roi : cette carte doit être accompagnée d'un mémoire destiné à la collection des notices des manuscrits, publiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. de Cadavène lit une relation de la bataille de Konieh, extraite de l'Histoire de la guerre de Mehe-

met-Ali contre la Porte-Ottomane, qu'il publie, de concert avec M. Barrault.

La séance générale est fixée au 2 décembre.

Séance du 18 novembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard donne quelques renseignements sur le fameux globe de Martin Behaim, datant de 1492. Ce globe a été gâté. On a voulu y remédier, il y a quelques années; mais l'artiste chargé de cette restauration s'en est mal acquitté; une partie des traits a été effacée. On a depuis fait rétablir les parties qui avaient disparu, d'après le globe de Schœrner de 1520.

Le même membre lit une notice sur l'établissement géographique de Bruxelles fondé par M. Van der Maelen; membre de la Société. (Voyez le Bulletin d'octobre.)

M. de Cadalvène lit une relation du siège de Saint-Jean-d'Acre par l'armée égyptienne, et une notice biographique sur le Séraskier Khosrew-Pacha.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 2 DÉCEMBRE 1836.

La Société de géographie a tenu son assemblée générale le 2 décembre 1836, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le lieutenant-général Pelet, directeur du dépôt de la guerre.

M. le président ouvre la séance par un discours dans lequel, après un aperçu sur l'importance de la géographie et sur ses relations avec les diverses branches des connaissances humaines, il donne un précis des

travaux du grand établissement à la tête duquel il est placé, et termine en signalant l'utilité d'une société qui réunit le faisceau des connaissances variées qui se rattachent à la géographie, et rend à cette science l'unité et l'importance qui lui appartiennent. (*Voy.* ce discours page 257.)

M. Puillon-Boblaye, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière séance générale; la rédaction en est adoptée.

M. l'amiral de Krusenstern écrit à la Société pour lui faire hommage du supplément au recueil de *Mémoires hydrographiques*, qu'il a publiés en 1826 et 1827.

M. le président proclame les noms des candidats proposés pour être admis dans la Société, et M. le secrétaire donne communication de la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

M. d'Avezac, secrétaire-général de la Commission centrale, lit la notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1836. (*Voy.* cette notice page 265.)

M. Jomard, au nom de la Commission centrale, présente à l'assemblée les tomes IV et V du Recueil des *Mémoires*, et il dépose sur le bureau les matériaux destinés à la publication d'un nouveau volume.

Le 4^e volume, presque terminé, se compose d'une Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordanus; de Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, d'après M. Kœnig; de la Relation d'un voyage à l'île d'Amat, en espagnol, d'après les manuscrits de M. Henri Ternaux; et enfin du Voyage de Guillaume de Rubruk.

Le 5^e volume est complet, et il renferme les trois premiers climats de la traduction de la géographie d'El-

Edrisi, par M. Amédée Jaubert, avec un *fac simile* de trois cartes géographiques de l'auteur arabe.

Le 6^e volume comprendra la suite de la traduction d'El-Erisi, et le 7^e volume, dont on va commencer l'impression, sera consacré à la traduction de la géographie d'Aboulfedâ, par M. Reynaud.

M. le capitaine Peytier communique une notice sur les travaux géodésiques et topographiques, exécutés dans la Grèce continentale et l'Eubée, pendant les années 1833, 1834 et 1835, par des officiers du corps royal d'état-major, et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays. (*Voy. cette notice page 311.*)

M. Chapellier, trésorier de la Société, présente le compte des recettes et des dépenses pour l'exercice 1835-1836. (*Voy. ce compte page 325.*)

L'assemblée, aux termes de son règlement, procède au renouvellement quinquennal des membres de la Commission centrale, et elle nomme au scrutin pour en faire partie :

MM. Albert Montemont, Ansart, Bajot, Barbié du Bocage, Bérard, Bianchi, capitaine Boblaye, Boucher, Cadavène, capitaine Callier, colonel Corabœuf, baron Costaz, Daussy, d'Avezac, colonel Denaix, d'Orbigny, Dubuc, Eyriès, général Haxo, Isambert, chevalier Jaubert, Jomard, Gabriel Lafond, baron Ladoucette, de Larenaudière, de Montrol, C. Moreau, Noël-Desvergers, capitaine Peytier, de Pommeuse, Poulain, baron Roger, Roux de Rochelle, Tardieu, baron Walckenaer et Warden.

La séance est levée à 11 heures.

Séance du 16 décembre 1836.

La séance est ouverte à huit heures, sous la présidence de M. Eyriès, doyen d'âge, président honoraire de la Société.

L'assemblée, aux termes de son règlement, procède à l'élection annuelle des membres de son bureau, et nomme :

Président : M. Roux de Rochelle.

Vice-présidents, { M. le baron Walckenaer,
 { M. de Larenaudière.

Secrétaire-général : M. Noël des Vergers.

M. Roux de Rochelle occupe le fauteuil, et exprime à ses collègues sa vive reconnaissance pour le nouveau témoignage de bonté qu'ils viennent de lui accorder en l'appelant encore à la présidence. Il adresse à son prédécesseur, M. le colonel Corabœuf, les remerciements affectueux de la Commission centrale pour le zèle éclairé avec lequel il a si dignement rempli ses fonctions pendant l'année 1836.

La Commission centrale étant constituée, M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Le prince Malek-Kassem-Mirza, un des neveux de Sa Hautesse le roi de Perse, écrit à la Société de géographie, dont il est membre, qu'il vient de dresser la carte de quelques contrées de la Perse qu'il a parcourues, et il annonce qu'ayant l'espoir de faire un voyage en Europe, il s'empressera de communiquer son travail à la Société.

M. le contre-amiral de Lutke adresse à la Société un

exemplaire de la relation de son voyage autour du monde, sur la corvette *la Sényavine*.

MM. d'Abbadie et Lefebvre écrivent à la Société, en rade de Lorient, et lui annoncent leur départ pour le Brésil, où ils ont désiré faire quelques explorations utiles à la science, avant d'entreprendre le voyage qu'ils se proposent de faire en Afrique.

M. Van der Maelen adresse à la Société un plan géométrique de la ville de Bruxelles, et il annonce que M. Rosetti vient de lui confier l'exécution de sa carte, en langue française, de la Valachie et de la Moldavie. M. le docteur Meisser, collaborateur de M. Van der Maelen donne quelques détails sur la rédaction des dictionnaires géographiques des provinces de la Belgique, et il exprime le regret de ne pouvoir coopérer plus activement aux travaux de la Société.

M. le secrétaire de la Société météorologique de Londres annonce à la Commission centrale la reprise des travaux de cette Société, et il exprime le désir de renouveler avec elle des relations utiles au progrès de la science. Cette proposition est accueillie par la Commission centrale, qui décide en outre que la collection de ses *Bulletins* sera adressée à la Société de Londres.

M. Warden adresse la traduction d'une lettre écrite des *Rocky Mountains*, le 11 juillet 1836, par un missionnaire des États-Unis, qui rend compte d'une partie de son voyage.

M. le comte de Grandpré adresse une note sur l'ancienne île Panchaia, décrite par Evhémère.

M. C. Moreau communique la traduction faite par M. le colonel Amoros, de quelques tableaux géographiques sur le Texas compris dans une notice qu'a publiée, en 1835, M. Juan Almonte, chargé d'une mission

dans ce pays par le gouvernement du Mexique. Cette pièce et les deux mémoires précédents sont renvoyés au Comité du Bulletin.

La Commission centrale, aux termes de son règlement, s'organise en trois sections, et elle les compose ainsi qu'il suit :

Section de correspondance. — MM. Bajot, Bérard, Callier, Daussy, Dubuc, Isambert, Jaubert, Lafond, César Moreau, d'Orbigny, Peytier, Tardieu, Warden.

Section de publication. — MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage, Bianchi, colonel Corabœuf, Costas, d'Avezac, Eyriès, Jomard, Ladoucette, de Pommense, Poulain, Puillon-Boblaye,

Section de comptabilité. — MM. Boucher, Cadastre, Denais, général Haxo, de Montrol, baron Roger.

La Commission centrale nomme ensuite, pour faire partie du Comité du Bulletin, MM. Albert-Montémont, Ansart, Barbié du Bocage, Bérard, Boblaye, Daussy, d'Avezac, Jomard, de Montrol, Noël Desvergers, Poulain et Warden.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séances de novembre et décembre 1836,

M. BARBERET, professeur agrégé d'histoire au collège royal de Saint-Louis.

M. CHASSERIAU.

M. Pierre-Antoine de GEMINI.

M. REMBAULT, capitaine au corps royal d'état-major.

Nota. La liste des ouvrages offerts à la société dans les séances de novembre et décembre paraîtra dans le prochain numéro.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VI^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE,

N^{os} 31 à 36.

(Juillet à Décembre 1836.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages.
Lettre de M. Vidal sur ses voyages en Orient, de 1829 à 1836, et Mémoire sur l'expédition égyptienne contre Saint-Jean-d'Acre et la Syrie.....	5
Notice sur un ouvrage de don Ramond de La Sagra, intitulé : <i>Cinco meses en los Estados-Unidos de la America del Norte</i> , par M. ROUX DE ROCHELLE.....	30
Réponse de M. HOSKINS aux observations critiques de M. CAILLIAUD sur les planches de son voyage en Éthiopie.....	41
Notice sur l'histoire persane de Binakiti, contenant des renseignements géographiques, par M. de HAMMEN.....	51
Esquisse du système grammatical de la langue bérébère, par M. W. B. HEDGSON (compte-rendu), par M. Warden....	65
Proposition de former un musée géographique près de la Société, présentée à la Commission centrale, par M. ROUX DE ROCHELLE.....	84
Rapport de la Commission nommée par le ministre du commerce et des travaux publics sur la création d'une collection ethnographique.....	89

Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque, par M. ARBANÈRE (compte-rendu, par M. A. N. D.).....	101
Notes additionnelles à la lettre de M. le vicomte de SAIN- NEM, publiée dans le Bulletin de la Société de géographie du mois d'octobre 1835 sur les voyages d'Améric Vespuce, de 1501 à 1503.....	129
Suite des mémoires lus à la Société, sur l'ancienne géogra- phie historique, par M. ROUX DE ROCHELLE.....	167
Rapport adressé à M. le ministre de la marine, par M. TAR- HOUART, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette <i>la Recherche</i>	179
Établissement géographique de Bruxelles, par M. JOMARD...	193
Voyage dans la Turquie d'Europe, extrait d'une lettre de M. A. BOUÉ, membre de la Société.....	208
Rapport de M. Paul GAIMARD, président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland, au ministre de la marine.....	217
Remarques sur le territoire de Wisconsin, lues à la Société de géographie, dans sa séance du 7 octobre 1836, par M. ROUX DE ROCHELLE.....	228
Note sur les travaux géodésiques et topographiques exécutés dans la Grèce continentale et l'Eubée, pendant les années 1833, 1834 et 1835, par des officiers du corps royal d'état-major, et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays, par M. le capitaine PERTUIS.....	311
Voyage d'exploration de MM. ARNOUSET et DALLAS dans le pays des Lighoyas, au nord des Bassoutos.....	318

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES

GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Demi-sauvages de la Provence, par M. BRYET.....	56
Le Texas.....	61
Notice statistique sur la ville de Matanzas (île de Cuba), par M. FRANCIS LAVALLÉE.....	107

Description de l'île de Sable	110
Rapport de M. le capitaine DAVIS sur la découverte d'une île.....	113
Établissement d'une ligne de communication entre les deux océans, à travers l'isthme de Panama.....	115
Expédition des Mers polaires.....	116
Extrait des journaux de Monrovia.....	118
Chute de Tequendama ; note communiquée par M. FRANCIS LAVALLEE, vice-consul de France dans l'île de Cuba.....	233
Quelques renseignements sur la contrée nord-est de Motito, recueillis par M. LEMUE, missionnaire évangélique à Motito (Afrique australe).....	236
Observations relatives à des cartes catalanes des XIV ^e et XV ^e siècles, extraites ou traduites de deux lettres, dont l'une en langue catalane, adressées par M. TASTU à M. D'AVEZAC.....	239
Lettre de M. William B. HODGSON, ancien consul américain à Alger, à M. D'AVEZAC.....	247

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Discours d'ouverture prononcé à la séance générale du 2 décembre par M. le lieutenant-général PELER, président de la Société.....	257
Notice annuelle des travaux de la Société de géographie et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1836, par M. D'AVEZAC, secrétaire-général de la Commission centrale.....	265
Formation d'un musée géographique près de la Société....	189
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale de juillet à décembre.....	63, 121, 189, 251 et 326
Procès-verbal de la séance générale du 2 décembre.....	327
Membres admis dans la Société.....	253 et 332
Ouvrages offerts à la Société.....	126, 192, 253

Compte-rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1835-1836.....	325
Aannonces.....	128

PLANCHES DU VI^e VOLUME.

Carte du voyage de MM. les Missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos.....	318
--	-----

Avis au relieur.

La carte du quartier de Sainte-Catherine, jointe à ce cahier,
doit être placée à la page 385 du tome II, 1834.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU VI^e VOLUME.

